

J.-H. ROSNY

# Résurrection

LIBRAIRIE PLON

J.-H. ROSNY

RÉSURRECTION

1053

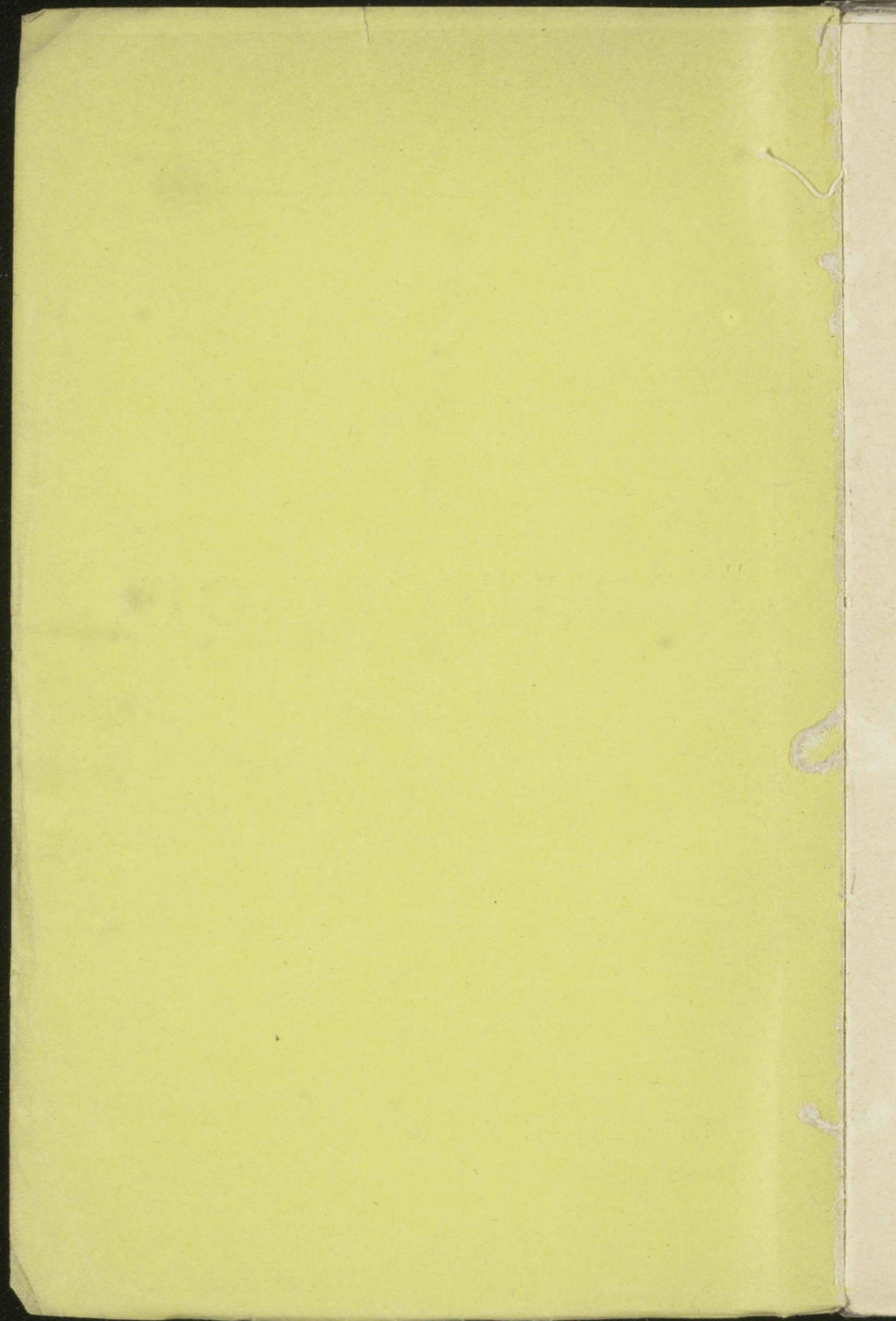
1053

E. PLON

1053

1053

1053



ML

A

2058



A G. Rodenbach  
Le ami et admirateur

J. H. Rossy aîné

J. H. Rossy  
jeune

RÉSURRECTION

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1895.

---

ŒUVRES DE J.-H. ROSNY :

<b>Nell Horn</b> , roman de mœurs anglaises.....	1 vol.
<b>Le Bilatéral</b> , roman de mœurs anarchistes et collectivistes.....	—
<b>Marc Fane</b> , roman social.....	—
<b>L'Immolation</b> , nouvelles.....	—
<b>Les Xipéhuz</b> , merveilleux préhistorique.....	—
<b>Le Termite</b> , roman de mœurs littéraires.....	—
<b>Les Corneilles</b> , roman contemporain.....	—
<b>Daniel Valgraive</b> , roman contemporain.....	—
<b>Vamireh</b> , roman préhistorique.....	—
<b>L'Impérieuse Bonté</b> , roman contemporain.....	—
<b>L'Indomptée</b> , roman contemporain.....	—
<b>Renouveau</b> , roman contemporain.....	—

J.-H. ROSNY

---

# RÉSURRECTION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

---

*Tous droits réservés*

WEST BERTHOVA



PAID

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS



LIVRE PREMIER

LIBRARY

# LA RÉSURRECTION

---

## I

Je revenais de loin, après des années, rappelé par la mort de mon frère. L'âme de la nature vibrat profonde en moi, un soir d'août, triste et merveilleux soir, si cruel au fond du ciel mort, dans son vêtement de nues pendantes. Pas de pluie, pas de vent, ni d'éclairs, mais un orage latent, une lourde et écrasante électricité.

Le jardin m'émouvait gravement, les groseilliers, l'impérissable abricotier du fond, les feuilles aussi immobiles que le ciel, deux grandes chauves-souris qui semblaient les mêmes chauves-souris qui m'attendrissaient le soir jadis. Et le gravier cendreau, la porte à claire-voie moisie, les fleurs sans parfum, — car mon frère exérait les fleurs qui embaument, — le pavé de la cour et la chaîne

du puits m'émurent aussi, chacun ayant une image rouillée dans mon âme.

Je restai longtemps. Ce qui se passa était l'univers pour moi, rien pour nul autre être. Je rentrai ému et tremblant, je pris un faible dîner suivi d'un déluge de thé. Et, dans le soir sans pluie, ni éclairs, ni vent, et si orageux, les volets bien rabattus, la lumière douce, je lus enfin les papiers qu'il m'avait été recommandé de lire à cette heure et à cette date.

C'était une narration de mon frère, accompagnée de pièces justificatives, de notes, de lettres. La narration était claire et faible, — Robert n'eut jamais beaucoup d'imagination ni de sensibilité — et très banale, sauf quelques lignes. Vous devinez que c'était quelque histoire d'amour, car quelle autre un homme, aussi plein d'honneur que dénué de romanesque, eût-il pu se donner la peine de laisser en testament? Si peu de relief qu'ait une vie, elle aura du moins connu l'universel miracle : ah! je savais bien d'avance que j'allais ouvrir un petit cimetière passionnel.

Une préface d'abord, mon frère s'excuse, s'attend à ma surprise. Puis l'histoire. La jeune fille pauvre, — revers de famille — et distinguée,

l'idylle, l'aveu, la promesse de mariage. Au reste, pas de séduction, pas de surprise des sens : rien qu'un profond amour mutuel. Puis l'intervention d'un oncle, l'offre d'une héritière, une séparation, mon frère qui faiblit, qui oublie sa promesse, qui... Le voilà marié, un peu clandestinement, *étouffant ses remords*. A son retour du voyage, un paquet de lettres qui *raniment* ses remords. Puis, la naissance d'un fils qui les étouffe de nouveau. Puis, la maladie de Robert, sa mort qu'il sent approcher, les lettres qu'il relit, qui lui déchirent le cœur, qu'il *comprend tout à coup*, et la réparation qu'il me charge de faire : un gros legs dont il me supplie de remettre la moitié à la jeune fille.

Malgré ma tristesse et la présence du frère en ce récit de sa main, tout était si froid, sans un cri naturel, que je ne pouvais m'arrêter de sourire : pourtant Robert était profondément intelligent.

A la réflexion, je m'émus un peu ; je cessai de sourire, je songeai à la réelle mélancolie de cette chose :

— Mais, me dis-je... elle a oublié... elle a trouvé ailleurs... alors!...

Je me remis à compulser le dossier. Quelques notes m'attirèrent, récentes : *elle n'était pas mariée...*

— Ce qui ne prouve rien !

Je pris le paquet de lettres, l'autre moitié du cimetière. Ah ! pour le coup, dès les premières pages, j'ai tremblé, j'ai palpité. Elle est là, la nature, elle gronde, elle trouve les inexprimables tons qui vont droit aux âmes. Elle pleure, elle saigne, elle a les battements d'un sang généreux, les chocs éperdus du cœur. Tout mon être se contracte, d'angoisse, d'intérêt et de pitiés infinies ! Ah ! la pauvre ! Ah ! la belle amoureuse, profonde, douce, humble et grande ! Écrivit-on jamais de plus belles lettres d'amour ? Trouva-t-on des accents plus vécus ?

Et le roman m'embrase, je le suis vers ce dénouement que je connais trop, mais que j'espère encore autre. J'étouffe, je crie, de grandes larmes tombent au hasard :

— Pauvre enfant ! pauvre enfant !

Quand j'eus fini, longtemps, longtemps dans la chambre close, où pénétrait l'orage latent du dehors, je demeurai sous la désolation et la détresse, la frénésie de pitié, la colère de cet admirable amour, gaspillé, perdu salement par un être de ma race !

Et je ne pus dormir de la nuit.

## II

Mon trouble persista les jours qui suivirent. Continuellement, je relisais les lettres; quelque chose de délicieux se mêlait à ma douleur et à mon indignation. Je revivais l'histoire amoureuse, je me l'incorporais. Je devenais l'*autre*, Robert, mais avec une adoration profonde pour l'amante, le sentiment d'un éternel amour. Oh! la joie de la presser sur mon cœur, d'arrêter son angoisse, de cueillir sa souffrance comme un miel divin, la joie d'arriver soudain, — dans l'endroit perdu, vague, où croupissait son désespoir — et de m'écrier :

— Me voici!

Quel cri d'allégresse et de soulagement!

Et je voyais se lever un regard pur et fin, un pâle et beau visage de désolation, encore dans le doute, tandis que je poursuivais, avec une force de suavité passionnée :

— Je ne te quitterai jamais plus, *Marthe!*

Cette folie allait et continuait, me suivait sur les collines, au bord de la petite mare, à travers mes lectures, dans mes rêveries du soir, je ne

faisais pas d'effort pour l'écarter : elle m'était si douce !

Dans les moments de calme, ironique alors, je ricanais :

— Donc, tu veux *réparer* !

Une voix répliquait au fond de mon cœur :

— Pourquoi pas ? N'est-il point de plus folles aventures ?

Le fait est que le calme même ne faisait que donner figure à ces sensations singulières, cherchait à les définir, à les transformer en éléments raisonnables. Le mot « réparer » avait toujours exercé sur moi une influence considérable. J'eus dès l'enfance la manie de la réparation, et Dieu sait que de fois je suis allé dévoiler l'injure à qui ne l'avait pas soupçonnée, sous prétexte de l'effacer !... Dieu sait que de wagons de pavés !...

Quoi qu'il en soit, la tentation s'enflait, résistait aux objurgations contraires, aux meilleures objections :

— Que coûte-t-il d'essayer ? murmurait la voix.

Et j'avais mauvais jeu de répondre :

— Tu n'arriverais qu'à réveiller des douleurs assoupies...

La voix triomphait insidieusement, me berçait



d'un mélancolique et solennel psaume d'amour,  
d'une fantastique et ineffable ferveur.

## III

De toute façon, il me fallait, pour accomplir le vœu de mon frère, aller vers la jeune fille. Quand j'eus pris date, achevé mes préparatifs, — car c'était loin — je sortis du rêve. J'eus l'impression nette que rien ne se répare en amour, — surtout volontairement — que le temps seul a charge, avec quelques circonstances imprévues, de toutes les affaires intimes des âmes. Je décidai de ne pas usurper les fonctions du vieillard, et je partis comme un être raisonnable.

A mesure que j'approchais du terme de mon voyage, ces excellentes dispositions prirent plus de corps. Lorsqu'enfin j'arrivai, l'eau froide du réel se chargea de me porter le dernier coup.

Mlle Marthe Clave habitait, avec sa tante, un faubourg de la ville de L... C'était en une caduque maison à jardinet, non loin de la rivière. Tout y était régulier, propre et un peu moisi. La tante ressemblait à toutes ces bonnes vieilles canes qui tanguent dans les marchés et sur le

seuil des églises. Pour Marthe Clave, elle ne frappait pas autrement que par un air de grande tristesse. De proportions élégantes, — un peu raide au moment où je la vis, — elle avait le visage patiné, empoussiéré par le chagrin, par une trop longue résignation et par un commencement d'expression vieille fille. D'ailleurs, sous cette rouille de destinée boiteuse, un homme de bon vouloir pouvait remarquer la régularité des traits, la finesse de la bouche, et que la jeunesse et le bonheur eussent fait, de deux grands yeux las, deux grands yeux resplendissants. On percevait bien aussi que le sang de la jeune fille était pur, sa constitution saine et même vigoureuse, que sa peau grise et délicate aurait pu être blanche. Mais qu'importe ! La voilà sans séduction, flétrie, au seuil d'une vieillesse hâtive. On ne saurait l'aimer que d'amitié. Et quelle chose terrible de l'éveiller du calme où elle est assoupie ! Le temps a bien fait son œuvre, cette organisation est maintenant tournée vers la résignation, vers la vie sans ressaut ; elle ne peut plus s'épanouir. Toute tentative d'y rappeler le beau sang de jeunesse échouerait, ou, pire, n'affecterait que le côté sombre, le côté torture, sans profit pour l'être. Oui, le temps a bien réussi !

## IV

Lorsque Marthe Clave me vit apparaître, elle pâlit et grelotta. Les yeux se dilatèrent dans l'étonnement. Elle resta dans le doute, analysant mes traits avec ferveur. Elle reconnaissait mon frère, — de quelques années plus jeune — plus blond, plus élancé. Quand elle fut persuadée de son erreur, sa contenance redevint morte et résignée. Je lui expliquai alors le sujet de ma visite avec les détours nécessaires. Elle m'écouta patiemment, honnêtement, puis, sans dramatisation féminine, avec une entière et douce fermeté :

— C'est impossible, monsieur. Je ne veux point de salaire pour mes souffrances.

— Ce n'est point un salaire, dis-je, c'est une réparation.

— Il n'y a pas de réparation matérielle pour une douleur toute morale...

— Cependant...

J'étais extrêmement embarrassé, et, dans le fond, bien de son avis. Pourtant, il m'eût été aimable de penser qu'elle aurait au minimum une

compensation du bonheur perdu, l'aisance dans la résignation. Sa tante vint à mon secours :

— C'est un legs, ma chère Marthe... On peut toujours accepter un legs... parce que ça vient des morts.

Dans les yeux devenus vifs de la pauvre vieille, j'aperçus l'immense désir de finir sa vie confortablement. J'y pris un peu de force pour plaider. On m'écouta avec la même honnête patience, la même douceur volontaire :

— Vous n'ajoutez rien, monsieur, reprit-elle... C'est toujours la réparation que vous faites valoir... et moi, je ne veux pas de réparation d'argent pour avoir aimé votre frère.

Je n'avais plus rien à dire. J'épiaï sournoisement la grise figure de Marthe, ses vêtements trop strictement ajustés, son air de morne sainte aux regards exténués, sa chevelure aplatie comme pour en déguiser la blonde et abondante magnificence. Je pensais aux lettres extraordinaires, aux accents miraculeux d'amour qui étaient jadis sortis de cette personne *déteinte*. Elle était ainsi immensément plus loin de moi que les soirs et les jours où je parcourais, éperdu d'angoisse, ivre d'un désir de réparation, le cimetière de son amour.

Je me levai :

— Je n'abandonne pas ma mission : il faut, mademoiselle, que je revienne vous voir pour essayer de vous convaincre. C'est mon devoir, et vous ne voudriez pas que j'y manque...

— Oh ! comme vous voudrez...

Et elle eut un si doux geste de renoncement, une telle acceptation de destinée finie, que je sentis mon cœur grossir, se taire, puis battre à coups lourds. Je convins de revenir le surlendemain. Mlle Clave m'accompagna jusqu'à la porte, et là, sur le seuil, je cherchai encore une fois la jeunesse, le mouvement, la vie, dans cette morne personne. Mais il n'y avait que la vieille fille de demain, à la chair durcissante. Une vieille exquisement, saintement pétrifiée, mais envers qui l'amour n'avait plus le pouvoir de rien réparer.

## V

Je restai morose, l'âme vide. Selon la règle, mon projet avait rencontré la réalité et n'avait pas coïncidé avec elle. Certes, dès le départ, plus encore dans le train, mon imagination avait désarmé. Elle avait accepté les sages conclusions

de la table des probabilités, que nous emportons dans notre instinct plus encore que dans notre raison. Et, toutefois, je fus mécontent; je dus m'avouer que, dans le fond fou de l'être, le projet avait été plus sérieux que d'habitude.

Peut-être aussi cette ville de L... aux populations blafardes, aux têtes pensives et métaphysiques, aux quais pénibles, y fut-elle pour sa part. La forte réalité à la fin me calma. J'eus un sursaut de gaieté, le soir, aux lumières, dans une foule compacte où s'apercevait moins la pâleur têtue des jeunes et l'espèce de graisse de prison ou de cloître des quadragénaires. Ce fut la vibration du voyage, la sensation d'être là, circulant, mouvant mon petit microcosme sans remords, sans responsabilité, sans encore avoir connu une de ces âpres défaites qui jaunissent les destinées.

Jusqu'à minuit, je me chauffai de spectacles, de mouvement, de café, et je rentrai en « bonne forme » dans ce grand hôtel d'Angleterre où les escaliers de vieille pierre, ébréchés et luisants, ont la vastitude d'escaliers archiépiscopaux. Ma chambre, excessivement haute et longue, avait cette propreté sentant le moisi qui est d'essence à L... En face, une caserne, l'assoupissement

d'une façade à l'ordonnance, une vétuste écurie d'hommes.

En voyage, je suis mauvais coucheur, — je veux dire que je dors mal, — les premiers jours. Cette nuit-là, particulièrement. Je ne sais quelle multitude de vétilles allèrent en moi, comme ces paillons qui tournent autour des glaces dans les foires. Ma glace cérébrale était fort claire, trop claire : l'insomnie la polissait impitoyablement. Je m'entrevis dans mon passé avec des cerfs-volants, des noix, des chiens, des pupitres, des hannetons, une pie que j'avais aimée passionnément à l'âge où l'on commence à apprendre l'histoire des Mérovingiens.

Par tous ces circuits, je finis par revenir à Marthe Clave, et c'est là que je m'attendais. Car, depuis mon entrée dans la chambre, je savais bien que j'y repenserais, et j'étais curieux de savoir sous quel aspect. Ce fut d'abord une précise récapitulation de la matinée, les paroles, les mouvements du visage, les regards exténués de la jeune fille, les interruptions de la bonne vieille. Et, tandis que cela repassait, chaque détail résu-mait la conclusion, donnait sa physionomie nette à l'entrevue :

— Évidemment ! me disais-je... *il faut qu'elle*

accepte le legs... elle a vraiment trop souffert...

Plein de compassion, je considérais attentivement cette pauvre fille dont la peau était devenue grise, et qui tout entière avait vieilli par amour :

— Il faut... il faut qu'elle accepte le legs...

Puis, comme je m'appuyais sur cette idée, le souvenir de quelques-unes des phrases des lettres me revint, avec beaucoup de douceur et d'incohérence. Elles en amenèrent d'autres, puis d'autres encore, se tenant en une ronde, sautant à travers ma mémoire, ainsi que des moucherons dans un peuplier. Peu à peu, elles s'ordonnèrent, elles s'agglomérèrent dans une belle unité.

Et dans la nuit, dans l'obsession, dans la lassitude et l'exaspération nerveuse, voilà que je me trouvai repris par mon émotion des premiers jours. De nouveau c'est l'angoisse, la pitié embrasée, l'étouffement; de nouveau c'est la rancune de ce bel amour perdu lâchement par un être de ma race, le trouble délicieux, l'adoration pour l'amante trahie, ce fou désir de *réparer*, de *la* prendre sur mon cœur, de m'identifier tendrement avec sa douleur, d'arriver *dans l'endroit vague et lointain* où elle vivait son désespoir, en lui criant :



— Me voici!... Je ne te quitterai jamais plus,  
*Marthe.*

Et toute cette folie n'allait pourtant pas à la Marthe du matin, mais à une Marthe *aussi vague et lointaine* que l'endroit où elle vivait. Ma raison ne s'en étonnait pas, ne s'en effrayait pas. Tout en subissant l'émotion, je la tenais sous une lueur singulièrement claire, je la regardais avec intelligence, comme le dompteur regarde bondir ses fauves dans un feu d'artifice.

Vers trois heures du matin, — (un clocher me renseignait), — la nuque brûlée, le dos triste et moite, les reins presque douloureux de fatigue, je me tournai d'un bond en m'écriant :

— Pour l'amour de Dieu ! donne-toi donc un peu de sommeil !

Faisant de force passer une fable de Lachambaudie, un fragment de valse, un calcul sur les derniers records de la vélocipédie, je réussis à renverser la vapeur, à courir sur d'autres routes — pas longtemps. L'obsession revint, de biais, avec un tac tac insidieux de télégraphiste :

— *Elle n'est pas dans le vague !* me dis-je ironiquement... elle est dans la petite maison au bord de la rivière... C'est une *vieille fille*... UNE VIEILLE FILLE!...

Avec une brutalité qui était loin de mon cœur (ému, au fond, d'une pitié douce pour Marthe), je répétais trois ou quatre fois ces mots dénigrateurs. Tout en les répétant, je les développais, je leur cherchais des faces neuves :

— Vieille fille, oui ! Et pourtant ? Sous la peau grise, derrière les yeux exténués, la démarche raidie, qui mesurera la vitalité latente, la possibilité de ramener la jeunesse par le bonheur — par la *promesse* du bonheur ? — Les traits fins... les courbes des joues et du menton, charmantes... les yeux, une vraie douceur de forme... et grands, profonds. Certes, c'est une vieille fille... Mais elle n'a que vingt-cinq ans, son sang est sain, son sang est pur !

Je redis à mi-voix, dans un recueillement chantant de litanie :

— Son sang est sain ! Son sang est pur !

La Marthe des lettres ne fut plus dans une contrée vague et lointaine. Elle fut dans la petite maison, sous la peau triste qui lui était comme un déguisement, derrière les yeux ternes. Mon âme la reconstruisit distinctement. A l'appel du bonheur, elle surgissait comme le bel insecte de sa coque, elle redevenait fraîche et brillante, ses cheveux roulaient avec magnificence, une

lumière accourait dans ses prunelles mélancoliques, la joie satinait son visage, ornait sa démarche de la superbe langueur des belles...

Quatre heures ! Ma nuque est toujours ardente, mes reins las, mais une frénésie secoue ma fatigue, une voix éternelle ressuscite mes forces, le grand appel des âges qui vainquit la destruction depuis le commencement où les êtres se mirent à vivre :

— Dormiras-tu ! m'écriai-je, quoique avec moins de véhémence que naguère.

Et il me vient un sourire. J'essaye de me figurer la réalité, la silhouette morne de la jeune vieille fille, la pétrification de sa face dans la résignation :

— Bah ! on peut rêver... S'il n'était pas si tard seulement !...

Une teinte de cendre erre sur la fenêtre ; j'ai soif de la mouillure des herbes. Comme la plaine va fleurir bon dans une heure, comme les petits héliotropes vont encenser la lumière !... Et le sommeil vient, quelque chose bourdonne en moi, je vois une cloche qui plane, puis un enfant qui emporte un taureau, sur une muraille, au bord de la mer, parmi de fins coquillages... et je m'évanouis dans le repos.

## VI

Les jours suivants coulèrent avec bonhomie. J'allai revoir Mlle Clave; je la trouvai telle que le premier matin et aussi décidée à refuser le legs de Robert. Je discutai plus vivement, je fis valoir l'intérêt de la tante à défaut de l'intérêt de la nièce. Rien n'y fit. Marthe demeura opiniâtrement retranchée dans son refus.

— Vous réfléchirez, dis-je en me retirant... Quant à moi, je prétends revenir plaider obstinément une cause que je juge sacrée.

De son même ton de renoncement :

— Comme vous voudrez...

Une semaine passa. Je n'eus plus d'insomnie, partant plus de sottie obsession. Ma petite aventure à L... rentra dans la catégorie des affaires, sinon quotidiennes, du moins raisonnables. Je retournais régulièrement chez ces dames, accueilli avec une cordialité presque enthousiaste par la tante, avec une douceur tranquille par la jeune fille. Plus je m'accoutumais à la dernière, plus aussi le souvenir des lettres s'éteignait, pâlisait. A ce sujet, aucune relation *vivante* ne semblait

subsister de Marthe à moi, dès que je me trouvais en sa présence. Loin d'elle, parfois, un léger trouble me saisissait, un furtif battement d'âme.

En revanche, le désir d'atténuer matériellement le mal fait par mon frère s'accroissait. Mon instinct de *réparateur* se jeta sur cette faible proie; je me faisais un crime de ne pas réussir. Chaque jour, disputant plus éloquemment, je m'emparais davantage de l'esprit de la tante. Marthe demeurait dans cette terrible douceur, cent fois plus inaccessible que les indignations ou les colères.

Le résultat le plus clair de ces visites, c'est que je devenais familier dans la petite maison, c'est qu'une confuse amitié se nouait entre Marthe Clave et moi. Frappée de ma ressemblance avec mon frère, elle était partagée entre la défiance et la tristesse dès que je paraissais. A la longue, je sentis que je gagnais dans son estime; elle prenait confiance, et comme elle avait renoncé à toutes choses, elle ne dut pas songer à se défendre de cette confiance. Il vint entre nous une familiarité tranquille, qui me permit de proposer quelques promenades à ces dames. Elles me montrèrent des coins de L..., et d'habitude nous terminions par un petit voiturage hors ville, vers

une vallée enfouie dans un cirque de roches et de collines.

Là, nous reprenions notre thème, jusqu'à la splendeur mélancolique du crépuscule.

## VII

Un soir, nous dépassâmes l'heure rouge, nous laissâmes venir l'heure de cendre. Les noires collines étaient dévorées, avaient perdu leurs contours de silhouettes. Une eau grondait, une force charmante croissait dans le tremblant et l'indécis de l'heure. Mars et Jupiter luisaient ensemble, dans le grand vivier étoilé. Par minute, comme des chuchotements dans un tendre silence, une brise buttait contre les collines, s'éteignait dans une petite rumeur d'herbes. Quelques arbres balbutiaient dans leur grave élégance nocturne, vêtus de la gloire pâle du ciel. Une chauve-souris flottait dans son pâturage aérien, une courtilière appelait quelqu'un dans l'ombre.

Marthe et moi, nous parlions avec vivacité; et comme elle répétait :

— Non, non... une réparation d'argent, c'est une lâcheté...

— Et une réparation morale? dis-je.

Je parlais d'un ton que je sentis singulier. Marthe se dressa, garda le silence. Dans cette demi-ténèbre, impossible d'épier l'expression de sa physionomie. Mais en la contemplant ainsi, CELA ne me parut pas si impossible : elle se parait de la grâce du soir, de jolies lignes confuses, — et ses yeux profonds semblaient prendre un rayon à la voie lactée. Je repris avec une véhémence qui me surprit, — hélas! on ne sait jamais comment les choses montent en nous, — je repris :

— Ah! j'ai ardemment souhaité cette réparation morale!

Elle garda son silence et sa raideur. Nous atteignîmes l'auberge où nous avions convenu de dîner à trois. Dès que nous fûmes dans la lumière, ma sottise m'apparut en voyant la pauvre fille lasse et morne. Elle ne parut rien avoir conclu en ma défaveur; elle fut comme d'habitude. J'en ressentis une manière de dépit qui me fit dire, tandis que nous retournions à L... en voiture :

— Vous ne me croyez pas sincère?

— Mais si, fit-elle avec douceur... Je n'ai pas eu la force de vous remercier tantôt de la générosité de votre désir... Cela m'a fait mal dans le

moment... comme un retour, plus vif que le reste, au passé.

— Vous m'avez inspiré un grand respect pour votre caractère...

— Vous ne connaissez pas mon caractère...

— Mieux que vous ne le pensez...

— Quel intérêt peut avoir mon caractère... le caractère de quelqu'un qui n'a plus part à la vie... qui a été assez faible..., assez peu courageuse pour renoncer à tout ce qu'il faut faire pour être parmi les vivants?

— Par la vigueur, — rare et précieuse, — d'un sentiment.

— Pourquoi rare et précieuse? Qu'est-ce que cela signifie? Dites plutôt: par manque d'énergie, par une folie qui lui a ôté son libre arbitre. Admirerez-vous une personne sans volonté?

— La fidélité à un grand sentiment n'est pas manque de volonté.

— Vous le dites, mais je pense le contraire. Je me suis amèrement, et souvent, repentie de n'avoir pu me dominer... Je crois qu'il n'existe pas de sentiment assez valable pour qu'on y sacrifie sa jeunesse, sans profit pour personne!... A qui cela a-t-il servi que j'aie trop aimé un homme? Pas même à lui! Non, non, l'amour pour ceux qui



n'ont pas répondu à notre amour n'est pas un *beau* sentiment, c'est un *faible* sentiment! Croyez que je le réprouve de toutes mes forces...

— Je ne puis y voir que la preuve d'une nature constante... dont la destinée a mal accueilli la constance... et, selon moi, c'est une des grandes vertus humaines lorsque, comme chez vous, il ne s'y mêle aucune perversité!

— Je serais heureuse de vous croire! Mais la perversité est dans la constance même, quand la constance est sans avenir!

Nous rentrions en ville, et la nuit suivante je connus encore l'insomnie. Un sentiment neuf venait d'entrer en moi, une autre forme de la manie de la réparation. J'en vins à me demander pourquoi, après tout, je n'essayerais pas de donner un bonheur relatif à cette pauvre fille, un bonheur où l'amour pourrait se reléguer au deuxième plan. N'avais-je pas près de trente-cinq ans, — n'avais-je pas eu ma part d'amour en ce monde, — et sans qu'il en eût coûté le malheur de personne! Qu'y aurait-il d'absurde à vivre d'amitié dans le mariage? Ne serait-il pas préférable même de vivre d'amitié?

J'agitai ce grelot à travers de lourdes heures, avec une ardeur dont je ne laissais pas de me

moquer moi-même. J'évoquais la silhouette de Marthe dans l'ombre de la vallée, et sa grâce incertaine :

— Certainement! m'écriai-je en ricanant... si nous pouvions vivre dans un éternel demi-soir!...

Tout ricanant, j'avais le cœur tendre et gonflé. Une vive affection y naissait pour la jeune fille, une amitié dérivée à la fois de cette fréquentation de quinze jours et de ces dévorantes lettres que l'insomnie ramenait de nouveau avec une netteté accablante... Ajoutez l'isolement dans une ville inconnue, et les crises du célibat, périodiques comme les marées d'équinoxe.

### VIII

Nous étions au fond du jardinet. De petites fleurs de *némophyllia*, si délicieusement bleues, tremblotaient devant nous. Nous jouissions de l'ombre d'un monstrueux poirier. Un bupreste resplendissait dans l'herbe, un nid de poliste développait ses compartiments ingénieux, tandis qu'une guêpe carnivore enlevait une araignée pour approvisionner son nid, ses futures larves, de viande.

Et je disais :

— Avez-vous donc renoncé à toute espérance de vivre la vie de famille ?

— Je n'y ai pas renoncé volontairement... ma folie y a renoncé pour moi, en me privant de force et de jeunesse...

— Si quelqu'un venait à vous, refuseriez-vous de tenter le sort ?

Elle regarda les feuilles mortes ; elle avait légèrement frémi :

— Sait-on ce qu'on fera ? Les circonstances diversifient tant les choses...

— Quelqu'un qui ne vous apporterait pas l'amour, la passion... mais...

Je m'arrêtai. Elle fixait les yeux sur moi avec un orgueilleux reproche. J'aurais voulu me taire, arrêter cette conversation. Une force indéfinissable me poussa à la continuer :

— Mon Dieu !... le plus souvent, l'amour n'est-il pas le contraire du bonheur ?

— Oui, si j'en dois juger par moi-même !... Mais ni les chagrins des uns... ni les leçons de tous les Héraclite de l'univers...

— Vous n'avez jamais aimé que *lui* ? fis-je sottement.

Son œil brilla, le mécontentement ondula sur

son visage et sa bouche. En même temps elle se revêtit d'un furtif attrait :

— Jamais vous ne m'auriez demandé cela si...

— Je vous en demande pardon ! Je n'ignore pas l'absurdité de ma question. Je *sais* très bien que vous n'avez aimé que *lui* !

— Ah ! s'écria-t-elle... et comment pouvez-vous le savoir ?

— Et pourquoi suis-je ici ?

— Ce n'est pas une raison !

— Si je suis intimement renseigné ?

Elle secoua la tête d'un air tranquille, mais plein de dédain :

— Vous n'êtes pas renseigné sur mon caractère.

— Oh ! infiniment mieux que vous ne croyez !

Je ne sais quelle contradiction s'allumait en moi, m'ôtait mon sang-froid. Je voulais animer cette morne créature, dût-elle souffrir, dût-elle pleurer. S'en aperçut-elle ? Ses sourcils se contractèrent, son attitude s'aviva, s'assouplit ; elle dit, avec un tremblement :

— Vous croyez donc aux paroles des tiers pour juger les êtres ?

— Je ne crois qu'à la fréquentation directe !

— Nous nous sommes vus à peine !

— *Vous m'avez vu à peine... moi, je vous ai vue de très près!*

Elle ne put contenir son trouble. Une curiosité aiguë, craintive, indignée, transforma son visage, que le sang envahit et quitta alternativement. Elle me plut ainsi. C'était non pas la jeunesse, mais la vie, le tumulte. Les jolies lignes mornes de son visage prirent de l'expression...

— Eh bien, oui! m'écriai-je àprement, emporté comme un tireur par le bruit argentin des épées, je vous connais, je vous ai vue de près...

Comme elle se levait, comme ses yeux approfondis regardaient les miens avec une pathétique détresse, je criai tout haut, pour m'étourdir :

— J'ai lu vos lettres!... J'ai vécu plusieurs jours avec vous dans une intimité qui vaut des années... J'ai souffert... j'ai pleuré de vos souffrances... J'ai eu le remords de la conduite de mon frère comme si moi-même je vous avais abandonnée...

La pauvre fille! elle était pleine d'épouvante et de colère. Son sein haletait, ses mains étaient pâles et fébriles, sa bouche suppliante. Dans un flux de sensations antagonistes, ses vingt-cinq ans passèrent sur elle, brillèrent sur son visage, sur la courbe de son menton, embrasèrent ses

grandes prunelles. Ce fut comme si le rêve de l'autre nuit commençait à se réaliser, comme si le vêtement de désespérance se levait d'elle et découvrait sa jeunesse et sa vénusté.

— Je n'aurais pas imaginé tant d'indélicatesse ! s'écria-t-elle. Si vous avez lu mes lettres, la pitié aurait dû vous arrêter. Les vôtres ne m'approcheront donc que pour le supplice et le désespoir !

Mes fibres criaient de honte et de remords. Dans l'excitation de la minute, je crus impossible de réparer ma féroce faiblesse qu'en poussant les choses à l'extrême. Je dis avec violence :

— Je n'ai jamais eu la pensée de vous faire souffrir... et si je me suis conduit avec maladresse, du moins est-ce sans lâche intention... Laissez-moi vous répéter que j'ai souffert de vos souffrances... pleuré de vos larmes... que, s'il ne dépend que de moi, le mal que vous a fait mon frère sera réparé.

— Et comment sera-t-il réparé ? fit-elle avec véhémence.

— *S'il ne dépend que de moi...*

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle plaintive... est-ce là ce que vous vouliez dire quand vous m'avez questionnée sur... ?

Son indignation était tombée dans l'étonnement

et la mélancolie. Mais une grâce persistait en elle.

— Je vous demande pardon ! murmura-t-elle... je vous ai très mal jugé... Mais votre bonté me rend plus chagrine... Je pourrais peut-être me marier sans amour... avec tout autre... mais *avec son frère*, non !

— Pourquoi l'amour ne nous viendrait-il pas ?

— Vous le savez ! dit-elle... Souvenez-vous de vos questions...

Elle marchait vers la maison ; je dus la suivre.

## IX

Je rôdai plusieurs heures le long des quais. Ma bouche goûtait la fièvre. Je souffrais dans ma vanité de ce que Marthe Clave eût si simplement, si naturellement et, à ce que je pressentais, si *définitivement* refusé toute perspective de réparation morale. Je lui en voulais, je trouvais étrange qu'elle n'eût pas eu une hésitation, qu'elle jugeât normal de m'écarter ainsi. Avec la stupidité qu'on retrouve chez les plus sagaces, je fis le procès et de son défaut de séduction physique et de sa pauvreté : il passa dans moi la même indignation lâche qui eût passé dans le premier bourgeois venu.

Comme je ne suis tout de même pas un imbécile, je finis, à l'encontre de mon amour-propre, par admirer cette conduite. Mon humiliation changea de caractère : elle ne porta plus sur le refus, mais sur ce qu'on pût me croire capable d'avoir parlé à la légère. Je résolus de n'en pas avoir le démenti, de persévérer dans une ligne de conduite conforme à mes paroles, d'aller jusqu'à persuader Marthe que je l'aimais d'amour :

« Mettons les choses au pire... je n'aboutis à rien et je jette le trouble en elle ! Eh ! le premier coup n'est-il pas porté ? Qu'importe qu'on y ajoute !... Si je lui reste indifférent, le mal est médiocre... Si elle s'anime, si elle se prend de tendresse... »

Dans la solitude, sans distractions d'aucune sorte, sans présence d'amis ni de parents, cela ne me parut pas déjà si absurde. Je m'amusai de la thèse, j'en fis une chose intéressante, touchante, qu'embellissait encore la manie de la réparation.

Puis, à travers les divagations, je me représentai Marthe ranimée, avec cet éclair de jeunesse qui avait paru dans ses yeux comme un ver luisant dans l'herbe.



## X

Je me tins parole, sans difficulté, car l'instinct et l'amour-propre m'y poussaient de concert. Je fis une cour discrète à Marthe Clave. Elle ne parut pas s'en apercevoir d'abord, soit qu'elle crût ainsi mieux m'écarter, soit qu'elle se repentît de m'avoir parlé durement. Mais bientôt elle se montra troublée : son attitude exprima du mécontentement et de la hauteur.

Je ne me décourageai point. Je redoublai d'assiduité. D'abord un peu feinte, bientôt ma conduite répondit à un sentiment sincère : c'est qu'en effet montait un désir étrange d'avoir cet amour qui se refusait, et quoique je fusse bien loin d'aimer Mlle Clave, cependant la contrariété tenait presque la place d'une inclination passionnelle.

Elle essaya alors de limiter le nombre de mes visites : grâce à la tante, elle n'y put réussir.

Trop fière pour chercher des excuses compliquées, une fois que nous causions auprès d'une fenêtre, elle me dit d'une voix tremblante :

— Vous devriez cesser de venir nous voir.

— Pourquoi cela? m'écriai-je d'un air de reproche.

— Je ne veux pas vous le dire... A quoi bon, d'ailleurs, des explications inutiles!

— Les explications ne sont jamais inutiles quand les événements sont graves.

— Graves!... murmura-t-elle avec ironie.

Puis, se reprenant, avec une lente douceur :

— Graves!... Eh bien, je vous suis reconnaissante de votre grande bonté... mais, je vous en supplie, ne venez plus!... Votre conduite me rappelle trop de souvenirs abominables...

— Et si pourtant... commençai-je.

— Épargnez-moi! interrompit-elle. Épargnez-moi un mensonge charitable!... mais qui serait une offense tout de même!

— Un mensonge!... Êtes-vous donc si sûre que ce soit un mensonge!

J'avais la voix colère, indignée. Elle reprit, et comme si elle parlait à un enfant :

— Ce n'est peut-être pas un mensonge!... Mais vous vous leurrez vous-même!...

— Et si je ne me trompais pas... si vraiment l'amour m'était venu pour vous... si mon plus cher désir était de vous avoir à moi?

— Taisez-vous! s'écria-t-elle. Taisez-vous!... taisez-vous!...

Et voilà que la jeunesse tumultueuse passa sur elle comme un rai de soleil à travers un nuage; voilà qu'elle m'apparut violente, charmante, avec ses yeux de vie. Le désespoir me prit, la rage du triomphe, sinon de l'amour, et je criai :

— Eh bien, oui, je vous veux! Je vous demande à vous-même!

Elle joignit les mains. Sa bouche implora, exprima la misère de sa destinée, puis elle se dressa dans une désolation orgueilleuse :

— Je ne vous verrai plus! dit-elle. Vous reviendrez ici tant que vous voudrez, mais moi je ne vous parlerai plus, je ne vous recevrai plus.

— Mademoiselle! m'écriai-je.

Elle était sortie; elle me laissait seul, en proie à un désappointement qui allait au désespoir, à une ardeur de revanche qui atteignait la passion.

## XI

Le lendemain, toute cette semaine, je ne pus voir Marthe. La tante me recevait avec cordialité, sachant ou devinant l'aventure, et s'y mon-

trant favorable. Mais la jeune fille se tint enfermée dans sa chambre, et je rôdais par les rues de L... dans un désespoir d'amoureux : j'en ressentais tous les symptômes, jusqu'à la suavité, jusqu'au délice sombre qui n'accompagne guère les autres accablements de l'homme.

Marthe s'était transfigurée. Mon imagination refusait désormais de se dépeindre la fille pétrifiée et roide. Il ne demeurait que la suppliante, la troublée, les grands yeux de magnifique détresse : la Marthe des lettres, vers laquelle tout mon être avait bondi, se confondait presque avec la Marthe de la réalité.

Que devenait-elle pendant ce temps? Était-elle émue, pensait-elle à moi? Ou, indifférente, cloîtrée dans sa résignation, me fuyait-elle naturellement, sans contrainte? Cette dernière idée m'était intolérable. Mon orgueil saignait et ma tendresse aussi, cette tendresse si voisine de l'amour!

Pendant mes arides pérégrinations solitaires, l'attente finit par m'exaspérer. Je fus disposé à des actions extrêmes, à des tentatives violentes. A tout prix je voulais la revoir, lui parler, l'attendrir, la persuader, me soumettre.

Une circonstance fortuite me vint en aide. Un matin que j'allais comme à l'ordinaire sonner

chez elle, j'observai que la porte de la rue était entre-bâillée. Je ne tirai pas la sonnette, je poussai doucement la porte, j'entrai. Personne ! Je traversai le corridor jusqu'au fond, et, par la porte vitrée du jardin, j'aperçus la tante qui s'occupait à quelque menu ouvrage auprès de la vigne. Mon cœur bondit, comme doit battre celui du criminel à l'instant décisif. Je m'appuyai contre la rampe de l'escalier, avec un tel remous d'artères, une telle tension nerveuse, qu'il était absolument chimérique de tenter de me reprendre.

Tout était désordre, prédominance de l'émoi sur la réflexion, tourbillon fantasque des images, et je montai ainsi l'escalier, je me trouvai sur un palier, j'ouvris au hasard une porte, je parus devant elle.

Elle fut hypnotisée par mon arrivée ; son bras se leva contre son front, et le regard monta, de son visage incliné, avec une expression merveilleuse de mystère, de profondeur, d'appréhension.

Dès que je fus en sa présence, mon excitation se régularisa. Je sentis un repos, une sécurité extraordinaires. Je refermai tranquillement la porte derrière moi. Il me semblait que nul être et nul événement ne pourraient prévaloir contre

ma volonté. Je contemplai Marthe fixement, sans bouger, avec une âpre résolution.

Une joie divine, incommensurable, me parcourut. Le rêve était là. La transformation de la chenille. La jeune fille était pâle, faible, souffrante, mais ce n'était ni la pâleur, ni la faiblesse, ni la souffrance d'antan. Tout était neuf, miraculeux, jeunesse subtile, vie belle et souple d'une créature exquise. C'était la résurrection !

Nous nous tîmes longtemps en silence.

— Que venez-vous faire ? demanda-t-elle enfin d'une voix toute basse.

— Je viens vous aimer ! m'écriai-je.

Elle restait dans sa pose craintive, son élégance gracile, comme une biche surprise :

— On ne m'aime pas ! fit-elle avec douceur.

Je marchai sur elle, je l'attirai devant sa glace.

— Ne savez-vous pas ce qui vient de se passer en vous ? demandai-je.

Elle ne résista pas. Elle parut sans force et vaincue. Son regard montait toujours vers moi de la même façon mystérieuse et profonde. Elle chuchota :

— J'ai souffert !

— Mais non de vos souffrances mortelles... non des souffrances du renoncement...

— Non... pas de mes souffrances habituelles...

— Marthe, dis-je avec animation, et en l'attirant... est-ce que vous avez souffert en songeant à moi?

Elle se débattit. Elle serra les lèvres. Son regard recula devant le mien, puis m'évita, presque sauvage. Et j'étais dans une impatience et un doute délicieux :

— Parlez, Marthe.

Elle dit, comme en songe :

— J'ai souffert en songeant à vous !

— Marthe, est-ce que je puis vous aimer ?

— Non, car je ne vous aime pas !

Elle parlait, contractée, ténébreuse et farouche. Ses yeux fuyaient toujours. Une grâce guerrière succéda à sa grâce douloureuse :

— Marthe ! m'écriai-je plus fort... oseriez-vous jurer que vous ne m'aimez pas ?

L'angoisse me tenait à présent, l'épouvante. Elle leva les yeux, elle se leva tout entière :

— Je ne vous aime pas !

— Jurez-le...

Nous nous regardâmes, aussi tremblants, la face aussi vide de sang l'un que l'autre.

Elle prit un ton de défi :

— Oui, je le...

Elle s'arrêta, elle chancela. Je la tins sur mon bras, je l'amenai contre mon cœur :

— Marthe!

Et tout à coup, un flot de larmes jaillit de ses yeux.

— Pourquoi jurer? sanglota-t-elle.

Ses bras se levèrent; elle m'attira avec force, elle cria d'une voix perdue :

— Que j'agonise une fois de plus, s'il le faut... mais je ne puis pas jurer.

Je la tenais, la douce, la charmante vaincue, je l'étreignais plein de respect et d'amour, en murmurant :

— Tu n'agoniseras pas, chère âme... Si tu m'aimes...

— Mais pourquoi m'avez-vous aimée?

— Je vous aimais avant de venir ici... puis, je vous ai aimée d'amitié... puis... M'aimez-vous, maintenant?

— Je vous aime de toutes mes forces...

— Comme dans vos lettres?

— Mieux... avec plus de confiance!

Et à travers ma tendresse, à chaque instant revenait l'étonnement charmé de la métamorphose, et je ne pus m'empêcher de dire :

— Je vous ai ressuscitée!

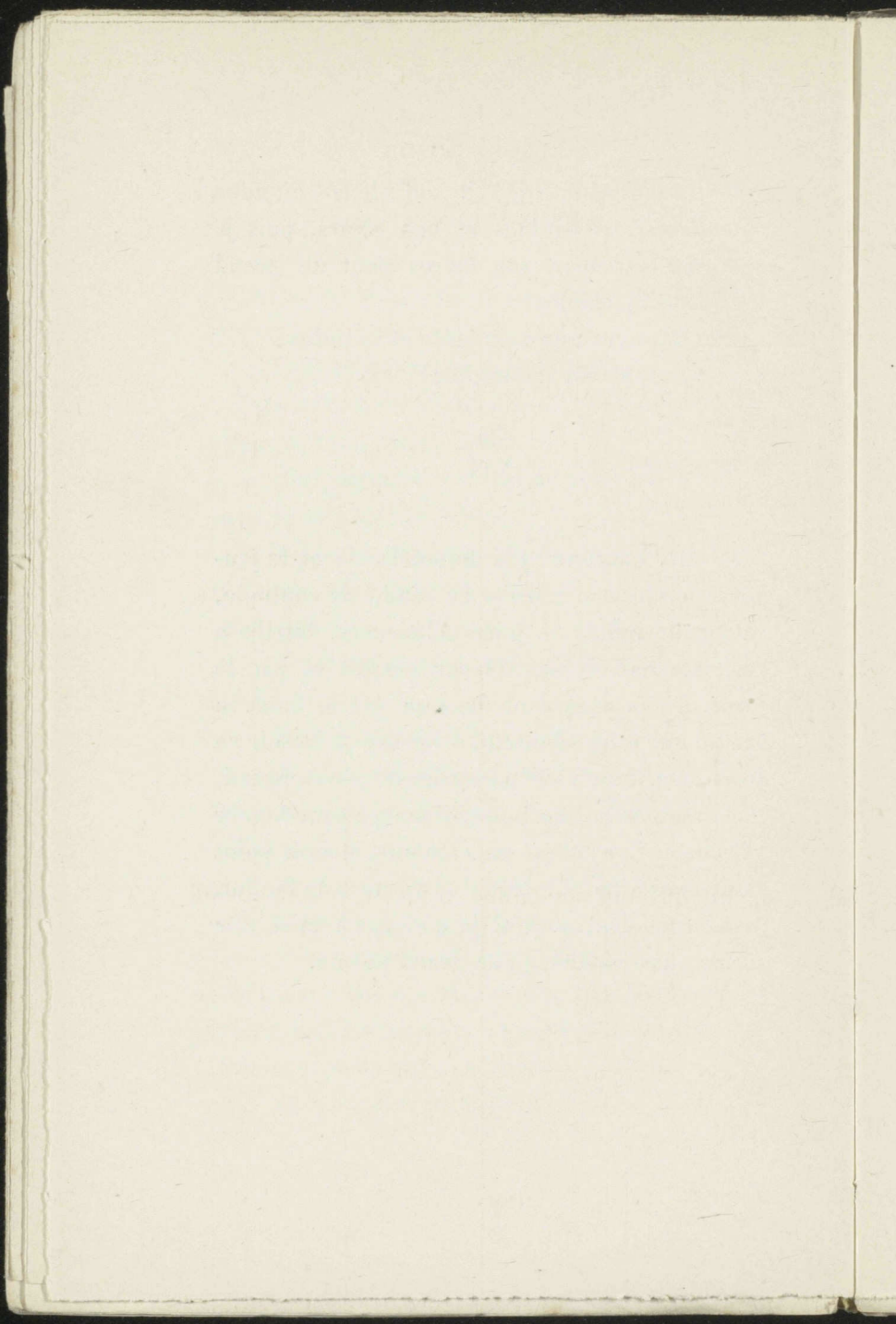


Il vint une minute de solennel silence, où nous entendions nos souffles et nos cœurs, puis je cherchai lentement ses lèvres pour un grand baiser de fiançailles!

Elle dit, avec une voix lente et soumise :  
— Vous m'avez ressuscitée!

## XII

Je suis heureux : j'ai donné la vie et la jeunesse à un être : il me l'a rendu au centuple, en amour infini, en joies délicieuses. Marthe a véritablement ressuscité par l'esprit et par le corps. En la regardant dans sa grâce, dans sa beauté que tous admirent, à l'heure où le soir va descendre, il me vient un tendre et grave orgueil, le contentement que le chef-d'œuvre peut donner à l'artiste. Car j'ai été un créateur, et non point d'une chose morte : devant le mystère de l'infini, je puis me demander si je n'ai pas réalisé une œuvre aussi valable qu'un grand poème.



# LA COMPENSATION

---

## I

C'était un de ces jours sublimes où le firmament voyage, où des escadres infinies sillent d'un horizon à l'autre, jours sans pluie pourtant, et tout glorieux, tout emplis d'une grande et noble brise qui palpite aux régions du nuage, qui emporte intarissablement des vapeurs. Jamais le ciel n'est si profond et si vaste (même par les froids magnifiques de décembre), si vaste et si nombreux, si fort pour revivifier des souvenirs dans l'âme.

Sur les balcons de l'*Entabre*, tantôt exposés à la brise, tantôt réfugiés derrière les portes de verre, nous avons parlé voyages, cataclysmes, mystères, aérostats, destinée. Quelques-uns avaient conté des événements graves de leur

vie. Un de ces récits nous émut subtilement, ayant en lui je ne sais quelle profondeur d'accent et quelle élévation finale, quelle projection altruiste et délicate de la passion.

Le narrateur était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, très vigoureux, mais de cette vigueur sans insolence, de cette santé mate qui comporte la sensibilité la plus exquise. Il dit :

— Nous parlions tantôt de *malechance habituelle, personnelle*, et de *malechance lointaine, impersonnelle*. Pour moi, je n'ai pas trop à me plaindre de la première, mais la seconde m'a valu vingt ans de tristesse. Elle a gâté tous mes bonheurs... D'ailleurs, mon unique consolation a longtemps été le sentiment que mon infortune était bien due à la « *malechance en dehors* », indépendante de ma chance habituelle, car je suis absolument de l'avis de ceux d'entre nous qui croient que celle-ci est une chose inhérente à notre nature, une faculté de l'individu plus qu'un jeu des événements. Avec cette conviction, il est consolant, dans une grande douleur, d'avoir le sentiment d'être victime de la *malechance impersonnelle*. Celle-ci est *immédiatement fatale*, et l'autre, dépendance de notre intuition, n'est fatale qu'en remontant à la fatalité *préétablie* qui est

instinctivement repoussée par l'être vivant... Quoi qu'il en soit, je suis bien sûr de n'avoir pas été victime de la malechance venue du dedans, et je veux tout d'abord vous en soumettre les raisons, qui ne sont autres que les faits préliminaires qui décidèrent de ma destinée.

Je venais d'atteindre ma vingt et unième année, lorsque je reçus de mon père, alors en Californie, une importante lettre accompagnée de documents d'affaires. Entre diverses instructions, une surtout était impérieuse : je devais, pour le règlement d'une transaction fort importante, me rendre en personne aux environs de Bourges, au château de C..., pour conférer avec un certain M. L... La chose ne souffrait aucun délai, ne pouvait être faite — et secrètement — que par moi-même. Ces circonstances repoussent bien, n'est-ce pas? toute idée de malechance *évitable* : 1° la lettre venait de *loin*; 2° la transaction était *pressée* et importante; 3° nul autre que moi ne pouvait être délégué. Quand mon intuition m'eut averti de quelque malencontre, je n'étais pas libre de me dérober, et la distance, combinée avec l'urgence, rendait impossible d'écrire à mon père pour lui proposer un mode impersonnel de régler l'affaire.

Vous me pardonnerez d'insister sur ces divagations : elles eurent pendant vingt ans une influence calmante sur mon chagrin. J'ajouterai que, quand bien même mon père eût été auprès de moi, je ne vois pas que mon instinct aurait pu m'avertir davantage : quel « chanceux », avec l'intuition la plus subtile, eût pu prévoir quoi que ce fût, ne connaissant ni le propriétaire de C... ni sa famille ? Mon point de départ ainsi dégagé de toute responsabilité intuitive, voyons jusqu'à quel point j'ai pu manquer de chance *personnelle* dans la suite.

Muni des pleins pouvoirs de mon père, je me rendis au château de C... dès le surlendemain du jour où j'avais reçu la lettre. M. L... était absent ; je fus introduit auprès de son beau-frère à qui je ne pouvais rien communiquer, sinon que je venais pour une chose d'importance.

— Mon beau-frère doit revenir demain ou après-demain, me dit-il... Voulez-vous nous faire le plaisir d'accepter notre hospitalité jusqu'à son retour ?

Le château de C... est — ou plutôt était — situé assez à l'écart, sans voies directes de communication. A ma réponse évasive, M. T... insista vivement, cordialement presque. Pourquoi aurais-je refusé ? Qui aurait refusé ? J'acceptai

donc, et deux heures plus tard, je dînais avec M. et Mme T... et avec Mlle L..., fille de l'homme que je devais voir.

C'est ainsi que commença le drame de ma vie.

Il fut agréable, ce début. Je passai rarement une plus exquise soirée à l'impromptu que celle de ce dîner. M. et Mme T... étaient d'aimables hôtes, intelligents, doux, causeurs sans excès. Ils me plurent, mais le charme vint de Mlle L...

Ici le conteur s'arrêta, avec un vague et mélancolique sourire :

— Messieurs, l'amour-propre de conteur, — que la plus intime confiance ne saurait éviter, — m'incite à vous avertir de l'apparente banalité du début, début qui n'eût jamais été même raconté à mes plus chers amis, si la fin n'avait rouvert pour moi le monde. Et toutefois cette banalité n'est que dans la forme, nullement dans le fond. Si j'avais le loisir de l'analyser de près, il me semble que mon histoire paraîtrait plutôt exceptionnelle. Il s'agit ici, en effet, de cette chose tant spoliée par de misérables écrivains et si prodigieusement rare : *l'absolue déception amoureuse* succédant à *l'absolu amour*. Or, l'absolu amour résulte d'une conjonction plus rare que les éclipses complètes, d'une conjonction de circonstances

mettant en contact deux êtres dont les tempéraments concordent au maximum, deux êtres dont les pensées, les sensations, le genre de beauté se correspondent. Ah ! les fausses finesses des romanciers de chic, confondant l'amour que nous *devons* avoir tout de même avec l'amour que nous aurions *pu* avoir ! Nul n'y a rien compris, et je le sais mieux que personne, moi qui ai fouillé les bibliothèques dans l'espoir de trouver en quelque livre vrai un précieux compagnon de mélancolie.

Bien plus rare que la carrière et que les amis est la femme qui eût concordé *approximativement* avec nos instincts et nos aptitudes ! Le calcul des probabilités ne démontre que trop combien est restreint le nombre de femmes offertes à notre choix. Encore, dans ce petit nombre, l'idée même de choix est-elle en général écartée, déterminés que nous sommes par des questions de puberté, de période et de contingence. Nous aimons tout de même, cela va sans dire, mais avec des déperditions de forces proportionnelles aux conditions défectueuses parmi lesquelles nous évoluons ; telle l'électricité d'une pile plus ou moins gaspillée selon les exigences d'un circuit.

Pour moi, je me trouvai malheureusement



devant l'être le mieux fait pour mon amour, l'être choisi pour me plaire au maximum, que j'eusse pu chérir durant toute une vie, — au lieu des temps si brefs de l'habituelle passion! — l'être avec lequel il eût été divin de continuer ma race, dont les enfants eussent été ma joie infinie!

Oui, il se trouva que Mlle L... était précisément cet être-là : je le compris en partie le soir même de mon arrivée au château de C... Je crois bien que tout le monde l'eût trouvée jolie de figure et attrayante de caractère, mais sûrement elle ne devait avoir qu'à mes yeux ces grâces tout ensemble resplendissantes et intimes, rapides et profondes, fortes et pénétrantes. Par des raisons mystérieuses de sélection, elle avait la nuance de peau, la parole, le mouvement, le timbre de voix, le regard auxquels je n'eusse désiré rien changer, rien ajouter ni retrancher. Je n'en tombai cependant pas amoureux dès l'abord : ce n'est pas ma nature, toujours un peu lente à se donner, ennemie de l'*ex abrupto*. Mais en quelques heures Mlle L... était déjà bien forte en moi!

La soirée fut, comme je l'ai dit, exquise. Causerie, musique, tout alla à souhait. C'était une grande douceur inexprimable, car elle résidait

dans une atmosphère et non dans des paroles ou des faits. Je me couchai assez calme, ne sachant si je deviendrais amoureux de Mlle L..., ne le redoutant guère, car, plus que l'égal de la jeune fille pour la fortune, je me savais plutôt séduisant.

Comme presque toujours, le sommeil eut une influence importante sur l'éclosion de mon sentiment. Je rêvai peu, et de toute autre chose que de mes hôtes ; mais lorsque je m'éveillai, je sentis sur moi un incomparable délice. Tels ces savants qui découvrent au matin la solution du problème auquel s'acharna vainement leur veille, je trouvai à mes sensations une netteté, une ordonnance, une fermeté étonnantes. Je vis que Mlle L... avait *crû* en moi, comme ces blanches floraisons qui éclatent dans une seule nuit de printemps. Je la retrouvai dans tous les carrefours du sens intime, mêlée à de vieux souvenirs, aux souvenirs qui pouvaient le mieux s'harmoniser ou contraster avec elle et lui faire en quelque sorte un cadre, un cortège. Le sommeil avait arrangé autant que développé la soirée de la veille ; il avait artistement disposé les plans de l'amour naissant, harmonieusement fait valoir les ombres et les clairs autour d'une suave figure. Dès lors, il parut qu'*elle* avait toujours vécu en moi,

tellement chaque district du labyrinthe psychique se trouva mêler sa forme neuve aux formes anciennes.

## II

J'attendis avec crainte et impatience de me retrouver avec Mlle L... Avec crainte, à cause du péril de tomber amoureux mal à propos, et aussi parce que j'appréhendais de ne point la trouver aussi adorable que le sommeil l'avait construite. Avec impatience, pour tous les motifs qui rendent l'expectative intolérable aux jeunes gens. J'eus pourtant la force d'attendre qu'on vint m'appeler pour le premier déjeuner, que mes hôtes m'avaient la veille invité à prendre en famille.

La salle à manger était dans une clarté jeune, fraîche, tout embaumée de matin, tout électrisée par les plantes vivaces des parterres. Herbes humides, lueurs fleuries, grand frisson de ramures, gaies rencontres de bestioles, fraîcheur des grandes fenêtres ouvertes, tout induisait au bonheur, à la croissance, à la durée. Mlle L... était debout devant une de ces larges croisées, trempée, diaphanéisée, pétrie de la magie matinale.

Hélas ! lorsqu'elle se retourna à mon entrée, lorsque sourirent ses lèvres sur les menus coquillages des dents, lorsque apparut l'ombreuse palpitation de son regard, elle entra dans moi comme un triomphateur dans une ville préparée à le recevoir. Elle entra comme une deuxième vie. Elle entra comme une nouvelle ère du monde. Elle se répercuta sur mon âme comme l'aube sur les nues orientales. Chacune de mes fibres tendit vers elle, accordées par un magicien subtil à utiliser tout ce que j'avais de force admirante.

Chose assez singulière, je ne perdis pas la tête, je ne balbutiai pas ni ne montrai de gaucherie dans mon attitude. Plutôt étais-je dans cette excitation heureuse où la parole et le mouvement sont également souples et faciles. Nous causâmes, nous disant quelques-uns de nos goûts à propos des arbres et des oisillons. J'eus de temps à autre la divination de plaire, de plaire naturellement, mais je ne sentis à aucun moment l'analogie en elle de mes délicieuses impressions...

Cette petite entrevue ne dura guère. Bientôt l'oncle et la tante survinrent, et je vis se dégager de la fenêtre la gracile silhouette, et le regard aller à d'autres. Oh ! fenêtre, magique fenêtre ouverte sur le rêve, fenêtre où fut son cou res-

plendissant, où flottèrent ses cheveux du matin, fenêtre où elle fut compagne du touchant paysage, et telle que jamais plus je n'ai pu voir une grande croisée sur un frais jardin sans qu'elle s'y peignît aussi nette qu'un portrait!...

Messieurs, à quoi bon m'appesantir là-dessus? Il suffira de dire que toute la journée je fus auprès d'elle, qu'une mystérieuse confiance la poussait à me dire ses sentiments, ses croyances, ses goûts, ses appréciations sur les choses, ses critiques. Et le soir, il se trouva que tout ce que j'avais appris de son être moral me plaisait à l'égal de sa grâce physique. Quand je me retirai dans ma chambre, je sus que quelque chose d'aussi durable que la vie venait de m'envahir et dont je ne pourrais guérir qu'au prix d'exécrables tortures. Mais pourquoi guérir? Ne pouvais-je pas, comme un autre, aspirer à...?

Une horrible angoisse m'étreignit : le premier pressentiment de ma misère. Car ce ne fut pas seulement l'idée de mon indignité, naturelle à l'être fortement épris, ce fut l'avertissement confus qu'il y avait obstacle. J'avais, à plusieurs reprises, éprouvé je ne sais quelle impression de lointain, d'inaccessible. L'idée de questionner indirectement Mlle L... m'était bien venue : mais

je ne l'avais pas osé, moins par timidité que par la peur d'apprendre quelque affreuse chose. Et ce que je craignais, naturellement, c'est que la jeune fille ne fût pas libre : si je lui voyais, d'une part, une vive sympathie pour moi, d'autre part, je sentais un indéfinissable recul. J'aurais pu attribuer ce recul à une réserve bien naturelle : j'entrevis qu'il n'en était rien et que, libre, Mlle L... eût su graduer la réserve et la sympathie avec une plus parfaite aisance.

Je me couchai cette nuit-là dans des dispositions inquiètes. Je ne m'endormis que fort tard, je m'éveillai trois ou quatre fois, et, au matin, je fus pris de vives appréhensions. Mon instinct se prépara à de la déconvenue et de la souffrance.

Comme la veille, je trouvai Mlle L... devant la fenêtre. Comme la veille, c'était la clarté jeune et fraîche des plantes humides, et la silhouette gracile, souveraine de mon âme, et l'ombreuse palpitation de son regard.

Mais un sentiment nouveau était venu, qui déjà étendait ses racines déliées. Plus profonde encore était la magie de la divine présence, plus profonde et plus inquiète : si quelque chose était vrai dans mes pressentiments, hélas ! mieux aurait valu une sinistre maladie plutôt que

d'avoir approché la jeune fille ! Par une rapide audace, je résolus d'en avoir le cœur net. Je tournai lentement la causerie de manière à pouvoir questionner mon interlocutrice sur son avenir, sur ses projets, sur ses affections, et *si elle était libre*. Sûrement, je ne puis comprendre comment j'eus cette force devant la fenêtre qui invitait à *prendre encore ce jour-là*, mais je l'eus. Une vague hésitation passa sur le visage de Mlle L..., puis la réponse tomba qui me trancha tous les nerfs.

C'était la chute du monde ! L'injuste destinée m'avait porté vers l'Éden et m'en retirait. Elle m'avait donné la deuxième vie pour monter au Calvaire. Elle avait orné mes souvenirs d'une image prodigieuse pour que je souffrisse éternellement à la regarder se mouvoir dans les profondeurs de mon intimité.

Je pâlis, je restai immobile, je ne pus cacher mon affreuse émotion. Mlle L... regarda vers le jardin ; il est certain que mon trouble entra dans elle et qu'elle communia avec ma douleur. Oui, elle fut émue et point offensée. Elle eut, dirai-je, une espèce de tristesse future, la très confuse sensation qu'elle me préférerait comme compagnon de sa vie, si nous pouvions continuer à

nous connaître. De toute manière, son attitude fut pleine de bonté délicate.

Moi, à travers ma détresse, j'écoutais une voix directrice, ardente et désespérée :

— Fuis... fuis tout de suite... peut-être est-il encore temps *de la tuer en toi!*...

Mon Dieu! c'était facile. Dans quelques heures, M. L... devait revenir, dans quelques heures j'aurais pu conférer avec lui et conclure l'affaire qui m'avait amené au château de C... Et l'affaire conclue, plus jamais je ne reverrais celle qui avait si terriblement capturé mon âme.

Mon émotion fut interrompue par l'entrée de M. T...

— Mon cher hôte, me dit-il, il faudra forcément accepter votre captivité deux jours de plus... Mon beau-frère a dû remettre son arrivée jusqu'à vendredi soir.

Un instant avant, j'étais formellement décidé à partir. Devant la communication de M. T..., je sentis faiblir ma résolution, ou plutôt il me vint une violente envie de lutte, la rage de ne pas abandonner la partie sans avoir du moins examiné ce qui pouvait me rester de chances. Puisque tout de même c'était le désespoir, eh bien, autant le désespoir complet! Puisque la destinée s'était



complu à m'offrir une bataille désastreuse, autant tenir le champ jusqu'à la dernière limite!

## III

Hélas! ma résolution était évidemment trop imprudente, et je n'en ai pourtant jamais porté le remords. C'est que je crois que nul autre à ma place, et aussi fort épris, n'eût pu faire différemment. Il est bien vrai que ce que la fatalité *indépendante de moi* avait commencé, une fatalité en partie inhérente à moi l'achevait; mais quel homme songe à se rien reprocher s'il sent que les plus forts eussent succombé comme lui?

Je restai donc à C..., et vous ne doutez pas que la lutte se borna à enfoncer plus inguérissablement l'amour en moi. Plus inguérissablement, car je connus mieux que la jeune fille convenait à toutes mes aspirations comme à toutes mes admirations. Pour le reste, je n'essayai de lutter que si vaguement, si peureusement, qu'il serait puéril d'y insister, surtout lorsque j'appris que Mlle C... aimait sincèrement son fiancé, que son mariage était fixé au mois suivant. Dès lors, que pouvais-je attendre? Ma jeune hôtesse n'était-elle pas trop

haute, trop vertueuse, trop délicate pour que j'osasse, même en temps ordinaire, lui parler d'amour au bout de quelques journées? Combien plus alors qu'un engagement fait de tendresse et de loyauté l'unissait à un autre? C'eût été folie pure d'y songer, et je ne fus jamais un esprit frénétique. Évidemment, j'espérai un miracle, je fis les projets les plus extravagants, je souhaitai les choses les plus condamnables; mais tout cela passif, contenu par l'honneur, l'éducation, les principes, par les forces intérieures que les êtres honnêtes n'enfreignent que dans le rêve, jamais dans l'acte.

Et pourtant, oh! mon Dieu, je vis avec certitude que si quelque événement extraordinaire pouvait ajourner à six mois le mariage d'Hélène L... et me permettre de la revoir durant cet intervalle, je vis avec certitude que je serais aimé. Je le vis avec cette intelligence magnétique, très lucide, que donne parfois la grande passion. Je le vis par l'accord si facile qu'il y avait entre nos esprits, par l'attrait qui la menait vers moi, encore qu'elle y résistât à son propre insu. Oui, oui, six mois, et j'eusse tout emporté; six mois, et j'eusse vaincu *l'autre*, et nous eussions trouvé ensemble le moyen de faire la rupture des fiançailles, car

il est des amours qui se connaissent le droit de passer outre. Mais ces six mois, je ne les avais pas, et un mois ne pouvait suffire à détourner dans une belle et pure nature un amour ancré depuis longtemps : comme toute force, l'amour a sa mesure, ses lois d'espace et de temps, et plus même que les forces brutes, les forces affectives sont soumises à la durée.

Cette conviction entra dans moi chaque heure plus forte et me paralysa. J'acceptai passivement la douloureuse jouissance d'être auprès de ma bien-aimée, d'adorer sa présence, sa voix, ses robes, ses sourires, de m'imprégner du mortel et délicieux chagrin d'un absolu amour, sans espérance, sans avenir !

#### IV

Finissons ces trop longs préliminaires. Que je vous dise pourtant encore que lorsque M. L... revint, notre transaction donna lieu à des difficultés, que je demurai trois jours de plus au château pour l'affaire même, et que je cédai aussi à une invitation dans le cours du mois. Mon amour ainsi se paracheva. Hélène L... devint à

jamais celle que j'aimerais par-dessus tous les êtres, celle dont l'image ne devait s'effacer devant aucune émotion du cœur. Je la revis encore après son mariage, je vis son premier enfant, et la vue de cet enfant fut pour moi une douleur aussi forte que le mariage même. Aussi forte, et plus forte peut-être ! Car dans ces amours que je nomme absolues, certes la passion immédiate est forte, certes le désir de l'union est infini, mais le fait médiat est tout aussi puissant, l'immense vœu d'être père des enfants de la bien-aimée, de se prolonger *par elle* dans l'au-delà de la race, *par elle seule*. Aussi, la naissance de cet enfant, ce qu'il symbolisait de victoire complète pour *l'autre*, me jeta dans un affreux dégoût. Je ne pus rester en France, je voyageai une année entière, je parcourus les deux Amériques, jusqu'à ce que ma douleur fût devenue stable, je veux dire jusqu'à ce moment de mélancolie où les sursauts font place à un état de saturation continue, où la douleur s'est faite statique. Je vécus alors dans un calme misérable, dans une anémie sentimentale, et je me mariaï, sans goût ni dégoût, pour satisfaire aux sollicitations des miens et aussi dans l'espoir de trouver une consolation dans la paternité.

## V

La paternité ne me consola point. Certes, j'aimais mes enfants, j'eus pour eux les prévoyances, les craintes, les courages d'un vrai père, mais je ne les aimais pas comme j'eusse aimé les autres, ceux qui auraient *pu* naître de mon union avec Hélène L... Ils n'étaient, ce semble, qu'à moitié mes enfants. Quelque chose leur manquait qu'aucune puissance du ciel ou de la terre ne pouvait leur ajouter. Ce sentiment, je l'éprouvai avec une singulière amertume dans les rares circonstances où je rencontrai les enfants d'Hélène.

C'étaient un garçonnet et une fillette, — moi aussi j'eus un petit garçon et une fillette, — qui tous deux ressemblaient beaucoup à leur mère. Quand je les vis la première fois, dans une maison amie où ils étaient pour quelques jours, je manquai défaillir. Dans mon cœur se leva une haine subite, et en même temps une singulière sympathie. Ils m'attiraient, ils me repoussaient, ils me bouleversaient comme un mystère religieux et terrible dont eût dépendu le salut de mon âme. Je les regardais avec crainte et humilité, avec

horreur et jalousie. Il y avait en eux quelque chose qui était en moi, ils étaient de ma parenté psychique, et un abominable mélange les déformait. Ils étaient *mes enfants* avec le sang d'un autre dans les veines. Ils avaient un divin charme, venu d'une source divine, et ce charme était souillé par un principe ennemi, par un étrange sortilège.

D'abord, je retins involontairement mes enfants auprès de moi; puis, je les laissai jouer avec ceux d'Hélène. De loin, je les observais avec tremblement. Je devais être très pâle, tout mon sang fuyait au cœur. Ce contact des miens et des *leurs* était une chose prodigieuse. Il m'effrayait, comme jadis les problèmes de l'immortalité de l'âme et de la justice divine. Il offrait à mon esprit un univers de fantasmagorie, il déroutait toute ma vision de l'existence... Ah! si vous n'avez connu un être que la nature avait miraculeusement fait pour être vôtre, nul de vous ne peut concevoir l'extraordinaire énigme de ces quatre enfants jouant devant mes yeux!...

Dans la déroute de mes impressions, il y en a une qui revenait toujours, — si puérile et si profonde! — c'est que ces quatre enfants-là, c'était pourtant *Elle* et *Moi*, c'était Elle et Moi, avec

l'intervention d'une autre femme et d'un autre homme; c'était Elle et Moi qui jouions ensemble, et qui étions si jeunes, et qui pouvions nous aimer encore, oh! mon Dieu, Elle et Moi qui pouvions encore être l'un à l'autre lorsque nous serions *redevenus adultes*.

## VI

Il arriva cette chose atroce que, durant une épidémie diphtéritique où Hélène soigna jour et nuit ses enfants, elle fut emportée par le sinistre mal, tandis qu'eux échappèrent. J'en eus la nouvelle indirectement, et je n'ai pas besoin de vous dire que ma douleur fut infinie. Dans des amours comme le mien, la jalousie ne tue pas le désir que l'être aimé vive, vive longtemps.

Je passai une année si lugubre que l'on put croire que je dépérissais. Puis, au bout de cette année, un secret, un invincible penchant me fit acquérir une propriété voisine de celle de M. B..., l'homme qui m'avait pris involontairement ma part de bonheur en ce monde. Par un de ces hasards comme les destinées en comportent, — hasard, cette fois, heureux et que j'avais favo-

risé, — il ne m'était pas arrivé de voir une seule fois M. B..., ni avant, ni après son mariage. Ce fut une des circonstances atténuantes de mon infortune, car elle m'épargna les ignominies de la jalousie concrète.

La première fois que je me rencontrai avec mon voisin, quinze mois après la mort d'Hélène, je souffris presque aussi violemment que si elle eût été à côté de lui. Cette souffrance me travailla encore aux rares entrevues suivantes, mais la définition en sortirait du cadre de mon récit. Elle fut, du reste, peu de chose en comparaison des sensations dont m'agitaient les enfants de M. B..., Laure et Julien. Ils grandissaient. Laure approchait de sa seizième année, Julien de sa dix-huitième. Leur présence était toujours pour moi le supplice et le charme dont j'ai parlé plus haut. Mais je bravais de plus en plus le supplice en faveur du charme, j'inventais mille ruses pour attirer ces enfants chez nous. Ma femme se prêtait à cela, — c'était une brave et honnête nature, — elle-même trouvait du plaisir à voir notre Jeanne avec Laure et notre Georges avec Julien. Elle trouvait à nos jeunes voisins une grande distinction et beaucoup de douceur. Moi, je ne voyais que leur étonnante ressem-



blance avec leur mère : mon cœur palpitait dès que j'entendais leurs voix ou que j'apercevais de loin leurs silhouettes.

Un désir fervent, enivrant, démesuré, envahissait mon âme chaque jour davantage. S'il pouvait se réaliser, mon existence serait désirable encore, une floraison délicieuse embaumerait mon âge mûr. La pensée m'en faisait tressaillir d'amour, de printemps, reverdissait ma destinée comme un jeune soleil merveilleux. J'y mis toute mon espérance, toute ma force combative, et bien souvent, par les crépuscules du soir où tout rêve en nous, nerfs et cerveau, chair et sang, je chuchotais :

« Je n'ai que quarante-quatre ans... je suis vigoureux... je suis jeune... je puis goûter des bonheurs frais et durables... »

Je me souviens particulièrement d'une après-midi de mai. Oh ! une après-midi si grande et si frêle, si forte et si délicate ! Je rêvais auprès de ma fenêtre, devant le jardin, presque la miraculeuse fenêtre et le miraculeux jardin du temps indicible !... Laure et Jeanne, Julien et Georges jouaient dans ce beau jardin. Comme je rêvais, je vis s'arrêter Laure devant une grêle passe-rose non encore fleurie. D'un catalpa aux grandes

feuilles, une lueur venait sur elle qui lui seyait adorablement. Ma poitrine trembla, étouffa, la suavité de jadis y entra comme l'haleine des terres parfumées sur la mer.

Que la voilà puissante et douce, cette Laure, dans sa grâce semblable à celle de sa mère, avec les mêmes lèvres sur les menus coquillages des dents, et « l'ombreuse palpitation de son regard » ! Elle aussi entre en moi comme un triomphateur dans une ville préparée à le recevoir. Elle aussi se répercute sur mon âme comme l'aube sur les nues orientales.

Et chacune de mes fibres se chargea d'amour subtil pour elle :

— Ah ! Laure, je t'aime ! Petite vierge divine... fille d'Hélène, sois à nous... Petite Laure, que tes enfants soient mes enfants !...

Elle rêvait, elle agitait la passe-rose d'un doigt distrait, et soudain son regard s'éleva vers moi et me sourit avec confiance et tendresse. Alors, je palpitai plus fort, j'eus l'épouvante atroce que pour la deuxième fois ma bien-aimée n'échappât à ma race :

— Elle a dix-huit ans... dix-huit ans !

Et, répétant ces mots, je vis s'avancer mon fils Georges, et c'était moi-même qui avançais.

C'était mon port, ma stature, et la grande vigueur de ma jeunesse, et le regard de mes yeux. Quel frémissement de le voir auprès de Laure, du même âge qu'elle, qui lui parle ! Les voilà donc, symboles de mon destin, voilà les bouches qui peuvent se dire le mot créateur, voilà les mains qui peuvent s'étreindre, voilà les bras qui peuvent s'unir !

J'eus la fièvre, le frisson, une effroyable pâleur ! L'aimerait-elle ? Oh ! pauvre Georges, oh ! chère Laure, est-ce que vous échapperez l'un à l'autre, comme nous nous perdîmes jadis ?

Avide, je les vis partir, je les vis arrêtés derrière le catalpa ; je m'éloignai de la fenêtre pour les épier d'un coin où ils ne pourraient me voir. Et, tout à coup, me suis-je trompé au sourire de Laure ? n'est-ce pas d'un regard d'amour qu'elle a répondu au regard du jeune homme ? Non, non, je ne me trompe pas, *elle commence à l'aimer !* Et je me parlais dans ce désordre où la puérilité est ineffable :

— Laure chérie, bien-aimée... Ah ! que tu puisses l'aimer... que tu puisses nous rendre ce que la fortune m'a volé... que tu puisses rendre à la race ce qui fut pris à la race, adorable petite Laure !

## VII

Dès lors, toute ma vie recommença. Je fus pris d'un amour immense pour Laure, du besoin absolu qu'elle appartint à ma famille. Je l'aimai autant que j'avais aimé sa mère, adorateur de sa grâce, ému exquisément de sa présence, et je la désirai avec une ardeur juste et sainte, avec une pure et haute passion, pour ma race, pour Georges. Délice incomparable, avoir d'eux ce fruit de mon sang que je n'avais pu avoir d'Elle, voir de leur union germer des êtres qui seraient les petits-enfants d'Hélène et mes propres enfants !

A cette pensée, je me transposais tout entier dans Georges. Je suivais ses pâles inquiétudes, ses nuits obsédées d'une enchanteresse silhouette, ses doutes charmants et amers. J'aimais comme lui — mais pour lui et moi ensemble — la ravissante fille qui venait passer des heures de plus en plus longues à notre foyer.

Peu à peu je nouai une amitié apparente avec M. B..., amitié qui, chez moi, *était pour plus tard*, mais qui, chez lui, vint assez naturellement. J'osai glisser l'idée d'une union possible entre nos

enfants. Il ne s'y montra point défavorable, mais il trouvait Georges trop jeune encore. Et j'eus tout un an l'inquiétude d'un projet que la vie pouvait rompre, comme elle rompt les choses les plus solides, pour une vétille, pour un caprice. Cette incertitude me devint insupportable; je ne pus bientôt résister au besoin de la rompre :

— Georges, dis-je un matin, tandis que mon fils et moi attendions le déjeuner... j'ai tout vu, mon enfant... je sais combien tu souffres... et je voudrais abréger ta souffrance... Tu peux parler à Laure!

— Parler! dit-il tout pâle...

— Elle t'écouterà, repris-je... j'arrangerai le reste...

Le pauvre enfant prit en tremblant ma main :

— Tu es bon!

— Moins que tu ne crois, mon Georges... Elle va venir tantôt... parle; j'ai la certitude de ton bonheur avec elle...

Le déjeuner fut plein d'attente, de nervosité. Quand Laure arriva, je renouvelai ma recommandation du regard, je les laissai ensemble, devant la fenêtre où je désirais que se nouassent leurs destinées. Du fond du jardin, d'un berceau de capucines, je pouvais les apercevoir sans qu'un

geste m'échappât. Ils étaient mon Destin, la Vie jeune, la réparation encore possible. J'étouffais, j'avais une fièvre ardente. Quand il se pencha, quand il parla bas, je sentis que *je* parlais d'amour pour la première fois de ma vie, que *je* faisais l'aveu que je n'avais pu faire. Quand elle rougit, c'est Hélène qui rougissait, et quand elle pâlit et se mit à répondre avec tremblement, oh! ce fut la réponse et le tremblement que j'avais été sur le point de voir et d'entendre, il y a plus de vingt-deux ans!

Ils se turent, ils se prirent les mains doucement, tendrement. Et j'eus le contentement et l'amour qui m'avaient manqué comme la source au désert, je fus l'aimé de la morte adorable. Plus ne me manquait que l'être mystérieux qui matérialiserait, électriserait l'union, auquel je donnerais tout ce qui restait de jeunesse non dépensée dans mes quarante-six ans!

## VIII

Avec la volonté de Laure, que j'encourageais de toutes mes forces, à qui je sus insuffler ma volonté, M. B... céda. Georges épousa la jeune

filles avant sa vingtième année. Un an passa, un an d'impatiente espérance chez tous, un an au bout duquel devait se faire la réconciliation complète avec ma destinée. Il vint enfin, le jour des merveilles, le jour du prodige! — il naquit un enfant. Ah! cher petit enfant, le jour où on me l'apporta, toute rancune, toute jalousie, toute extravase s'effacèrent. Il fut le pur symbole de la régénération. Il me donna l'espérance que mon être et celui de la morte se développeraient à travers le temps comme si nous eussions été époux réels. Il m'unit d'amitié sincère avec M. B... et me rapprocha plus intimement de ma propre femme. Qu'importait, ô mon Dieu! l'indirecte voie par laquelle cet enfant était venu compléter mon Moi : rien ne pouvait faire qu'il ne portât en lui la double descendance!

Assis au milieu des miens, dans l'adoration de Laure et du nouveau-né, je goûtai ce pur et doux bonheur, qui ne coûtait de sacrifice à personne, tout l'hiver qui suivit, long et froid hiver propice aux veillées. Puis, voilà qu'arriva une joie plus complète : M. B... demanda Jeanne pour Charles. Toute ma descendance se confondit ainsi avec celle de mon aimée. Il vint un second enfant à Laure, puis un enfant à Jeanne, — et

aujourd'hui, je sens solide et saine ma race, solide et saine pour se poursuivre à travers les siècles, et telle que l'eût pu rêver, — avec une simple transposition, — ma tendresse de vingt ans.

Et n'est-ce pas là, à tout prendre, la réalisation, l'exaucement *véritable* de l'amour?



## L'ENNEMIE

---

31 mai 1887.

J'ai passé tout ce jour dans une effroyable agitation. La haine, l'acide d'un amour mort me hantent, et ce sentiment horrible d'une injustice sans appel, d'une défaite sans revanche. Ceux qui personnifient pour moi la nuit de la destinée sont à quelques pas, à l'autre bout de l'allée des hêtres. Ah! qu'ils me crucifièrent lâchement, la déchéance où ils me plongèrent! Ils m'ont ravi, ils m'ont volé le sentiment de ma force, ils m'ont ravalé dans mon estime, si longtemps que j'y ai perdu ce goût que j'avais très ardent, ce goût de la famille dont j'espérais tout bonheur.

Profondément, fermement j'étais l'homme à qui la nature a destiné une multitude de vie fraîche autour de lui, avide de la postérité que

tant d'autres acceptent en rechignant. Ces gens-là m'ont ôté la confiance, sans laquelle il n'est pas de famille.

J'écris avec un peu de fièvre : pourtant, il ne me semble pas que j'exagère. Voilà sept ans, en effet, que m'est advenue la misérable aventure, — et je n'ai plus recherché le mariage. Sept ans ! C'est hier, et en même temps c'est en des lointains infinis — sans doute à cause de cette monotonie de mon existence qui égalise les perspectives. Je les revois nettement tous deux. Lui, Edmond, trente-six ans, avec cette figure grave et bonne qui inspire les grandes amitiés, la parole probe et douce. A cause des treize ans qui nous séparaient, je l'aimais à la fois comme un père et un frère. Je lui devais mille notions claires et fortes. Mieux, je lui devais une certaine élévation de cœur, une bravoure de vertu, de loyauté et d'honneur. En rien, ne l'aurais-je supposé capable de mesquinerie.

Elle, Germaine, beaucoup de grâce, beaucoup d'allure, toute l'apparence de la sincérité.

Qu'importent aujourd'hui ses yeux, sa bouche ou sa démarche ! Le *point*, c'est qu'elle me parut pleine d'amour et de scrupule, de celles qui ne trompent pas les hommes, qui n'ont pas sur elles le dangereux mystère, les signes redoutables de la chute. On pouvait croire en elle, et même, à moins de manie sceptique, on le *devait*.

Il vint me voir ; je l'avais appelé moi-même. Je voulais son avis. Il me fit presser les démarches, conclure définitivement les fiançailles. Tout cela bien naturel, limpide et, je crois, de bonne amitié.

Au physique, Edmond portait plutôt quarante que trente-cinq ans. Un peu las, les paupières lourdes et chauves, la voix enrhumée, une barbe longue qui poussait plus d'un côté que de l'autre ; enfin, peu de grâce au sens amoureux. En revanche, cet air captivant de sagesse et de miséricorde. De plus, veuf, père de deux enfants, dont une fillette de treize ans, et moins de fortune que moi.

Il prolongea son séjour. Toute sa manière fut aimable, ses conseils excellents. Autant que l'agitation, les dessous de méfiance et de guerre de l'amour le permettent, je fus heureux. Je n'avais plus qu'un mois à attendre... Alors, la

catastrophe, et si brusque qu'il ne faut pas tenter de la dépeindre. Je revois seulement ce fond de salon, tandis que je m'avance furtivement, que j'épie par la raie de la portière. Ils sont là, ils se tiennent les mains ; j'entends la fin d'un dialogue d'amour, la promesse qu'ils seront l'un à l'autre...

C'est le désert, la solitude des grandes épouvantes. Puis, je recule, je m'appuie au mur... de grandes larmes silencieuses... puis, le réveil, la colère belliqueuse, l'instinct du meurtre. J'ai tiré le petit revolver que je porte à la campagne, je vais me ruer, lorsque je me sens saisi doucement ; et une bouche précipitée, convulsive, fervente, me baise la main. *C'est sa fille à lui* — Clotilde — une tête maigre et brune, une enfant sauvageonne et tendre, qui murmure de confuses syllabes de pitié. Elle m'attire lentement jusqu'à l'étage, et là elle m'étreint plus fort, en sanglotant, en balbutiant : « Ils sont méchants ! méchants ! »

Dans l'abandon de mon être, dans l'accablement des immenses misères, je demeure là longtemps à pleurer avec la fillette nerveuse qui m'essuie les yeux de son mouchoir, qui sanglote éperdument...

Quand le soir vient, ma jeunesse est morte !

Voilà pourquoi je suis *vaincu*. Je ne crois plus en moi. De cette minute, une voix mystérieuse s'est élevée, qui n'a cessé de dire : « Tu échoueras ! » Le hasard a subtilement rassemblé les éléments de ma chute, si subtilement qu'il m'a découragé d'autres tentatives. Je me suis cristallisé dans la malechance. Toute logique d'amour et de famille s'est éteinte. Si mon destin a pu avoir cette forme si complètement absurde, si contraire à la normalité, comment oserais-je me *confier* encore ? Non, ces gens-là m'ont donné le sens d'une abjection imméritée, mais insurmontable. Ils ont mis autour de moi quelque chose de cette atmosphère qui reste autour de celui qui fut condamné injustement et que la réhabilitation ne réhabilite pas. L'aventure a laissé une trace d'excommunication.

3 juin.

Ils sont encore là. J'ai voulu les voir. Avec ma longue-vue, je puis les suivre lorsqu'ils se pro-

mènent dans l'Allée. Il est voûté, il est débile, il a des poches sous les yeux, sa barbe est toute poudrée. J'ai eu un tressaillement de joie, puis de tristesse plus profonde, car enfin ma défaite est plus amère d'autant qu'il est moins séduisant. *Elle*, au contraire, s'est « levée dans sa force », dans la pleine splendeur féminine. De la plante gracile, une merveilleuse feuillaison a jailli. C'est l'éblouissante humaine pour laquelle on peut vivre et mourir... J'ai rêvé la revanche. J'irai, je me réconcilierai : je *sais* qu'il en sera ravi. Je rôderai autour de la terre conquise, comme les peuples vaincus : la seule issue qui puisse me tirer de la décadence, c'est de fourbir secrètement des armes... Il est usé..., il est minable... Qui sait ?

Le soir.

J'étais parti, j'allais sonner à leur grille. Une foule immense s'est élevée en moi, un ouragan de sensations et d'idées. J'ai dû me donner du temps. J'ai erré de-ci de-là, et continuellement la même terreur m'a hanté : Si j'échoue ? Si je risque la bataille pour voir se confirmer ma misère ? Ce sera la déchéance suprême, l'abomi-

nation dernière, le nirvanâ. Vaincu déjà par l'homme mûr, je le serai encore par le malade, par le vieillard prématuré. Non! Non!... je n'offrirai pas la bataille... et si je vais, ce sera sournoisement, sans courir de risque, attendant les fautes du vainqueur! Aujourd'hui, il est trop tôt. Il me faut le temps de me faire à mon rôle, un entraînement de patience et d'hypocrisie, un plan de lâcheté!

6 juin.

Je les ai suivis. Ils ont traversé le petit bois de bouleaux. Elle s'appuyait sur lui affectueusement. Un tiède soleil jaune de fin d'après-midi enveloppait délicatement sa démarche. Ah! qu'elle est belle, la femme qui nous a abandonné! quelle grâce féroce la pare! quelle volupté supérieure émane de la trahison! Que je comprends ces races tristes qui agonisent de la seule présence de leurs dominateurs!...

7 juin.

Je me tenais, flétri d'une nuit d'insomnie, à la lisière du même petit bois de bouleaux. Un lâche

et pitoyable attendrissement mouillait mes yeux. Sur le sentier, planait je ne sais quelle gloire, « la trace de son passage ». Tout autour de moi était femme. Oh ! que de robes de soie blanche dans les nuées, que de chairs diaphanes dans l'argent des bouleaux, que de joie voluptueuse dans l'aile du moulin, dans les petites bouches ombreuses des feuilles, dans les mille regards tendres du ruisseau, dans l'étoffe moelleuse des mousses et la romance fine des mourons des champs ! Ah ! qu'il ferait bon de n'être pas vaincu, qu'il serait adorable d'écouter toutes ces voix qui passent, ces petits cris de l'atmosphère et ces longs chuchotements des ramuscules et des eaux !

Comme « je souffrais la beauté éparse », un bruissement de pas et d'étoffe m'éveilla. Une jeune fille — vingt ans au plus — passa. Elle eut une courte hésitation, elle s'arrêta, même me jeta un long regard qui me pénétra. Yeux noirs, nerveux et de beauté délicate, délicieux visage impressif, où donc en ai-je connu la ressemblance ? Je lui vis une angoisse et un mouvement vers moi, puis un recul, je ne sais quelle crainte, et elle s'éloigna, laissant comme un sillage d'élégance et de finesse, d'émotion et de pudeur.



— Où donc ? me dis-je encore.  
Et je ne trouvais pas.

9 juin.

Ce matin, comme je lisais tristement, ma vieille Angélique vient me dire :

— Une dame qui voudrait parler à monsieur !  
Une dame !

Je me sens troublé, — une idée extraordinaire saute dans mon crâne comme un chevreuil dans les taillis : « Germaine ! » Mais non ! Quelle absurdité ! Jamais elle n'oserait... Avec un peu de vertige, je descends recevoir ma visiteuse, — et tout à coup je vois le regard nerveux et timide, le fin visage d'avant-hier. Avant que j'eusse pu parler, une voix tremblante me disait :

— J'ai été lâche l'autre jour !... J'aurais dû vous parler la première, puisque vous ne reconnaissiez pas votre petite amie Clotilde.

— Clotilde !...

Ma vie s'arrêta, puis reprit avec une abondance extraordinaire. Je reconnus la petite fille derrière les yeux délicats, je revécus les minutes de l'ancien supplice, les minutes où le jeune être me couvrait de baisers et étanchait mes larmes.

— Ah! m'écriai-je... que vous me faites plaisir!

Elle allait répondre, — mais voilà que le trouble nous paralysa tous deux. C'est qu'elle était équivoque, notre situation. Petite fille, elle avait assisté à une douleur qui passait son âge, à une trahison d'amour prématurément, sinon comprise, du moins « perçue ». Elle avait été ma seule consolatrice, et par surcroît, son père avait été l'un des coupables... Maintenant la voilà devant moi, à l'âge où l'on peut comprendre, et me revoyant pour la première fois depuis l'aventure. Ah! oui, la situation était trouble, pleine de subtilités infinies et de pudeurs extrêmes! Humiliante pour moi, anormale pour elle, d'une mélancolie déconcertante... et pourtant quelle chose courageuse et charmante qu'elle ait voulu venir!...

Elle reprit courage enfin, elle dit à mi-voix :

— Il faut être fidèle à ses amis. Pendant des années, — en Italie, — j'ai ignoré où vous pouviez être... mais je vous jure que je ne vous ai jamais oublié...

Elle balbutia, elle recommença deux ou trois fois de parler, en se reprenant :

— Les sentiments les plus naturels sont les plus difficiles à exprimer, n'est-ce pas?... Mais je me suis juré... juré de vous dire... quoi que

cela puisse avoir de délicat..., quelque peine même que vous en puissiez ressentir... que j'ai gardé le souvenir de... *et surtout* le souvenir de... et que mon amitié pour vous en a été d'autant plus durable... d'autant plus forte (tant pis!) que c'est mon père qui vous a offensé... Voilà! je voulais le dire... *je voulais le dire...* et JE L'AI DIT!

Jamais, je crois, je n'éprouvai d'émotion plus singulière et complexe. Cette fille de mon ennemi, cette fille de la race exécrée! N'est-ce pas comme un symbole, ce symbole des vaincus qui finissent par trouver le secours parmi ceux mêmes qui les écrasèrent? Et, la regardant, voilà que je lui trouvais des traits d'Edmond, quelque chose de cette gravité douce qui me l'avait fait chérir.

— Merci! lui dis-je... votre visite m'a fait un bien infini!... Je ne pardonnerai jamais à votre père... mais du moins ne tenterai-je pas...

Je m'arrêtai, je rougis devant son sourire mélancolique et pénétrant. Et nous parlâmes de choses moins brûlantes; je l'interrogeai sur sa vie là-bas, sur ses voyages, ses goûts...

L'entrevue ne pouvait d'ailleurs se prolonger; et bientôt Clotilde se leva. Il ne demeura que le souvenir de cette chose inattendue, de cette chose bizarre, attendrissante et sans lendemain.

12 juin.

Je songe continuellement à la visite de Clotilde. Dans ma solitude, l'aventure est grosse. Eh ! ne serait-ce pas une singulière aventure partout ? Après avoir souffert sept années, moins, beaucoup moins, d'amour contrarié que de confiance perdue, il est dans l'arrivée de cette jeune fille je ne sais quel mystique retour de fortune, quel ténu gage du bonheur. Que ce soit *elle*, la fille de *lui*, qui vienne me plaindre et m'affirmer une affection demeurée fidèle après tant d'absence, une affection née chez l'enfant de la lâcheté même du père ! L'indifférent peut n'en pas tirer la conclusion, mais moi, encore brûlé de douleur, comment échapperais-je à une impression d'*heureux fatalisme* ?

13 juin.

Des pensées exécrables. Il faut dire qu'hier après midi je les ai croisés ; Edmond a répondu à mon regard, avec un air d'indéfinissable fatuité, un confus orgueil de vieillard qui a vaincu un jeune homme. Mes nerfs se tordaient de rage, et

tout de suite une idée m'est venue : faire souffrir le père par sa fille. Le pire, c'est que cela s'est prolongé longtemps. J'ai bâti un échafaudage tout de perfidie et de férocité. Hélas ! la défaite, ses vilénies ! Le sentiment de la revanche est un tel besoin de vie, il est si justifié par ce qui se passe dans toute la nature où la force naît plus de la haine que de l'amour !... J'ai donc rêvé la séduction de cette charmante fille, j'ai rêvé d'avilir celle qui est venue si loyalement me tendre la main. Je l'ai rêvé avec colère, mais en pleine conscience... Et pendant toute une heure, ce qui m'arrêtait, ce n'était pas le scrupule, ce n'était pas une révolte d'honneur, mais l'ironie qui murmurait :

— La peau de l'ours !

Cette défiance, enfin, que j'ai de ne pas plaire, et de fait, je ne crois pas que je pourrais jamais plaire à cette jeune fille.

16 juin.

Plusieurs fois, de loin, j'ai vu Clotilde passer sous les ormes. Ce matin, pendant qu'elle s'arrêtait, je l'ai longuement considérée avec ma longue-vue. Elle m'obsède, et cette obsession est fille

des sensations perverses de l'autre jour. L'idée de séduction, ce *décret* des choses obscures, a mis autour de la jeune fille une ambiance plus féminine. Je la regarde marcher avec plaisir, j'admire. Tandis que je fixais sur elle la longue-vue, la délicatesse de sa nuque m'a saisi; puis, comme elle levait le front, j'ai vu de nouveau qu'elle ressemblait à son père. Mon cœur s'est serré, le sang m'est venu aux tempes, l'atroce pensée a reparu. Ensuite je suis demeuré surpris que des traits de l'ennemi pussent revêtir cette exquisité chez sa fille. J'ai rêvé longuement à de vieux récits où les femmes s'unissent aux races ennemies, où l'amour continue étrangement la guerre. Il y avait dans cette rêverie une attraction infinie, une douceur fleurie et farouche, comme ces fleurs d'argent, ces sagittaires si blancs qui poussent sur les eaux équivoques des mares

18 juin.

Oui. C'est à elle que vont mes songeries. Et je vois bien, ce me semble, les détours qui m'ont conduit là; ils sont si simples! D'abord, *leur* arrivée qui m'éveille, qui ranime l'instinct de lutte, qui fait remonter mille forces ténues, comme avril

fait remonter à la surface des étangs les objets qui fermentent. Moment obscur et douloureux, où des désirs extravasés se mêlent à l'ignominie de leur traîtrise, où je me trouve affreusement rajeuni, mais rajeuni. Puis, je *les* vois, l'éblouissement balance la haine devant la beauté triomphale de la femme... Dès lors, le cœur est prêt, prêt à vivre, sans direction nécessaire. Enfin Clotilde passe, attise l'espoir, écarte le voile lourd de la défiance. Toutefois, je ne pense pas à elle amoureusement ; mille choses m'en empêchent : la présence de *l'autre*, le souvenir de l'enfant juxtaposé à celui de la jeune fille, la gentille franchise de la démarche. Il faut que je rencontre le père, que le levain de rancune fasse naître des rêves de perverse vengeance, et c'est la rupture d'une digue, j'ai violemment éclairé l'image de la jeune fille par de la passion. Désormais, l'impression d'amour peut s'élancer vers elle. En dépassant le but, j'ai rendu familières des pudeurs qui me faisaient reculer. J'ose...

A minuit.

J'ose!... Mais quelles contradictions, quelles fièvres ! Car si mon imagination approche ten-

drement de Clotilde, il s'en faut que j'aie cessé de désirer et ma vengeance et *l'autre*. Une deuxième fois, j'ai vu mon *vainqueur* dans l'allée, conduisant Germaine. Qu'elle est belle et dévorante ! que sa forme condense de prodige ! Quel orgueil et quelle volupté de la reprendre, de railler l'ennemi ! Je me sens plein de forces vénéneuses ; il semble que, si je le voulais bien, j'aurais actuellement toute la dissimulation, la patience, la force, la lâcheté, la cruauté qu'il faut pour se faire aimer des femmes, et de celle-là en particulier... Quel moment !... Quel cri d'esclave vengé ! Et cela n'empêcherait pas d'aller à Clotilde. Le dernier calicot ignore-t-il que la séduction entraîne la séduction, que la femme va vers qui a capté une de ses compagnes, comme le petit rossignol de la Martinique, hypnotisé, suit d'autres rossignols dans la gueule glacée du reptile !

Le 20, au matin.

Aujourd'hui, j'ai surtout peur. Je pressens un piège, une sournoiserie du destin dans l'aventure. Je relis avec pitié mes enfantines et mauvaises réflexions de l'autre nuit. Après tant de misère,



mon premier sentiment ne devrait-il pas être tout de loyauté vers le charmant être qu'est cette Clotilde? Ah! certes, nul remords de vouloir me venger d'eux, nul remords de l'emporter, ma fiancée d'antan, de m'enivrer d'elle. Mais dans ce cas, Clotilde n'existe pas, — Clotilde n'est plus que ma petite amie. Sinon, le malheur immérité devient le malheur mérité, — et si Clotilde et Germaine m'échappent ensemble, quel coup double de la fortune!

Aussi, j'ai peur. La sensation que tout va s'évanouir, que je vais rester dans mon désert sentimental, ne me quitte pas d'une minute. Le grotesque de mes déductions m'accable. Je me sens si loin d'être un capteur de femmes!... Et cependant, si jamais chimériste fut excusable, n'est-ce pas le pauvre abandonné que voilà... et si jamais quelqu'un mérita une compensation d'amour...

Vers midi.

Ah! la compensation d'amour!... Pourvu que j'en aie ma parcelle, pourvu que quelqu'un veuille dormir contre ma poitrine... Ah! un atome du grand-tout passionnel...

27 juin.

Je rôdais tristement, au long de cette rivière qui roule si innocemment dans nos herbages. Un coin frêle me prit le cœur, où j'écoutai longtemps l'ondine.

C'était un havre, avec de légers contre-courants près de la rive. Une tribu de fretin y vivait dans les pénombres. Un hochequeue allait, venait, curieux de ma personne, arrêté parfois à deux pas avec le joli tressaillement de sa queue. Quelques nymphes flottaient, petits radeaux d'où l'aile allait naître, petites familles errantes dans cet océan limpide. Des notonectes se livraient à la chasse ardente, et quelques gyrins poursuivaient leurs courses spirales, leurs longs traits de gemmes. Douce était la lumière, douce la petite causerie de la rivière avec les longues herbes et les souches du bord, douce la rumeur d'un éternel travail, et je demeurais à m'imbiber d'air, de contemplation, de senteurs fraîches.

Comme j'allais me remettre à vaguer, j'aperçus, par les interstices du saule, une silhouette déjà bien connue. Clotilde... Quelle timidité, suave comme le frôlis d'une plume d'eider, passa

sur mon âme ! L'audace y succéda en réaction, et me porta vers la jeune fille. Elle ne parut pas mécontente. Toutefois, après les premières paroles, un embarras vint à naître, augmenté encore par l'équivoque de notre situation ; mais je résolus de n'y pas céder et de prolonger l'entrevue aussi longtemps que possible. La causerie directe étant difficile, je me rabattis sur le paysage et ma connaissance de l'endroit. J'y fus vite à l'aise : elle interrogeait agréablement. Quelques souvenirs comblèrent les interstices. Ainsi, contre mon attente, l'entrevue prit une tournure supportable, parfois même d'une extrême douceur. Je ne laissais pas d'être ému, mais non à la manière décourageante qui est de règle.

Par moments, j'épiais Clotilde. Une vive toilette étincelait sur elle, toilette de soleil où des nuances hardies s'harmonisaient, faisaient une lumineuse auréole sur la fine démarche, sous le clair visage et les yeux de candeur, de sensitive beauté, d'intelligence tendre. La jupe rouge bruissait régulièrement, en deux temps, changeait de nuances comme la gorge des oiseaux. Les cheveux s'envolaient à l'haleine de la rivière, et le col avait la blancheur molle, la blancheur muable des jeunes chairs dans les demi-ombres d'été...

Les rives nous enveloppaient de leur manteau enchanté, de l'ombre pailletée des hardis peupliers. Par moments, l'eau avait un petit bruit de remous, imitait les vagues d'un lac. Les herbages s'élevaient à l'horizon, jusqu'au ciel, dans une lente décroissance des verts qui ressemblaient à quelque onde excessivement calme.

La conversation était devenue un peu plus directe. Je dis, après des circonlocutions :

— Quel étonnement charmant j'ai éprouvé de votre visite... de cette affection à laquelle jamais je n'aurais osé croire !

Elle fit un geste d'embarras, puis, avec ce sourire délicat qui sourdait d'elle comme les reflets de la lumière sur des pétales de camélias :

— Je me suis étonnée moi-même... Jamais je n'ai cru que j'oserais!... Et pourtant, connaissez-vous quelque chose de triste comme une affection inavouée...? Voilà sept ans que je pense tous les jours à... mais je vais encore...

— Parlez ! m'écriai-je... Vous ne savez pas quelle joie vous me causez !

— Eh bien, j'avais toujours été votre petite amie, mais rien en comparaison de ce que j'ai senti après votre malheur. Si singulier que cela puisse paraître, j'ai tout compris, comme

par une illumination d'âme... J'ai eu honte pour mon père, j'ai haï l'autre. Ma colère pourtant n'était rien à côté de mon regret. Oh! le regret, le remords, comme si j'avais été leur complice! Loin de diminuer, cette impression s'est accrue avec l'âge, quoique, en même temps régularisée, *désenfiévrée*. Ma vie en a été pleine. Toujours une plainte me poursuivait, une voix qui demandait justice. Je ne pouvais goûter fortement aucun plaisir, ni aucune amitié. La vue de mon père me faisait mal, et plus je constatais ma ressemblance avec lui, plus ce sentiment prenait de force. Quant à *elle*, c'était, non plus de la haine, mais une horreur physique, un bizarre dégoût... Lorsque je vous ai rencontré auprès du petit bois, lorsque je vous ai reconnu, — car vous n'avez guère changé depuis sept ans, — j'ai frémi comme le criminel doit frémir devant sa victime... j'ai eu un élan extraordinaire, que la timidité a brisé...

Elle regarda la rivière, ce fut un silence divin. Mon âme était suspendue dans une beauté supérieure. Un prodige venait de naître qui dominait la terre et les cieux. La jolie créature dispensait à ma pauvre individualité cette Bonne Parole que les peuples ont écoutée dans les légendes.

Ah! fille de l'ennemi et qui porte sa ressemblance en charme, en jeunesse et en bonté, que les roseaux furent angéliques et que les eaux furent mystérieuses tandis que tu parlais! Fille de l'ennemi, fille du traître et du lâche, se peut-il que c'est toi dont la grâce resplendit à mon côté et dont la voix pure me chante ce cantique de douceur...? Fille de l'ennemi, poussée sur la terre mauvaise comme la gentiane aux lieux arides!...

Et j'épiais l'attitude, si pleine ensemble de nature et d'art, la gracieuse plante féminine qu'elle faisait dans le grand feuillage des robes et les pétales de la mousseline. Des gouttelettes de saphir tintaient à son corsage. Le cou s'élevait finement, un petit sourire indécis courbait le contour rouge des lèvres.

— Jamais, dis-je... jamais personne ne m'a donné cette joie! Vos paroles viennent de m'exorciser!... Il ne me semble plus que j'aie jamais souffert...

— Vrai? murmura-t-elle... J'ai donc bien fait de parler?

— Si vous avez bien fait!

A l'ardeur de ma voix, elle rougit. Et alors revint le sentiment trouble où se mêlent le délice et le péché, et qui rend timide. Nous causâmes

moins librement. Tandis que nous nous en reve-  
nions à petits pas vers nos demeures, quelque  
chose de furtif prolongeait nos silences.

28 juin.

Que d'angoisse et de volupté! La vie est entrée  
en tumulte, elle a balayé la longue poussière de  
déchéance. C'est le souffle de l'ouragan qui brise  
les arbres, mais renouvelle la forêt. J'ai repris  
le vœu ardent de me survivre, de me projeter  
dans le futur — et la femme est choisie. Oh!  
comme elle plane sur le sommeil, comme elle se  
tient tapie, même dans l'inconscience... Ignore-  
t-elle? Voudra-t-elle? Lorsqu'elle parlait de re-  
mords, pensait-elle aussi au rachat? Dans cette  
confession délicieuse, dans l'interstice des phrases,  
était-ce l'amitié simple, était-ce l'aube d'autre  
chose? Oserai-je lui demander le secret divin,  
l'équivoque suave, le sens caché de sa conduite...  
s'il est un sens caché!...

Le 30.

Je suis obsédé du mystère de la haine. Dans  
les intervalles où l'émotion laisse place à l'ana-

lyse, je pèse combien mon amour s'accroît de toute ma rancune contre sa race. En quelques jours j'en arrive à l'aimer plus que jamais je n'ai aimé Germaine. J'aime en elle *de la haine métamorphosée*. Ce n'est pas de la vengeance, ce n'est pas de la vanité. La source est plus profonde : c'est l'*utilisation* d'une force immense... une puissance de sélection... quelque chose de vengeur et de suave, d'où je sens que doivent être sortis les plus étonnants progrès des êtres vivants!

2 juillet.

Depuis ce matin, j'épiais avec ma longue-vue, décidé à suivre Clotilde si elle sortait seule. Vers deux heures, je l'ai vue qui descendait vers la campagne. Je suis allé pour la rejoindre, par un chemin de traverse. Un instant je l'ai perdue de vue. J'ai été pris d'une épouvante affreuse. Mais la voilà! Elle est assise sur une souche, elle rêve au bord de l'étang de Dize, sous un frêne où j'ai passé de longues heures à des méditations sur Candide.

Quelques instants, je la contemple. Elle rêve. Ses yeux sont fixés sur une flottille de canards. Elle me semble un peu pâle, un peu nerveuse. Je



ne sais quel confus et mélancolique sourire erre autour de ses paupières. Puis c'est une gravité hypnotique, une immobilisation de la face... Et sa beauté m'emplit d'autant de respect que de tendresse, d'un sentiment de sainteté en même temps que d'amour. Elle est, en ce moment, l'énigme — la plus grande énigme — et, selon ce qu'elle va répondre, la vie vaudra ou non la peine d'être vécue...

Aussi j'hésite, j'ai peur comme d'un péril de mort; j'ai besoin de toute ma force pour ne pas reculer.

M'avançant enfin, malgré d'horribles battements de cœur :

— Vous m'avez pris mon arbre! dis-je avec une voie enjouée, toute rauque et tremblante.

Comme l'autre jour, elle m'accueillit très naturellement :

— Ah!... c'est que c'est le plus beau du voisinage... Vous avez donc vos arbres!... Moi, j'en choisis toujours un aussi parmi les autres, où que j'aille...

— Celui-ci a été l'ami des mauvais jours... je l'ai l'appelé l'arbre de Salomon...

— Pourquoi?

— A cause de l'*Ecclésiaste*... J'ai lu, sous ce

frêne, tous les livres chagrins où l'on déprécie l'homme et l'univers...

— Vous avez beaucoup dénigré, il vous sera beaucoup pardonné! dit-elle d'un ton de plaisanterie grave...

— Dites que j'ai beaucoup *désespéré*.

— Moi aussi.. Mais je veux espérer... Il faut laisser le désespoir aux maladies incurables, qui sont des maladies physiques... Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le bon docteur Grimaldi, de Milan... dont je suis l'humble patiente...

— Ah!... espérer!... c'est pour moi le grand miracle... et je ne crois guère aux miracles... Pourtant...

— Pourtant?

— Vous m'avez apporté comme un *reflet* de l'espérance, tellement que, parfois, vos paroles me semblent illusoires, j'ai besoin de faire appel à mon souvenir... Mais, si douces, elles ne sont pourtant pas de l'espérance... Vous ne pouvez pas me comprendre!

— Deviner, voulez-vous dire?

— Ou m'écouter.

— Pourquoi pas?... Vous ne supposez pas que je n'aie pas le courage de mon amitié... Et tout ce qu'une amie peut entendre...

— Ah! c'est qu'on ne sait pas toujours la limite... Il est bordé si finement, le sentier où je veux vous conduire... J'ai peur de m'y engager...

— Est-ce quelque chose qui doive vous soulager de vos peines?

— Je n'en suis pas sûr! Et je puis offenser mon amie!

— Gravement?... Elle vous pardonnerait. Comment pourrait-elle ne pas vous pardonner?

Elle me regardait avec une douceur mystique. La pénombre la couvrait d'une étoffe de féerie. Elle y était dans toute sa gloire, les yeux sans détours, sa blanche figure levée avec gravité et courage. Elle reprit, presque en chuchotant...

— Cependant, s'il était question de mon père...

— Il n'est pas question de votre père... au moins directement!

— Dites.

— J'ai peur!... Je répète que l'espérance était devenue pour moi une chose hors nature... le miracle... C'est que toute la vie est perdue, si je ne puis reprendre ce qui m'a jadis été ravi...

— Quoi!... *Sa femme?*

Elle devint pâle.

— Non, l'amour!... Voulez-vous encore m'écouter?

— Oui!

Je me mis à marcher de long en large. Comme toujours, ainsi j'avais moins de *peur*, mais plus d'*angoisse*. Mes tempes battaient aussi haut que mon cœur, des flots de sang arrivaient continuellement à mon crâne, m'assourdisaient et m'étourdisaient.

— Croyez-vous deviner? repris-je.

— Je ne sais pas...

— Je suis un paria, Clotilde... plein de méfiance, de rancune et d'aigreur. J'ai assoupi mes désirs dans des travaux qui rouillent l'âme... Si je dois revivre, si je dois espérer, il n'est pas deux manières, — il me faut la revanche, — il faut qu'on m'aime... il faut qu'une femme me donne ce qu'une autre m'a refusé et qu'elle me le donne sans réserve... Il me faut du sacrifice dans l'amour!

Je répétai sourdement :

— Du sacrifice dans l'amour...

— Vous êtes jeune... pourquoi ne l'auriez-vous pas?

— Il faudrait rejeter ma défiance...

— Rejetez-la!... La vie ne se donne qu'à ceux qui la veulent!

— Songez à la manière dont elle m'a traité!

— Exceptionnelle, monstrueuse... mais unique!...

— Clotilde!... Écoutez... ce n'est pas *la* femme... c'est *une* femme... Je l'ai choisie! Si elle doit me refuser encore, eh bien!...

Elle redevint pâle et se mit à trembler. Je m'écriai avec force :

— Puis-je toujours parler?

— J'écoute!

— Clotilde... je dormais... j'étais morose, mais tranquille... Ils m'ont réveillé!... Vous êtes venue!... Dites-moi, pourquoi êtes-vous venue?

— Je vous l'ai dit!

— Oui... vous l'avez dit... mais j'ai osé, non pas croire, mais désirer... davantage... Je n'ai plus cessé de vous avoir en moi... Vous êtes venue pendant la grande crise... est-ce que vous aussi vous allez me tuer?

— Vous tuer!

Je me remis à marcher. La minute absolue était là. Une phrase encore, tout était dit, fini, l'obstacle franchi, l'abîme ouvert, la chute ou l'ascension! Je n'osais plus regarder la jeune fille. Je parlai brusquement, les dents entrechoquées, tourné vers l'étang :

— Clotilde, c'est assez... vous devinez maintenant ce que je voulais dire... je le dirai : je suis à vous, voulez-vous être à moi?...

Elle se leva vers moi, elle étincela de beauté, de courage et de tendresse :

— Je suis heureuse...

J'avais froid; l'effort, trop violent, me paralysait. Je la regardais avec adoration.

— Vous le voulez?...

— Je l'ai toujours rêvé... mais depuis l'autre jour je l'ai voulu!

Je la pris contre moi avec violence. De grosses larmes m'aveuglaient. Elle se tenait entre mes bras avec un tendre effarement. Tout était fini, la misère évanouie, l'existence refaite, et je demeurais dans l'étonnement de cette vaste aventure :

— Si vous saviez comme j'ai eu peur!... J'ai froid encore!... Ma petite Clotilde, pendant que je souffrais... là-bas... là-bas... la fille de mon ennemi...

— Oui, tout enfant encore, à quinze ans, l'idée est venue... Je la croyais trop romanesque pour y croire... elle me plaisait pourtant...

— Vous êtes à moi!

— Tout à vous!...

— Vrai, petite Clotilde!

— Je vous aime beaucoup.

— Alors... tout est effacé... mais non, ce n'est pas la *compensation*... c'est la *récompense*!... Un tel bonheur était impossible sans leur trahison!...

J'aurais voulu prier, me prosterner, un vieux ferment de catholicisme emplissait mon cœur de mysticité. Et la jolie vierge ne fuyait toujours pas mon étreinte, dans sa bravoure de confiance et de bonté.

Oh! la pénombre!... oh! les joues fines! oh! les lueurs entre les cils baissés, la jeune chair du col! Frêne de Candide, arbre du pessimisme où je me récitais les distiques du désenchantement, c'est parmi tes branches pendantes que la fille de l'ennemi m'apporta le bonheur, c'est de toi que date la parole de lumière!

Voilà près de six ans que je suis marié. La postérité est venue, deux fils qui ressemblent à Clotilde et au père de Clotilde. Mon sang et celui de l'ennemi couleront dans l'avenir. Je ne le hais plus, ce père de ma femme, mais je ne le vois

pas non plus. Sa présence me glace. La destinée m'est douce. Rien en Clotilde n'a démenti les promesses de bonheur. Je l'aime à l'infini, et d'une manière un peu étrange qui prolonge la poésie du mariage.

La haine a transmis son énergie féconde à l'amour, elle lui a imposé sa puissance de sélection, sa pertinacité, elle s'est mystérieusement transformée en délices.



# L'AMI

---

## I

J'ai longtemps été des très rares qui ont un ami et qui l'aiment sincèrement, et j'ai connu ce qu'il y a de grand, de profond et presque d'héroïque dans une affection mâle qui n'est basée ni sur des manies, ni sur de secrets dédains, ni sur des intérêts. Sans en rechercher les causes, je puis dire que j'estimais autant le caractère que l'intelligence de Charles Granville, que les côtés brillants et solides de son être n'excitaient pas mon envie et que je ne lui souhaitais aucune de ces disgrâces que les meilleurs souhaitent involontairement à leurs amis.

Un philosophe me disait un jour que l'amitié n'est jamais à la longue qu'*une haine indissoluble*, quand elle n'est pas la liaison d'un esclave et d'un maître, d'un faible et d'un fort, et qu'il

croyait fort problématique que, dans les amitiés basées sur l'égalité, il se passât huit jours sans que réciproquement les amis songeassent avec ardeur et désir à la mort l'un de l'autre. Je n'ai jamais, avant les événements que je vais dire, rien senti de semblable, et pourtant, si jamais amitié fut basée sur l'égalité, c'est bien celle de Granville et de moi-même.

Quoique nos facultés fussent assez inverses et que surtout nos supériorités fissent contraste, pourtant nos goûts avaient de vives ressemblances, et notre vision des choses et des êtres était sensiblement parallèle. Il ne nous a jamais déplu de nous écouter l'un l'autre parler avec complaisance sur des sujets que nous connaissions à fond, et même en société il m'était agréable d'entendre les propos de Charles autant que lui les miens. Jamais nous n'eûmes en public une sottise et aigre dispute; jamais je ne me suis senti mécontent des succès de mon ami. En un mot, notre affection était assez parfaite pour ignorer l'impatience, assez haute pour écarter la jalousie.

Cela durait depuis dix ans environ, et nous approchions tous deux de la trentaine, lorsque m'arriva la commune mésaventure : je me mariaï. Charles, je crois, n'en fut pas très content. Il avait toujours

désiré que nous nous mariions à la même époque, voire avec deux sœurs. Il ne put s'empêcher d'éprouver quelque tristesse à me voir si rapidement et si terriblement absorbé par une femme — car je le négligeai durant plus de deux mois — et à constater que j'avais contracté une union solennelle bien avant de connaître le caractère de Renée.

Je sais qu'il eut l'intention de me faire quelques reproches avant le mariage, mais il recula devant la détermination de mon attitude et devant les premières nervosités que je lui eusse montrées de ma vie.

Il se résigna de bonne grâce, fit tout ce qu'il est possible de faire pour me rendre agréable l'époque des fiançailles en écoutant avec une adorable bonté mes confidences et les balivernes hyperboliques que je ressassais sur mon aventure. Je me mariaï enfin, je partis, j'abandonnai pour plusieurs mois celui dont naguère je ne pouvais supporter l'absence pendant plusieurs jours.

## II

Je ne l'oubliais pas cependant. Durant les longues causeries où ma femme et moi appre-

nions à nous connaître (et pas toujours avec plaisir), je jouai le rôle dangereux que des millions d'êtres ont joué avant moi : je vantais perpétuellement Charles, j'en faisais une description trop propre à le transformer en conquête à faire.

Comme il était loin de nous, dans cette buée qui ne fait pas craindre l'avenir au bout du présent, je trouvais un grand orgueil à faire parade de son dévouement pour moi, de sa profonde et noble loyauté, de tout ce qui pouvait me rehausser par l'idée de la valeur d'une telle amitié.

Le résultat est trop facile à deviner, et je ne sais guère de femme qui pût y résister. Nulle singularité, après tout, que j'aie succombé à cette vieille sottise, alors que tant d'autres, à qui l'amitié vraie est inconnue, y succombent également.

En résumé, j'orientais vers Charles l'imagination de ma femme et son innocente perversité, je l'*aimantais* dans la direction de mon ami. Je n'ignorais pas cela, pendant les heures charmantes de nos pérégrinations dans les crépuscules lacustres, sur la frontière des grandes plaines ou des fortes forêts, dans les rêveries du soir où nous regardions les firmaments se

lever dans leur gloire, — non, je ne l'ignorais pas, — et j'éprouvais parfois une singulière jouissance à mêler à mon amour cette très lointaine inquiétude, à voir s'éveiller une molle curiosité dans les yeux timides de la jeune épouse, et vraiment je crois que je bénéficiai de la semaille de misères, que je lui dus des étreintes plus ferventes et des paroles plus amoureuses... Hélas! que l'analyse et la prévoyance servent peu dans la majorité des contingences, combien est âpre le pauvre animal humain à se créer des orages, tel l'enfant qui risque la terreur nocturne pour un conte fantastique!

### III

La vie est pleine de répits qui sont ses plus terribles soursnoiseries, qui déconcertent le plus adroit des « subtilistes », car il n'est pas d'imagination que le sentiment du calme ne puisse endormir. En vain l'esprit garde ses défiances : devant l'apaisement extérieur, l'instinct triomphe des conjectures. Peut-être les liaisons des êtres, quand un obstacle comme le mariage les sépare, sont-elles plus soumises aux lois des répits que

toutes autres. Entre la femme et l'homme qui doivent *un jour* communier dans le péché, que de fois le recul, l'éloignement, et même la complète indifférence ! Certes, le recul est souvent définitif, fait barrière pour toujours, crée l'état où des êtres *faillirent faillir*, et ne pourront plus, pour des raisons mystérieuses, des raideurs intérieures, des ossifications d'âme, se rejoindre. C'est la peine de démêler entre le répit d'embuscade et le recul définitif qui alternent dans la misère humaine.

Quand je revins de voyage avec Renée, j'éprouvai quelque ennui à la présenter à Charles. Le lointain pressentiment, éprouvé durant telle de nos causeries sur mon ami, devenait nerveux maintenant que la distance avait disparu. Ce pressentiment fut très vif le matin où j'invitai Granville à déjeuner : je n'y ajoutai pas d'autre importance, car, complètement injustifié, il eût été tout aussi vif. Je suis d'ailleurs de ceux qui admettent que la jalousie, dans nos cerveaux bavards trop nourris de lectures, n'a pas besoin de motifs pour faire souffrir son homme avec férocité. J'attendis donc Charles avec angoisse, et je vis que ma femme l'attendait avec une curiosité qui allait jusqu'à la distraction. Elle

avait particulièrement harmonisé sa toilette ; je l'épiais sans bienveillance, ému de la clarté de tout son être dans la clarté des vêtements, tout plein d'un amour haineux et trop fier pour laisser transparaître un reproche.

Il vint enfin. J'eus tout de suite ce sentiment de demi-tranquillité que donnent les situations matérialisées, sentiment identique à celui qui rend toute sa bravoure à un homme courageux, dès le premier coup de canne dans une bagarre.

Du reste, cette première entrevue fut précisément et très nettement rassurante. Il y eut évident *recul* chez ma femme. Non que Charles lui déplût, mais elle n'était pas sans un certain sentiment du devoir. Comme moi-même, devant la situation matérialisée, elle sentit s'évanouir ce qu'il y a de trop hardi dans une rêverie. Évidemment, l'idée d'être simple amie de mon ami vint se mettre tout au premier plan de son âme, et les idées aventureuses se confondirent dans les pénombres. Pour un peu, cela pouvait très bien devenir définitif.

J'en eus quelque temps l'espérance. Rien ne motiva le plus mince soupçon dans l'attitude de ma femme pendant près de trois années, quoique mes rencontres avec mon ami eussent repris de

leur assiduité d'avant le mariage. Même aujourd'hui, je ne crois pas que ma perspicacité fût en défaut, dans les limites où la perspicacité dépend de l'observation *actuelle*. Il est probable que ma femme m'aima suffisamment pour écarter les pensées équivoques : nous eûmes, par surplu, les tracas et les charmes d'une naissance, vers le quinzième mois de notre union. Bref, je formai le rêve (sans que le plus habile eût pu me convaincre de cécité), le rêve d'une vie agréablement écoulee entre des tendresses dissemblables et bien équilibrées. Ce rêve, je le *voulus*, je me *forçai* d'écraser les idées soupçonneuses à mesure de leur éclosion. Tout bien pesé, ce fut une époque heureuse dans ma vie, et amèrement regrettée dans la suite. Le monde m'apparaissait plus large et plus miséricordieux, la vie désirable, le mariage digne du caractère sacré dont les religions l'ont revêtu, l'amitié un merveilleux soutien de la pensée et de la vigueur morale, le travail une récompense plutôt que l'amère punition de Jéhovah (il est vrai que mon labeur n'avait aucun caractère de surmenage ni de servilité). J'ai depuis une vision plus sinistre des choses, sans être tenté pourtant d'objectiver cette vision, sans faire risée de ceux qui sont assez favorisés



par le tempérament et les contingences pour aimer ce monde. Au fond, qui exècre autre chose dans la vie que ses propres tares ou l'adversité des circonstances ?

## IV

Mes malheurs commencèrent un soir de juin, sur la terrasse d'une maison de campagne.

C'était vers les trois quarts du jour, alors qu'on voit déjà les ombres s'allonger très loin sur les prairies. Autour de la terrasse, des plantes fraîches, une poussée paisible et persévérante de la vie, une électricité voluptueuse, un grand parfum mélancolique comme un chant d'église.

Je me souviens intensément d'un coin d'étang où tremblotait un rideau de jeunes frênes, où il courait des nuances si tendres sur l'eau, les ramures et les nénufars, que j'en avais une manière de malaise, comme d'un excès de beauté.

Charles, ma femme et moi demeurions là, dans une de ces conversations lentes où tout le monde est d'accord pour vivre végétativement, sans trouble, sans effort. Vers cinq heures, je me levai pour aller prendre un livre. Je ne sais pas trop

ce qui m'induisit à revenir à pas de loup, furtivement; en quoi mes bottines de feutre et la nature du sol me favorisaient. M'étant assis, à l'écart, derrière un pan de vigne, je restai à observer les deux autres. Ils ne m'avaient pas entendu revenir; ils continuaient à causer par intervalles espacés, paresseusement, des choses les plus indifférentes.

Il me fallut une demi-minute pour me rendre un compte exact de la scène, car j'étais un peu troublé par ce qu'il y avait de honteux dans mon espionnage. Soudain, il me passa dans l'être un grand éblouissement, une impression violente avant d'être pénible : je venais de voir se tourner le visage de ma femme vers Charles, et dans ce visage, dans son regard, un appel, une timide, délicieuse et charmante tendresse :

— Oh! oh! fis-je à voix basse, avec un mouvement de figure que je sentis idiot.

Une affreuse fièvre envahit mon être, début de la plus odieuse maladie morale. En même temps je constatai avec un net et sûr instinct *que Charles ne s'était absolument aperçu de rien*. J'eus aussi la prescience, mais moins nette, que de son côté rien de semblable à de l'amour n'était né, qu'il était, lui, Granville, encore à « l'état de recul ».

Je lui en sus quelque gré, mais pas beaucoup.

L'amère rancune des vaincus était dans mon âme, l'impression d'un lâche cataclysme. Qu'il fût mon vainqueur volontaire ou involontaire, conscient ou inconscient, étais-je moins battu par lui dans cette suprême bataille des mâles, dans cette guerre où tous les hommes ont gardé la primitive ardeur des grands fauves?

Étais-je moins l'abandonné, celui dont la femme dédaigne la primauté, le paria de l'amour? Et la vengeance se leva forte sous l'étouffement de l'humiliation, comme un saurien sous la vase, et un souhait de mort germa dans mon cœur... Oh! pas sa mort à elle, quoiqu'elle fût la coupable et quoique je sentisse l'horrible gouffre du « jamais plus » entre elle et moi, la souillure morale que rien ne répare, mais sa mort à *lui*, — l'innocent, — et la mort sans haine, tandis que je la haïssais, *elle*, profondément, avec la triste fureur de la vaincre, de lui rendre la souffrance pour la souffrance, peut-être aussi de m'humilier lâchement pour la reconquérir...

Je restai quelques minutes derrière mon pan de vigne, dans la douleur de l'univers perdu pour moi, de tous les paysages de la terre, de toutes les étoiles du ciel, de toutes les douceurs des êtres évanouies. Puis, pâle et lâche, je m'avançai,

j'allai me rasseoir auprès d'eux, et, pendant une longue heure, je feignis de parcourir mon livre, tandis que ma chair tremblait au moindre de leurs gestes, à la plus insignifiante de leurs paroles.

## V

Quand je fus en mesure de prendre des résolutions cohérentes, je voulus d'abord me défaire de la présence de Charles, sous quelque prétexte facile à trouver. Mais, malgré que j'en eusse reconnu la sagesse, je ne pus me tenir à cette résolution. Mille raisons minuscules d'orgueil, de curiosité, le besoin fou que certains êtres ont des situations définies, la peur de me laisser deviner (qui ne connaît aujourd'hui la force immense des vécilles dans les événements les plus formidables?), tout cela me désorienta. Je finis par m'arrêter à une de ces fixations de dates familières aux temporisateurs, et j'en éprouvai un singulier soulagement. Quelques jours se passèrent, durant lesquels je fus de plus en plus convaincu de mon malheur, pendant lesquels mes tortures recommencèrent avec férocité. Mais, à

travers ma misère, une âpre curiosité dominait :  
*Quand donc Charles allait-il s'apercevoir de la chose?*

Est-ce bizarre assez, cette curiosité qui se mêle à nos tortures, cette espèce d'intérêt romanesque ajouté à l'histoire de nos affres et de nos joies, ce côté « lecteur » que nos habitudes ont introduit en nous ! Avec obsession, avec monomanie, j'attendais le prochain numéro du feuilleton de ma vie, le « Quand donc Charles... » devenu le *delenda Carthago* debout au milieu de mes insomnies, au milieu de mes affreux étouffements et des coups du beffroi intérieur qui nous font arrêter la pensée et pâlir les tempes en nous ramenant au début de l'angoisse.

J'épiais donc, je suivais partout Charles ; j'appris de sa physionomie, de ses gestes, de ses paroles, des aspects que dix ans d'amitié avaient laissés inaperçus. J'étais dans une impatience fébrile et imbécile. J'assistais à toutes les péripéties de l'amour de ma femme pour mon ami, et je le trouvais, lui, un peu benêt de ne s'en apercevoir point.

Enfin, mon attente fut satisfaite ! Charles, un matin que nous parcourions les bords de la Scombre, — une petite rivière du pays, — et qu'il s'était arrêté un instant avec Renée à cueillir des populages — moi toujours deux pas à

l'arrière, de biais, — tout à coup laissa apparaître un léger trouble, très vite, très correctement réprimé, et je connus que le secret appartenait désormais à trois personnes. Je n'ai pas besoin d'insister sur la honte et la rage qui se développèrent en moi comme une flamme sur des alcools. Et se formula, avec une puissance nouvelle, le souhait *que Charles mourût*; mais, cette fois, ce ne fut plus sans rancune, ce fut par revanche, de ce qu'il eût osé s'apercevoir qu'il était recherché par Renée, ce fut en punition d'une *clairvoyance* qui devenait une première offense de l'ami envers l'ami. Au reste, au souhait de mort ne tarda pas à succéder, — par un double sentiment d'humanité et de revanche, — le vœu d'une défiguration, d'un de ces légers accidents qui ridiculisent indélébilement un visage. Et, avec le sentiment de la puérilité comme de la lâcheté de telles pensées, et haussant les épaules, je me répétai :

— Une taie sur l'œil... une chute sur le nez!...

Si bien que ces mots semblaient faire partie du cours de la rivière, de la plaine, des nuages, des arbres.

Ils n'interrompaient pas pour cela le flux des réflexions, la causerie des êtres qui s'entrechoquent en nous pendant ces crises :

— Cette fois, il faut les séparer!... Lui, en somme, est innocent... Ah! oui! Ah! ah! dès à présent, il accepte l'idylle! Ce qu'il doit déjà se payer d'excuses!... Il faut les séparer!... C'est le seul acte raisonnable!... Ils *osent* !... Eh bien, quoi! comme tout le monde! Pourquoi aurais-je seul le privilège? Mais c'est un peu tôt... Elle aurait bien pu attendre la trentaine, l'âge de la crise.

Et d'autres choses niaises mêlées aux développements que les plus sots ont appris à percevoir en eux, et où ces bouts de phrases faisaient refrain. De quelle volupté meurtrière je les répétais!

Ah! quels êtres l'éducation a faits de nous pour que je sois là à les suivre tous deux, à les suivre dans une longue promenade, avec une âme pour laquelle ils ne sont plus que des motifs de supplice, une âme qui les rejette avec nausée et épouvante, qui les voudrait cloués sur la croix, étranglés au gibet ou décapités sur une place publique!

## VI

Passons. Je ne veux pas insister sur mes souffrances, mais dire plutôt mes sentiments envers

Granville : tout le reste est digression. Après bien des débats contradictoires, je n'eus pas encore le courage de *nous* séparer de Charles. Je m'en excusais sur la nécessité de voir si je devais répudier ou non un ami tel que lui, et quelle injustice et quelle sottise n'y aurait-il pas à négliger l'occasion qui se présentait d'une épreuve décisive sur la loyauté et la sincérité de son attachement pour moi.

En vain me représentais-je le danger d'une pareille tentative. Le sophiste intérieur me répondait qu'ici, à la campagne, Charles relégué à l'autre extrémité de la demeure, Renée occupant la même chambre que moi, et toutes les circonstances de notre vie permettant une surveillance continuelle, je n'avais *matériellement* rien à craindre.

— Je veux, je veux absolument, me disais-je, à la fin de tous les débats, savoir si je dois le mépriser ou l'estimer!

Je laissai donc les choses en l'état, je redoublai de vigilance. Comme j'avais abandonné toute autre préoccupation, je devins rapidement un excellent espion, et tel que ce n'eût pas été possible si j'avais eu dix ans au lieu de deux ans de mariage. Le résultat de mes observations fut de plus en



plus concluant sur l'infidélité morale de ma femme, mais absolument en faveur de la loyauté de Granville. Je n'eusse pu imaginer une attitude plus correcte que celle de mon ami : ce n'était ni du dédain ni de l'indifférence, c'était la plus noble feinte de ne s'apercevoir de rien, le plus ferme, le plus naturel parti pris d'ignorance. Que de fois, par la fente d'une porte ou l'oreille collée à une cloison mince, j'assistai par la vue ou par l'ouïe aux tête-à-tête que je leur ménageais ! Eh bien, par la parole comme par le geste, Charles rendait impossible à une femme ayant quelques éléments de délicatesse de dépasser les limites où l'homme est *forcé* de voir qu'on le recherche. Jamais une défaillance, jamais aucune de ces compromissions de la vanité où les meilleurs succombent, jamais enfin cette odieuse hypocrisie de l'homme qui *fait voir* qu'il lutte.

J'en éprouvais vraiment de l'admiration pour son caractère ; ma haine diminua un peu, dans l'attendrissement de constater qu'un être m'aimât d'amitié au point de me sacrifier la suprême séduction de l'existence.

Malheureusement, le problème se compliqua encore. A mes allures, à ma pâleur, Granville devina bientôt que je savais la vérité. Il n'en laissa

rien paraître, mais il crut que je serais bien aise de le voir prendre congé. Il m'annonça la résolution de nous quitter, un beau matin, de la façon la plus naturelle, mettant autant de délicatesse à ne faire auprès de moi aucun mérite de sa conduite qu'il avait mis de réserve dans ses allures vis-à-vis de Renée. J'aurais dû lui en être profondément reconnaissant; j'en éprouvai, au contraire, le plus vif ressentiment. C'était la confirmation officielle qu'il voulait bien épargner le vaincu, c'était la *générosité* de me débarrasser de sa présence, ce pouvait être, enfin, le dédain de la femme pour laquelle j'avais palpité d'amour et pour laquelle je conservais encore une violente passion. Ces sottes raisons s'emparèrent de mon esprit et le dominèrent. La haine remonta plus âcre. Des profondeurs de ma substance accoururent je ne sais quels troupeaux d'atavismes féroces, d'aveugles colères de fauve :

— Alors, tu pars? lui dis-je... Pourquoi ne pas nous en avoir avertis plus tôt?... Nous allons être bien seuls! Renée, aide-moi donc pour le prier de rester.

Je le regardais surnoisement, debout devant la fenêtre claire, devant le délicieux matin gonflé de sèves, de voix et de couleurs. Je voyais en lui

le résumé de mon destin, mon désespoir, mon désastre et ma soif de revanche, la dure fatalité qui me faisait paria. Et je ne voulais pas qu'il partît, je trouvais insolent, outrecuidant, injurieux, qu'il eût pitié de moi. En cette minute, je crois bien que j'eusse préféré l'adultère à son absence, même l'adultère impuni. Mais, en même temps, je savourais avec une volupté de sépulchre la surprise des amants, une tuerie, l'agonie lente des victimes.

— Non ! non ! m'écriai-je en une sorte de fièvre, tu ne nous quitteras pas, je ne veux pas que tu nous quittes.

Il me regarda avec douceur, avec mélancolie, mais j'eus horreur de sa douceur et de sa mélancolie. Il perçut évidemment que je le *condamnais* à rester avec moi, que j'eusse considéré comme une offense mortelle qu'il en fût autrement, et il finit par répondre à mes instances :

— Eh bien, soit... tant pis pour mes projets... je reste...

Et je vis, avec tremblement, un éclair de triomphe dans le regard de Renée.

## VII

Mon supplice continua. Je maudissais ma folie, je m'excitais à revenir sur ma décision et à me séparer de Charles. Une obsession sinistre m'en empêchait. Et je persévérais dans le rôle lamentable de l'espion. Ma colère contre mon ami grandissait toujours, atteignait les limites suprêmes. Je crois bien que j'étais hanté d'un sentiment encore plus méprisable, que je me sentais humilié *de ce que Charles fût si absolument calme devant ma femme*. Il me sembla que j'aurais voulu du moins être sûr qu'il la désirait, et la réserve de ses actes comme de ses paroles ne laissait rien deviner de semblable. Je ne suis d'ailleurs certain de rien, car je passais par de si nombreuses et si rapides contradictions qu'il devenait difficile de démêler avec exactitude tout ce qui n'était pas l'immédiate fureur et l'éternel souhait meurtrier, refrain de mon âme.

Une chose bien selon ma nature, c'est que je ne fis aucune allusion sur notre situation à Renée, tantôt attiré vers elle par des mouvements de passion, tantôt l'ayant en horreur comme une

bête immonde. Je ne prononçai pas une seule parole de soupçon ; toutes nos querelles roulèrent sur des faits à côté. Je suis persuadé qu'il n'en eût pas été de même si Charles n'avait pas habité avec nous, que le sentiment de sa présence me donnait l'épouvante que, au premier mot, *la chose se réaliserait*. Et puis ce très léger doute des convictions les plus fortes qu'on cherche lâchement à perpétuer, et des sentiments d'orgueil et même de *timidité*. Enfin l'ensemble des motifs imbéciles qui accompagne les plus terribles tragédies du cœur humain.

Si pourtant j'avais parlé, si j'avais fait jaillir entre Renée et moi une violente querelle, sans doute le résultat eût été le départ de Charles, et, du moins, si je devais être un malheureux, je n'aurais pas été un misérable !

Le faux départ de Charles amena de grands changements dans l'attitude de Renée. Elle *dut* croire qu'il n'était resté que pour elle, elle *dut* le prendre à la fois pour un timide extraordinaire ou pour un inclairvoyant absolu. Par surcroît, sa passion la rongea d'une façon terrible : elle était devenue pâle, maigre et nerveuse à l'excès ; elle n'était plus la créature normale qui peut dominer ses impulsions. A plusieurs reprises, je la vis

faire à Granville des avances véritablement compromettantes, et je commençais à craindre entre eux une scène décisive. J'étais tellement habitué aux affres de la rancune que rien ne pouvait ajouter à mes angoisses. Je redoublai toutefois de surveillance, je graduai savamment les moments où elle pouvait parler à Charles, je pris des précautions pour la nuit en verrouillant certaines portes.

Un matin, comme j'achevais ma correspondance, je vis Granville descendre dans le jardin. Deux minutes plus tard Renée parut à son tour et le rejoignit. Je les vis se promener au long des parterres, descendre vers l'étang, puis parmi les hêtres rouges du fond. J'avais mal dormi, j'étais dans une prédisposition particulièrement nerveuse. Je mis mon revolver dans ma poche, avec ironie et férocité tout ensemble :

— Cela peut servir !

Je me glissai le long d'une manière de haie, à droite ; j'arrivai au fond, sans pouvoir être aperçu. Là, je m'arrêtai avec un rire faux, en me disant :

— Un espionnage de plus à marquer sur la feuille ! Et aussi vain que les précédents, naturellement.

Un instant, j'eus l'idée de ne pas aller ; je fixai

mon regard sur une belle grappe de roses tremblantes qui tremblotaient dans leur gracieuse éléance :

— Si les fleurs sont en nombre pair, j'irai ; sinon, non !

Les fleurs étaient en nombre pair, six, je crois. Je m'avançai à pas de loup, et soudain je vis Charles et ma femme derrière un vieux kiosque abandonné.

Le sol du chemin était mou, sans pierraille, excellent pour approcher.

J'approchai, je parvins jusqu'au kiosque, je collai mon œil à une fente : ils étaient arrêtés, lui paisible, elle fort nerveuse. Leur conversation venait juste de s'arrêter, il se faisait un silence.

Renée me parut sinistre, dans la résignation terrible d'une Phèdre prête à tout, et telle que je ne l'avais jamais vue.

Mon cœur bondit, furieux, comme un animal emprisonné. J'eus très peur, je sentis sur nous une mortelle menace suspendue.

Tout à coup je *la vis* s'avancer vers *lui*, je l'entendis parler. Sa voix était claire, quoique d'un timbre trouble, ses yeux suppliants et hardis :

— Monsieur, dit-elle, j'ai à vous parler de

choses... de choses très graves, pour notre repos à mon mari et moi... à moi surtout...

Oh! le tremblement de sa voix, mille fois pire à mon cœur que ne l'eût été un crime; l'horreur de ces yeux saturés d'amour et qui jamais n'avaient ainsi brillé sur moi, qui jamais n'avaient et jamais ne devaient absorber mon image ainsi qu'ils absorbaient l'homme, le mâle, le rival, là, debout sous la belle pénombre du frêne, comme un insolent symbole de victoire! Oh! la femme que j'avais eue en toute propriété, à qui j'avais donné la moitié de mon destin, la femme qui avait été si près de chacune de mes pensées, et qui pourtant n'avait pas *pu* être aussi proche de moi qu'elle l'était de celui-là, et pourquoi, et en vertu de quelle loi mystique et perverse de Préférence? Et lui, sans effort, conquérant, comme ces gens qui reprennent le trône à qui l'a gagné, comme ces bienheureux qui dérobent le trésor à ceux qui travaillent jusqu'à la mort pour le perdre. Hélas! comme ces gens de la grâce dont parlent toutes les histoires religieuses et profanes! Le cri épouvantable de l'*Ecclésiaste* retentit dans mon âme : « J'ai vu que la course n'est pas aux légers, ni aux forts la bataille, ni le pain aux sages, ni aux prudents les richesses, mais que tout en ce monde



arrive selon le hasard et les circonstances! »

Dans ma fureur douloureuse, j'entendis s'élever la voix de l'autre, calme et lointaine, inflexible et douce :

— Est-il bien nécessaire, madame... que je sois votre confident?

Mon être se tendit, dans la même curiosité de « lecteur » dont je parlais tantôt. Amèrement, je me disais :

— Voyons donc si, tout au fond, ce n'a pas été la comédie de l'homme qui ne voulait la conquête qu'absolue, sans courir le moindre risque...

Elle, avec encore son regard d'amour, mais à demi baissé sur la terre, honteuse comme si elle se sentait nue :

— Oh! bien nécessaire... car je voulais vous demander... vous supplier de nous quitter... de comprendre...

Il leva la main froidement :

— Madame, je partirai... sans pour cela vous forcer à aucune confiance...

Ah! qu'il repoussait bien, sans lâcheté, sans équivoque, — et comment ne me disais-je pas que, s'il avait la Grâce d'être aimé d'elle, moi j'avais la Grâce d'être aimé de lui au-dessus de toute tentation? Je ne me le dis pas. Le mâle seul

veillait en moi, comme les daims sous les futaies d'automne, tout gonflé d'ardeur belliqueuse et de désirs de meurtre.

— Je dois vous dire... je le dois, dit-elle... (Son lâche accent, ses paupières déloyales!... et le désir atroce sur ses lèvres!)

— Je voudrais, madame...

— J'ai, cria-t-elle toute pâle de son impudeur... j'ai laissé grandir... je suis presque sans forces contre (tout bas) mon amour pour vous... Ma seule défense était de vous le dire... de vous supplier de fuir au loin!...

Le silence! Il a baissé les yeux, et moi, je sens enfin venir la fin, l'irrémissible fin où tout se dénouera. Je ne sais ce que je veux, ce que j'espère. Il y a beaucoup trop de bruits matériels en moi, beaucoup trop de vibrations et de courants nerveux pour que je puisse penser. Je suis tout en sensations, avec les oreilles assourdis, la poitrine pesante, avec des fragments d'idée qui tombent les uns sur les autres comme des pierres dans un éboulement.

La réponse de Granville me redresse, avec la coordination revenue :

— Cela me chagrine beaucoup, madame... beaucoup... j'irai passer un an hors de France...

Il est absolument maître de lui, avec tristesse et douceur. Moi, je ne lui pardonne rien. Je susurre d'un ton idiot : « Ce serait trop facile!... Ah! le bon billet!... » Je dessine continuellement un triangle du bout du doigt. Je sais du reste, avec une clarté absolue, que Granville agit comme un saint, que je lui dois une admiration infinie et une impérissable tendresse. Mais sur mon cœur flétri de vaincu, tout cela reste sans pouvoir positif. J'ai en horreur la justice, la bonté et l'amitié, puisque cela n'empêche pas que Renée aime mon ami. Je suis le damné, sans pitié, sans amour, avec la haine et la vengeance pour toute essence d'âme. Je dis avec grossièreté et ridicule :

— Je me fiche de sa bonté!... *Il n'avait qu'à ne pas être aimé!*

— Alors... vous partirez!

C'est ma Renée qui parle. Sa voix est rauque, sauvage, ses yeux pleins d'une ardeur douloureuse; la fatalité est sur elle qui perdit tant de fois les hommes, qui emplit les mélancoliques légendes.

— Vous partirez!... vous partirez!

Et soudain ce sont les sanglots, la tempête de tout l'être. Elle saisit les mains de Charles, elle.

les mouille de ses larmes, avec une inconscience d'enfant. Alors, c'est pour moi comme la fin du monde, le suprême cataclysme, autant que l'immédiate consommation de l'adultère. J'ai saisi mon revolver, je m'élançai, après avoir pu constater, pourtant, que Granville a repoussé ma femme. J'apparais devant eux, et c'est la vie de mon ami que je veux, c'est pour lui que je lève la fine arme meurtrière. Mais je ne sais quel profond instinct de justice m'empêche de tirer sur lui, fait dévier le revolver :

— Malheureux ! s'écrie-t-il...

Ce cri ranime ma fureur jusqu'à l'aveuglement, je tire, je le vois tournoyer, rouler sur le sol... et je demeure là dans un rêve, stupéfié, inerte, avec une envie immense de m'endormir, et sans force pour consommer le suicide.

## VIII

La suite, hélas ! fut une chose immonde. Dans le procès qui suivit la mort de Charles, je fus lâche, je gardai le silence. Ma femme conduisit tout, elle fut la seule partie active, elle joua un rôle équivoque, avouant et n'avouant pas, accu-

sant indirectement Charles. Je me laissai ignoblement acquitter par un de ces absurdes jurys sentimentaux dont notre France a le monopole.

Il faut dire que la mort de Granville n'avait pas détruit ma haine contre lui, tandis que j'avais accordé une espèce de pardon à ma femme. Elle exécrait maintenant mon ami avec une constance supérieure à la mienne, elle ne lui pardonnait pas ses résistances. Elle eut d'ailleurs vers moi un retour de tendresse après la façon terrible dont je l'avais châtiée, mais ce n'était pas la tendresse qu'elle avait eue pour Charles et qui fut, certes, le grand amour de sa vie...

Et pourtant, à la fin, le repentir est entré dans mon âme. Une longue, une incurable maladie, les réflexions d'une âme aux portes de la mort ont aggravé mes remords, ont glacé mon cœur et l'ont rempli d'épouvante. Je revois sans cesse le pâle et doux cadavre, mon crime m'obsède comme un acte incessamment renouvelé. J'ai un dégoût affreux de mon « moi », je compare éternellement ma lâcheté et ma bassesse avec la noble conduite de mon ami. Moi qui avais eu l'inouï bonheur de rencontrer un héros, un être tout de loyauté, d'honneur et de tendresse, je n'ai pas su m'élever au-dessus des viles passions

d'un demi-animal, j'ai aboli celui qui avait su résister *pour moi* à la plus irrésistible des tentations.

Je ne puis supporter ma propre image, ni le son de ma voix. Je sens décliner mes forces, — et peut-être ma raison ; — je vais, comme les êtres qui ont failli à leur destinée, vers un mystérieux inconnu, vers un lugubre repos où toujours j'aspire davantage, vers la tombe ou vers la folie.

Si j'étais croyant, si je savais des actes par lesquels je pusse mériter un peu de paix, un peu de pardon, oh ! mon Dieu, comme j'y vouerais tout mon cœur, toutes mes forces, toute ma vie !

LIVRE DEUXIÈME





# LES MACHE-TES-ALIMENTS

---

## I

J'étais tombé désespérément amoureux de la délicieuse Ada Lamb, fille d'Ebenezer Lamb, de la maison de fourrures « Lamb, Lamb and Fletcher ». C'était une véritable folie, une chimère; comment un pauvre représentant de commerce, qui se faisait à grand'peine 400 guinées par an, pouvait-il concevoir de ce côté le moindre atome d'espérance? Mais l'amour est fort comme la Mort, et par conséquent plus fort qu'une firme de fourrures. J'eus l'audace de convoiter passionnément Ada l'argentée, Ada la millionnaire. Elle s'en aperçut — mais les occasions de lui parler étaient bien rares. A peine si j'osai formuler, vaguement... J'étais ce soir-là son voisin de table. Elle se contenta de me répondre :

— Mâchez vos aliments... n'avez pas les bouchées... maman nous regarde...

Interloqué, je mâchai, avec lenteur, du râble de lièvre. Je vis qu'effectivement la mère d'Ada me regardait avec insistance :

— Ah! c'est mieux, — chuchota la jeune fille, — tantôt vous avaliez sans mordre... Maman ne pardonne pas ça...

Lorsque, après les liqueurs et la fumerie, je pus rejoindre la jeune fille, j'essayai d'obtenir une explication. Elle se mit à rire. Le démon de l'amour me poussant, je parlai, comme je ne parlerai plus de ma vie; je la vis émue :

— Écoutez, — dit elle, — c'est bien... bien difficile... Papa est si orgueilleux... Mais si vous voulez être de l'Association des *Mâche-tes-aliments*, maman pourra nous aider... surtout si vous savez soigner votre présentation...

— Je serai de l'Enfer, s'il le faut!

— Eh bien! rendez-vous au repas anniversaire de la Société... Vous recevrez une invitation demain matin... Vous verrez vous-même ce qu'il vous reste à faire!...

J'allais l'interroger, lorsqu'on vint nous chercher pour un quadrille.

## II

Je reçus le lendemain une carte ainsi libellée :  
« Association régénératrice des *Mâche-tes-aliments*. Dîner anniversaire, le 7 mars 1890, à sept heures, Holborn restaurant. Invitation personnelle. »

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Au jour et à l'heure dits, je me trouvai avec une centaine de gentlemen et environ le triple de dames dans l'immense hall du Holborn restaurant. On m'installa à la table des invités. Je pus voir au loin Ada dans un nuage de crêpe de Chine, et sa digne mère caparaçonnée d'une espèce d'immense élytre de hanneton.

À sept heures précises, un orchestre invisible joua un hymne, puis un vieux gentleman monta sur une estrade et clama :

— Ladies et gentlemen, laissez-moi vous rappeler de ne pas oublier de donner au moins trente-deux coups de dents par bouchée. Un coup par dent naturelle !

Le dîner commença; il fut extraordinaire. Toute cette foule, mâchant avec une gravité religieuse, comptant religieusement les coups de mâchoires, s'arrêtant en des pauses de solennelle méditation, c'était un bel exemple de la ferveur britannique, étrangère à la fausse honte.

Jeunes filles au visage angélique, vieilles matrones farouches ou gâteuses, gentlemen sévères, comptaient, recomptaient, scandaient avec énergie leurs bouchées. Et moi, me sentant observé par la mère d'Ada, je mâchais jusqu'au désespoir, jusqu'au délire, je donnais jusqu'à cent coups de dents sur une innocente tomate.

Le dîner se termina. L'orchestre rejoua un hymne. Des voix chantèrent :

Le Christ compte ses brebis.  
Il n'en oublie aucune!

Puis, de nouveau, un gentleman monta à l'estrade — une longue tête de cheval hongre, aux incisives puissantes. Sa voix s'éleva, douce et cléricale :

— Chers amis, voici le huitième anniversaire de notre Association — de notre Association toujours grandissante pour la prospérité du vieil empire britannique. Nous comptons des milliers

d'adhérents ; il faut que nous en comptions des millions ! Le Seigneur est avec nous !

Des hurras s'élevèrent.

— Commençons, ladies et gentlemen, par envoyer trois *cheers* aux « Branches de l'Association », qui célèbrent à cette même heure l'anniversaire dans les faubourgs de Londres et dans les principales villes du royaume.

(Hip ! hip ! hip ! Hurrah !)

— Remercions Dieu de la visible protection qu'il nous accorde. (Écoutez ! écoutez !) En tentant de régénérer la race britannique dans sa force, qui osera dire que nous n'accomplissons pas une œuvre pieuse ? Qui osera dire que nous ne marchons pas dans la voie du Seigneur ? (Écoutez !...) On peut, on doit le répéter : l'habitude de manger trop vite engendre les infirmités, use prématurément l'homme et l'estomac. Trente-deux dents nous sont données, pour que nous mâchions avec patience... pour que nous donnions au moins trente-deux coups de dents par bouchée. (Écoutez !...) C'est le compte exact de M. Gladstone. Ce glorieux homme d'État doit sa longévité vigoureuse à des habitudes de mastication régulière... et c'est lui qui a fixé ce nombre si rationnel de trente-deux, auquel il fut toujours

fidèle... Et voyez les résultats merveilleux : à quatre-vingts ans, le grand *Old Man* abat des chênes dans la forêt; à quatre-vingts ans, il parle pendant quatre heures à la foule!... Lisez, d'ailleurs, lisez ce livre de témoignages que je vais vous faire passer... et vous, amis, invités, songez à toutes les souffrances dues au délabrement de l'estomac, à toutes les misères physiques et morales qui en résultent... A ceux qui ressentent du vertige, des nausées, des lourdeurs, nous disons : « Mâchez vos aliments! » A ceux qui souffrent de la bile, d'étouffements, de maux d'entrailles, nous crions : « Mâchez vos aliments!... » A ceux que la vie dégoûte, qui sont la proie de la sciatique, des migraines, des pâmoisons, de la débilité nerveuse, nous répétons avec énergie : « Mâchez... mâchez vos aliments!... » (Hurrah!... Écoutez!) Nous le répétons à ceux mêmes qui sont bien portants, parce qu'ils éviteront l'intempérance qui est un péché contre soi-même et contre Dieu!... L'homme qui mâche ses aliments est naturellement un homme sobre, un homme qui évite les occasions de faillir... il est plus enclin à la vertu et à la piété... il observera plus facilement les Commandements!... Venez donc à nous, venez tous... vous trouverez ici des

frères, des amis qui vous soutiendront par la force de l'exemple... qui vous retireront de l'Abîme!

Je compris que le moment était venu où il fallait vaincre le ridicule ou renoncer à Ada. Je me levai avec force, j'étendis les mains en criant avec une espèce de fureur sacrée :

— Je veux être des vôtres... je veux guérir!... je veux vivre.

Une acclamation frénétique s'éleva, des mouchoirs s'agitèrent; le gentleman orateur s'écria :

— Tiendrez-vous fermement le drapeau?...

— Je le tiendrai!

On m'entourait, on me félicitait, on me *shake-handait*, et au premier rang la mère de mon aimée avançait son élytre immense, secouait mes doigts avec attendrissement, tandis qu'Ada souriait avec espièglerie.

### III

Voilà comment j'ai conquis la main de la riche héritière d'Ebenezer Lamb, de la maison Lamb,

Lamb and Fletcher, et, depuis, j'ai compris le sens profond, le sens symbolique de ces associations anglaises, dont on se moque si légèrement sur le continent.



# LE MIRACLE

---

## I

En ce temps-là, je vivais misérablement à Londres. Mes ressources étaient épuisées; je ne trouvais pas d'emploi. Un jour, morose, je rôdais dans Epping-Forest, n'ayant plus que dix shillings en poche. C'était toute ma fortune — de quoi vivre quelques jours à peine — et puis le dénuement, l'inconnu, le désespoir. De vagues pensées de suicide me traversaient la tête; je me répétais tristement :

— Un miracle seul pourrait me sauver!

Ah! que loin les jours où j'étais venu à Londres plein de projets de bonheur! Combien féroce m'avait été la destinée! Quel long martyrologe sur la rude terre de la lutte pour la vie... Et

maintenant, me voici au bout même de la détresse, au bord de l'abîme :

Ah! oui... un miracle seul...

En cette saison, Epping-Forest est merveilleuse. Des marais l'entrecourent, dont la beauté, vers septembre, est telle que le cœur en reste ému pour toujours. J'allais donc; et sous ces futaies où, malgré l'invasion des Londonniens, des coins demeurent très sauvages, partout de petits imprimés, apportés là par les sectes protestantes, vous rappellent la pensée de Dieu. Tantôt sur un profond chêne, dans une clairière de silence et de recueillement, voici épinglé le : *Souvenez-vous de Lui*. Tantôt, dans une combe solennelle, les mousses recèlent l'histoire du *Vaisseau englouti*. Les épines vous tendent le *Enfin, lavé de mes souillures!* Et les hêtres hautains chuchotent : *Les bras du Christ vous sont ouverts!*

Mais, à part ces imprimés de propagande religieuse, j'eus là un jour de grande solitude, presque de forêt vierge, un triste et profond recueillement. Et puis, je ne lisais pas sans émoi les *tracts* (1) ramassés au long de la route, ces paroles souvent éloquentes où le grand accent

(1) Petits imprimés, littéralement *traités*.

biblique se mêle à l'emphase anglo-saxonne.

Le soir vint. Les nuées se vêtirent de leurs robes sublimes. Le luxe crépusculaire s'épanouit comme d'immenses vespres de cathédrale, le monde illusoire des vapeurs eut la solidité d'un paysage terrestre, où toutes les formes s'élevaient et se creusaient en matières miraculeuses et resplendissantes.

## II

Une humilité secrète pénétra mon être; je murmurais avec gravité une prière que je venais de ramasser dans un buisson :

*« Réjouissons-nous en notre salut... Dans les mains du Seigneur sont les coins de la terre et la force des montagnes... »*

La lune immense s'élevait. Tout l'est de la forêt était dessiné sur sa face. Je débouchai pensif auprès d'une coupe. L'endroit était étrange. Je n'avais aucune idée de la direction à suivre; une inquiétude m'était venue. Bientôt, le crépuscule trépassé, il ne demeura que la lueur de la

lune, pâle et jaunissante. Je marchai vers elle, sûr de trouver, à la longue, quelque issue.

En haut, une brise s'était levée. Deux nuages lourds s'avancèrent. Ils couvrirent l'astre. Il ne demeura qu'une phosphorescence vague et lugubre. Les sentiers se noyèrent, s'imprécisèrent : je me retrouvai sous bois, fatigué et triste. Des bêtes furtives vaquaient à leurs besoins ou à leur sécurité. Un rapace passa sur des ailes molles ; les noctuelles bruissaient entre les feuilles ; je n'avais plus le sens de la direction. A la fourche des sentes, je choisissais au hasard.

Après une heure, je me retrouvai auprès d'une coupe qui, d'après quelques particularités, me parut être celle-là même que j'avais quittée. Que faire ? Ma lassitude devenait extrême. Une grosse toison continuait à couvrir la lune. L'obscurité était presque absolue. Et, dans la mélancolie de l'heure, la causerie de quelques grenouilles, leur vague bégayement humide, était la seule rumeur consolante.

Morne je pris une demi-heure de repos, assis sur un vieux saule. Je rêvais à ma misère, à la douceur des jours anciens, au lendemain affreux qui m'attendait. Quand je me relevai, mes articulations étaient raides, mais une lueur poignait

entre les nuages, la confuse silhouette lunaire transparaissait comme un visage blême derrière de la mousseline.

— En route !

Je me remis à marcher, m'opiniâtrant à aller dans la direction de la lune. Mais plus j'allais, moins je reconnaissais l'endroit. Je longeais maintenant un véritable marécage, une route souvent pas très sûre, mais où me guidait une clarté grandissante. A la fin, je me trouvai dans un chemin tellement ouaté de mousse que je percevais à peine mon propre pas. Tout à coup, j'entendis une voix.

### III

C'était une voix argentée, voix de femme ou d'enfant, que la distance rendait grêle comme un carillon. Après une minute de méfiance, je pressai le pas, et bientôt, car j'ai l'oreille très subtile, je pus distinguer des paroles. La voix chantait :

*« Yet I may love Thee too, o Lord — Almighty as*

*Thou art — For Thou hast stooped to ask of me —  
The love of my poor heart. »*

(Pourtant, je puis t'aimer aussi, Seigneur —  
Si puissant que tu sois — Car tu t'es incliné  
pour obtenir — L'amour de mon pauvre cœur.)

En ce moment, la lune sortit toute grande des  
nuées. Un rai pur coula sur le paysage.

« Une femme ! » pensai-je.

Et j'écoutais encore, charmé, enchanté, ensor-  
celé. C'était comme un de ces contes divins qui  
bercèrent les humanités antiques, une de ces  
aimables choses que des hommes simples et  
tendres imaginèrent quand la nature les émut de  
son mystère ou de sa grâce. Et la voix conti-  
nuait :

*« No earthly father loves like Thee. »*

(Nul père terrestre n'aime comme toi.)

Alors seulement, je m'aperçus d'un tremble-  
ment léger dans la voix, et je pensai que l'in-  
connue avait peut-être peur, s'encourageait en  
louant le Seigneur. Cette idée me remplit d'une  
ardeur extraordinaire ; je m'avançai vivement.  
La voix s'arrêta. Au détour de la route j'aperçus  
enfin la chanteuse. La pleine lune détachait sa  
gracilité exquise, les yeux naïfs, grands et mer-  
veilleusement bleus, un peu dilatés ;

— Vous êtes venu! dit-elle.

Et comme je la regardais avec inquiétude, elle me montra un petit *tract*, qu'elle tenait à la main :

— J'étais perdue... Dieu m'a promis de m'envoyer du secours... et vous voilà.

Je pris le petit imprimé; je lus :

« *Quand vous seriez égaré au plus profond des ténèbres, encore, si vous avez confiance en Dieu, il vous enverra un messenger!* »

Je la regardai encore. Elle était pâle, elle avait eu peur. Mon âme se dilata; il me vint une douceur si suave, si pure, que le souvenir en fait encore battre le cœur :

— Vous étiez égarée?

Elle approcha avec confiance son charmant visage de vierge saxonne.

— Mais vous avez aussi un *tract*, me dit-elle.

Je lui tendis mon *tract*, et, soudain, elle poussa un grand cri éperdu :

— Oh! regardez... oh! c'est un miracle!

— Un miracle?

— Oui... tenez!

Elle me montrait, en exergue de mon papier :  
« Allez à l'âme qui s'est égarée, afin de la remettre dans le vrai chemin. »

— Oh ! c'est bien la volonté de Dieu ! c'est bien *Lui* qui a tout arrangé.

Un irrésistible sourire, à peine ironique cependant, monta à mes lèvres. Puis le charme reprit, l'innocent délice de la rencontre et le plaisir poétique de cette candeur.

— C'est que je suis égaré moi-même ! — murmurai-je.

— Oh !... alors, il a voulu doublement !

Elle tendit les mains vers le ciel, elle s'agenouilla. Et je regardai prier la petite mystique :

— Que je suis rassurée ! — dit-elle en se relevant. — Toute ma fatigue est partie... que Dieu est bon !... que Christ est doux !... Nous étions venues toutes ensemble avec le révérend Boudage... Au crépuscule, je me suis cachée par jeu, personne ne s'en est aperçu... j'ai pris peur, j'ai voulu retrouver mes compagnes, j'ai couru à travers les bois... Oh ! que j'ai tremblé, que j'ai pleuré... jusqu'à ce que, prenant espérance en Lui, je repris des forces dans la prière ! Et le Seigneur a eu pitié de moi, il m'a fait trouver une promesse... et le miracle est venu.

Dédales mystérieux de l'âme ! Une émotion religieuse succéda à mon ironie, la confiance de la vierge m'emplit de respect. Moi aussi, ma fa-



tigue et ma tristesse étaient parties. Une ivresse légère, douce comme le parfum des liserons, m'animait — la nuit, le marécage, le grand rai de lune, les eaux pleines d'algues, les peupliers sensitifs, tout faisait à ma compagne un décor qui la défiait. Au fond de moi murmurèrent les longs et frêles souvenirs d'une enfance religieuse, les cristallines voix des jeunes messes, quand le soleil des dimanches se teignait dans les vitraux ardents et délicats.

— Prenez mon bras, — dis-je... nous découvrirons bien un refuge...

— Il faudrait trouver une voiture, — dit-elle... — mon père et ma mère seront si tristes si je ne reviens pas cette nuit...

— Eh bien! nous trouverons une voiture!

Nous marchâmes. La main posait avec aisance sur mon bras; tout le jeune être s'appuyait hardiment, se réfugiait presque. Volupté fraîche de cette confiance, de cette aimable humaine qui se fie à l'Inconnu que Dieu envoie. Le reverdis germait en moi, un autre monde que ce monde de lutte et de méfiance. L'attendrissement m'étouffait, le désir d'être toujours là, sous cette lune montante qui se rapetissait et s'argentait de plus en plus à mesure qu'elle approchait du zénith.

Que je ne doive l'aimer que cette nuit, la petite Saxonne, mais aussi vrai que j'existe, je l'aime! Est-ce la fatigue, le mystère de la forêt, l'angoisse subie, la bizarrerie de l'apparition, mais de la tenir contre moi, on dirait que c'est l'événement le plus considérable de ma vie.

De-ci de-là nous causions. Pas beaucoup. La beauté un peu angoissante du paysage nous étreignait, nous *silenciait*.

— Vous êtes étranger? — fit-elle soudain.

— Je suis Français. . . .

— Un Français! Vous n'adorez pas les idoles?

— Non — dis-je avec un peu de duplicité — je n'adore pas les idoles.

— Ah! que je suis contente!

Et, après un léger recul, comme eût pu en avoir une jeune chrétienne des premiers âges devant un païen, elle s'appuya, elle se réfugia plus gentiment. Oh! le bruissement des roseaux, l'appel d'un grillon, le tremblement des eaux, oh! la beauté des choses!

— Une lumière! dit-elle.

Son doigt montrait au loin. C'était comme la petite lumière qui tremble au fond de tous les jolis contes : une lumière entre des arbres! Je

devins triste. L'intime lueur annonçait, gentiment et cruellement, la fin de l'aventure. Je ralentis involontairement le pas. Mais elle, me poussant, pétulante :

— Vite! vite! S'il y avait une voiture!

Sa pétulance me fit mal. Ce me semblait quasi une trahison. Puis je songeai à ses parents, je me résignai, je suivis mélancoliquement son petit pas agile :

— Oh! regardez... tout un village... nous aurons une voiture!

Elles ne sont pas rares, en effet, les voitures, aux alentours d'Epping-Forest. Déjà nous entrions dans le village, déjà ma compagne s'informait, se faisait conduire à une auberge. Et elle trouva une voiture.

Tandis qu'on attelait, nous fîmes ensemble un rapide repas : elle était heureuse, pleine de douceur et de sourires. Moi, j'avais l'âme rapetissée, la poitrine pesante, — pour un rien, des larmes auraient jailli de mes yeux :

— Pourquoi êtes-vous triste? fit-elle.

Je baissai les yeux, balbutiant; entre mes cils je contemplais encore une fois les yeux innocents, la courbe des joues, cette apparition éphémère qui faisait fondre mon cœur :

— La voiture est prête, lady et gentl'm'n, vint dire un valet d'écurie.

Je me levai. Ma tête tournait. Derrière ma nuque, il y avait du vertige; mes épaules étaient raides. Je la suivis dans la cour, je me taisais : j'avais besoin de toutes mes forces pour dompter mon émoi. Enfin, arrivé auprès de la voiture :

— Adieu, — murmurai-je... — Paix, bonheur et longue vie.

La tête gracile se rejeta en arrière, les grands yeux s'emplirent de tristesse :

— Vous n'alliez donc pas à Londres?

Étourdi, je bégayai :

— Si, — mais...

— Oh! — s'écria-t-elle avec véhémence... — vous ne voulez pas dire que vous allez m'abandonner seule dans cette horrible voiture!

Elle m'avait pris la main, toute sa silhouette protestait et s'indignait. Et moi, balbutiant, noyé de joie, éperdu de tendresses, je montai dans la voiture.

## IV

Nous arrivâmes tard à Londres. Notre voiture s'arrêta devant une vaste maison, enclose dans un double jardin.

Les fenêtres étaient éclairées, des têtes y apparaissaient : tout à coup ce furent de grands cris. La mère tout en larmes, le père, un imposant Anglo-Saxon, assoupli par l'inquiétude, des fillettes blondes accoururent. Ma jeune compagne m'attirait vers eux, me mêlant à la joie de la mère et aux larmes des jeunes sœurs :

— C'est Dieu qui l'a envoyé... regardez... regardez les paroles ! dit-elle avec la précipitation essoufflée des enfants qui annoncent une grande nouvelle.

Le père, sérieux et sévère, avait pris les *tracts* ; dans le parloir, il lut d'une voix profonde :

« *Quand vous seriez égaré au plus profond des ténèbres, encore, si vous avez confiance en Dieu, il vous enverra un messager... Allez à l'âme qui s'est égarée, afin de la remettre dans le vrai chemin.* »

Quand il eut lu, toute cette famille m'entourait avec tant de recueillement, de respect et de gratitude, que je ne savais plus quelle attitude tenir.

— Oui, c'est bien la volonté de Dieu, dit le père en homme qui s'y connaissait.

Et les fillettes me contemplaient comme un Messie, la mère poussait des interjections pieuses, toute cette atmosphère était consolante, pleine d'une vibration heureuse et tendre ! A la fin, je voulais me retirer :

— Certainement non ! — s'écria le chef de famille... — Vous allez nous faire le plaisir d'être notre hôte pour cette nuit... et notre ami pour l'avenir.

Tandis que je le remerciais, des espoirs fabuleux entraient dans mon âme, et je songeais à ma phrase du matin :

— Il faudrait un miracle !

## V

Et, en vérité, ma misère était finie. Le *Miracle* me tira de l'abîme. J'eus tout ensemble : la ri-

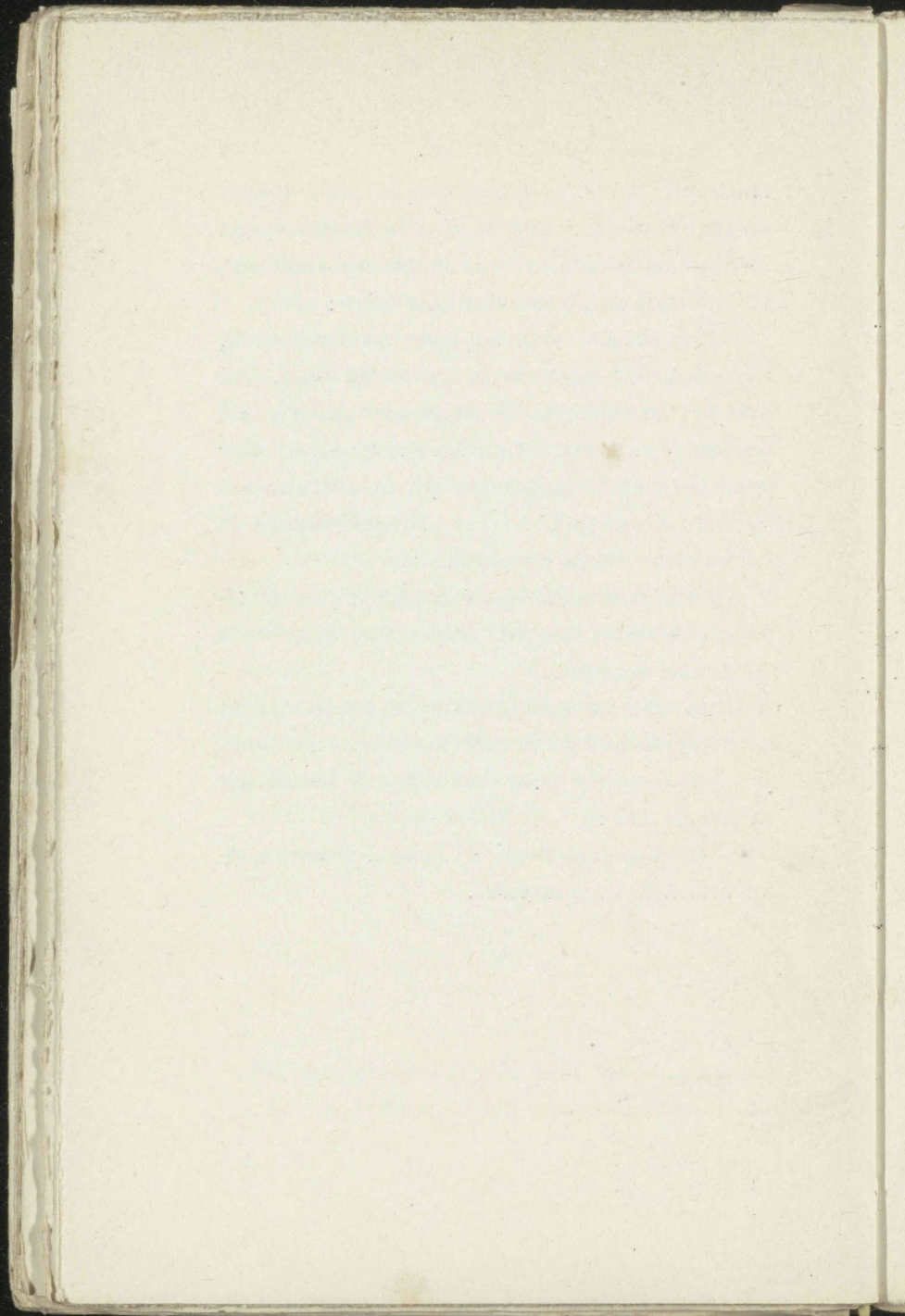
chesse, l'amour... et presque la gloire! Oui, presque la gloire, car le vicaire de Saint-Stephen raconta notre aventure à un nombreux auditoire, et il conclut en me montrant du doigt :

« Ces choses, si vous les considérez bien, augmenteront en vous la grâce de Dieu. Qui pourrait douter que le Seigneur envoya cet homme vers cette femme?... Qui pourrait nier les voies mystérieuses par où le pécheur est conduit à son salut? C'est pourquoi louons le Christ et méditons ces paroles :

*« Quand vous seriez égaré au plus profond des ténèbres, encore, si vous avez confiance en Dieu, il vous enverra un messager. »*

Et le soir du mariage, Amy se tenait devant moi, divinisée dans la toilette claire, et, comme je m'agenouillais pour l'adorer, elle me dit en m'embrassant :

— Je vous ramènerai à Christ... je vous convertirai... je vous *sauverai!*





## LA SUBSTITUTION

---

John Ladder, détective, chaque semaine, au jour du salaire, achetait des merluches fumées, des kippers, des crevettes, du saucisson allemand et des pickles. Ce faisant, il se mettait de bonne humeur avec une série de whiskies à l'eau chaude et rentrait chez lui. Personnellement, il n'avait pas grand'faim ; mais son plaisir était de voir manger sa petite famille. A moitié endormi, il grommelait ses haines et ses amours : il exécrait les Sécularistes, les Totaliseurs de thé, les cordonniers, les Russes, Gladstone et les souris ; il adorait le prince de Galles, Beaconsfield, l'Église ritualiste, les chiens ratiers, les Lords et la société des « Cœurs-de-Chêne ». Ses quatre filles, ses trois garçons, sa vieille, l'écoutaient en labourant des mâchoires. Il finissait, de coutume, par ôter ses bottes et son paletot

et par s'étendre devant le feu de la cuisine.

Ce brave homme, vigilant en son métier, qu'aucune ivresse ne privait de son sang-froid, certains jours aimait narrer l'astuce des voleurs, les trappes des détectives et les « affaires » où lui-même s'était révélé particulièrement habile. Parmi ces histoires, la suivante, un soir de décembre, un des soirs marmiteux où le « home » et les merluches fumées apparaissent plus confortables, la suivante émut au tréfonds l'honnête famille :

« C'était à Epsom... un sacré jour de l'été dernier, où la chemise nous fondait sur les os... Greencastle et moi de service... Bon!... Des pick-pockets à ramasser au panier... Si bien que nous en attrapons deux sur le fait et que nous leur mettons les menottes... En route pour la station, nous rencontrons l'inspecteur James, qui nous regarde et crie : « All right, boys!... » Bon ! le chemin était assez long, une poussière dégoûtante... Il nous prend une soif vraiment diabolique... Greencastle dit à la fin :

« — Allons avaler un pot !

« Comme ça nous ennuyait de rentrer avec les prisonniers, je propose de les lier à une borne... et c'est ce que nous fîmes... Bon ! nous vidons un pot, puis un autre... Et quand nous sortons, dam-

née malechance! les deux pick-pockets étaient partis... déliés on ne sait pas comment! Voilà Greencastle qui me regarde et moi qui regarde Greencastle... Vous comprenez : nous serions tranquillement retournés à Epsom... Mais le diable était James, qui nous avait vus avec les deux gaillards... Ça pouvait coûter cher... Alors, je dis à mon camarade :

« — Bien! vieux chien, il nous en faut deux autres.

« — Comment faire? reprit-il.

« — Je sais! dis-je...

« Justement la route était déserte, à cause que tout le monde était aux courses... Et voilà qu'il passe deux gaillards que nous avons su, plus tard, être des charpentiers.

« — Prenons ces deux-là! que je dis à Greencastle...

« Jamais vous ne vîtes de plus drôles de figures que celles de ces hommes quand nous leur mîmes la main à l'épaule; ils furent tellement surpris que nous leur avions déjà passé les menottes avant qu'ils eussent songé à protester... Quand ils commencèrent des lamentations et des bavardages de pies borgnes, il était trop tard : « Vous « vous expliquerez à la station », répétions-nous

continuellement. A la station, comme vous pensez, ça ne leur servit à rien de parler : d'abord, parce qu'il y avait trop d'arrestations ce jour-là, et après, parce que l'inspecteur Crawford détestait les prisonniers qui réclament... »

John Ladder s'arrêta pour rire très bas, comme un Dacotah, et la famille dévorait moins vite les merluches au beurre et les kippers frits, émue à l'idée des ennuis que la découverte du « truc » pourrait bien causer au père :

« Bon ! continua Ladder... Je ne voulais rien vous dire, ma vieille, crainte de vous inquiéter... mais j'ai passé trois sanglantes nuits de transes... Si la substitution était découverte, ça pouvait devenir une sale affaire pour Greencastle et moi !... Par Jove ! je me suis battu avec les draps comme un pigeon dans un sac...

« Le damné matin arrive... je marche au « Police Court » où je trouve mon ami Greencastle qui n'avait pas mieux dormi que moi... Par bonheur, il y avait un tas de pick-pockets arrêtés pendant cette semaine, qui, tous, protestaient sur la vie éternelle de leur innocence... de sorte que le magistrat juge Shorland commençait à s'impatienter et à condamner de plus en plus rapidement... Bon ! Notre cas arrive... Je vois Green-

castle qui devient vert, et moi-même je n'étais pas solide sur mes bâtons... On amène les prisonniers... Les sacrées créatures n'avaient pas songé à faire toilette. Ils étaient sales, avec de sales barbes!... des habits comme de vieux sacs... ils étaient bêtes de sommeil... et c'était autant de gagné, pour sûr, n'est-ce pas?... »

— Pour sûr! fit mistress Ladder, la respiration courte.

Tous les jeunes Ladder, dans la cuisine étroite, avançaient la tête, avec une émotion de drame.

« Ce qui m'ennuyait le plus, c'est que les renseignements sur leur conduite étaient bons... leur passé clair comme la neige... S'ils nous avaient vus sortir du public-house, nous étions rôtis!... Bon! mon tour arrive... je dépose que je les ai arrêtés avec Greencastle au moment où ils plongeaient dans les poches d'un vieux gentleman... Greencastle dépose comme moi... »

« — C'est faux! crie un des prisonniers.

« — Silence! dit le magistrat... Vous aurez votre tour!... »

« Vous pouvez croire que mes genoux choquaient l'un contre l'autre... Mais ce n'était pas le plus important!... Voilà que le vieux gentleman vient déposer à son tour... Je savais déjà

depuis Epsom qu'il y voyait mal à travers ses lunettes bleues. Aussi n'avait-il pas pu examiner les prisonniers à distance...

« Il allait déposer à son tour... quand le prisonnier qui avait parlé, crie de nouveau : « Nous « n'avons jamais vu ce gentleman ! » Le magistrat hausse les épaules et dit au gentleman : « C'est « bien eux, dites ! » Le vieil homme s'approche des prisonniers et les considère avec attention... Je n'avais pas une goutte de salive dans la bouche ! »

— Oh ! Lord ! s'écria mistress Ladder, les mains jointes... Quelle situation, vieux canard !

« Eh bien ! ma chère, le témoin les examine donc... et il finit par dire : « Je ne sais pas... je « ne suis pas sûr... mes yeux sont si mauvais ! » « Vous voyez bien ! » font les prisonniers... Mais le magistrat restait en faveur de la police, comme vous pensez, et il dit : « Regardez-les bien, sir, « vous devez les connaître ! » Le vieux homme restait là comme un bâton, en répétant toujours : « Mes yeux sont si mauvais, réellement... — Enfin, « crie le juge avec impatience, vous avez bien un « souvenir quelconque... ressemblent-ils à votre « souvenir ? — Eh bien ! dit le vieux... plutôt « non... ce n'est pas comme ça que je me les « figure. »

Damnée la chose ! ça tournait mal. Il fallait charger ferme, et c'est ce que je fis : « Le gentleman « est troublé par la cour, dis-je, il ne peut pas se « rendre compte, surtout avec de mauvais yeux ! »

« — Vous ne nous avez pas arrêtés à Epsom, crie toujours le même prisonnier..., c'est sur la route que vous nous avez arrêtés.

« — Prouvez-le ! » fait le magistrat. Ils ne pouvaient pas prouver, naturellement, et le gentleman se retira en disant : « C'est vrai que mes « yeux... sans doute les constables sont dans le « vrai!... » C'est égal, je pouvais voir que Son Honneur hésitait devant la dénégation d'un des accusés : cet animal, je puis vous assurer qu'il avait un sacré accent de vérité qui faisait bourdonner les oreilles. Par chance, l'autre avait une tête si triste et si effrayée qu'il semblait coupable... »

Ladder s'interrompit, soulevé sur son coude devant le grand foyer rouge, et mordu d'une sourde angoisse, peut-être aussi d'un remords, car ce n'était pas un méchant homme.

« Enfin, on ne pouvait pas du tout savoir comment cela finirait... quand il nous tomba un bon numéro tout à fait inattendu... la voix de l'inspecteur James qui témoignait : « C'est bien eux,

« Votre Honneur, je les reconnais... je les ai vus  
« emmenés par Ladder et Greencastle de l'enceinte  
« même du champ de courses. » C'était la Providence, vieille femme ! Jamais nous n'aurions osé invoquer le témoignage de James... et nous avons même été particulièrement heureux de ce qu'on l'avait envoyé en province pour une « affaire », pendant que nos prisonniers attendaient le jugement... Car il n'avait pas les yeux du vieux gentleman, lui !... C'était donc un vrai miracle de le voir entrer dans la salle au milieu de notre histoire et de nous délivrer comme ça !... »

— Est-ce heureux ! soupira l'un des Ladder.

« Ce que jamais vous ne vîtes, c'est la tête des prisonniers... ça me fait encore rire tellement ils furent comiques... Ils essayèrent bien encore de protester... mais le magistrat était furieux et ne leur permit plus dix paroles... Grâce à leurs bons antécédents, ils n'en eurent chacun que pour trois mois. »

Les Ladder saluèrent par un petit « hurrah » cet heureux dénouement, et la mère se mit à découper des rouelles de saucisson allemand, de grandes rouelles rougeâtres finement constellées de graisse et que des choux-fleurs picklés, du robuste « half and half » assaisonnèrent.

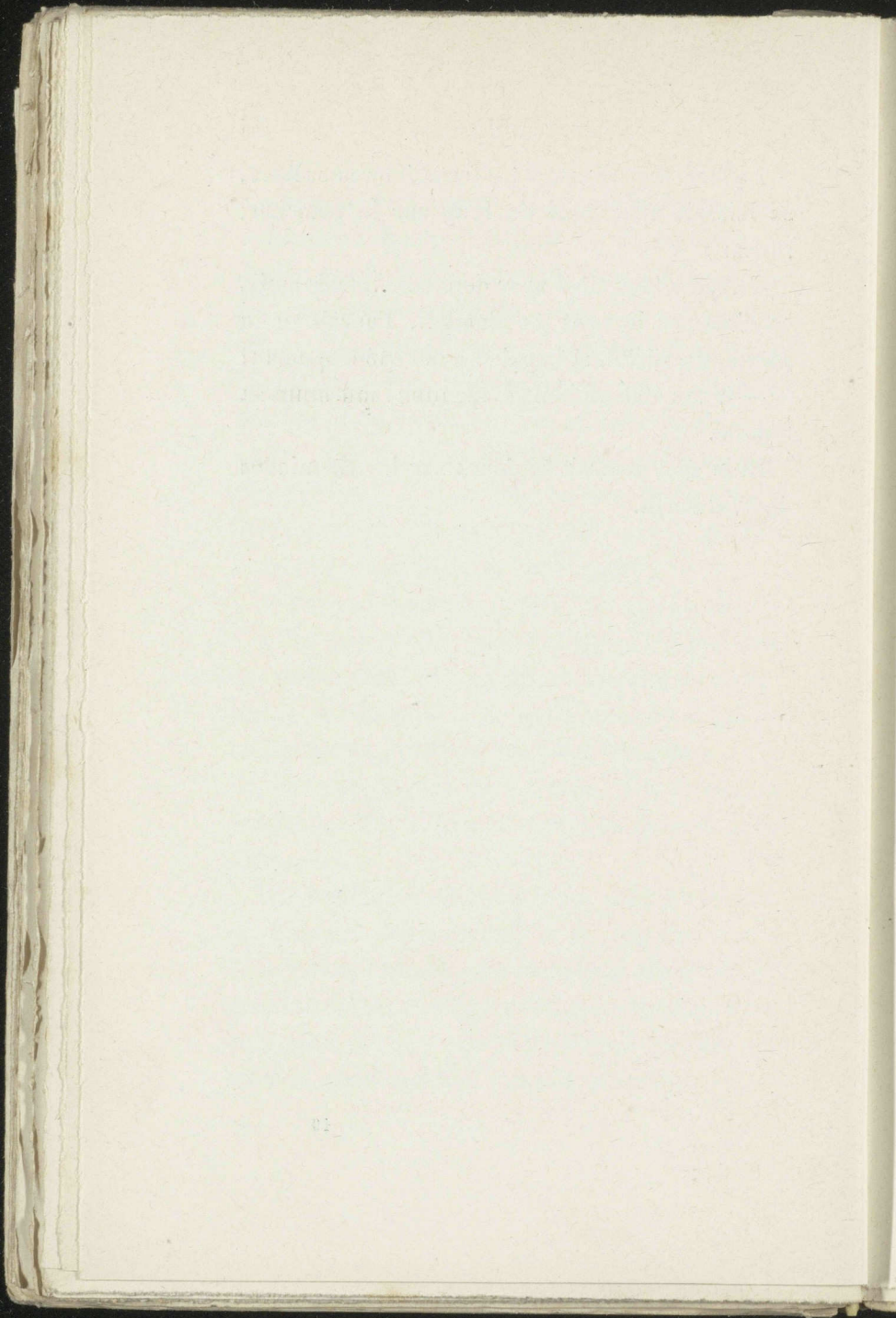


Ladder, cependant, entre-fermait les paupières, se laissait aller tout du long sur le plancher, rêveur :

— Après tout, fit-il avec douceur..., trois mois, ce n'est pas le bout du monde... J'aurais eu du regret, en vérité, si la peine avait été trop forte!

— Vous êtes un bon compagnon! murmura sa femme.

Et le vent pleurait toujours sur les cheminées de Walworth.



## CHEVALIERS BOXEURS

---

Vous connaissez ces filles si fines qu'on rencontre brusquement dans la plèbe anglaise. Elles sont d'une aristocratie prodigieuse, de teint, de trait et de regard. Elles sortent de l'onde, leurs yeux étonnants, leur tête d'Aphrodite, innocente, leur doux col, si noble... Ah! les belles filles populaires du continent ont quelque chose de trivial après elles. J'en rencontrais une, dans Roman road et Green street, quasi chaque jour, et de penser à elle m'anéantissait. Elle était du peuple, et du plus bas, généralement escortée de quelque sale compagne buveuse de gin.

Un samedi soir, dans Grove road, j'entends une querelle, j'y vais. ELLE y était, *elle en était*. Deux hommes musculeux se la disputaient et convenaient de s'en rapporter aux poings. Avec un vague sourire, la belle fille ne disait point non,

semblait toute charmée à l'idée d'un beau combat pour elle. Et pourquoi pas? grand Dieu! et que firent autrement les héros antiques pour conquérir les belles?

Nos hommes, cependant, sans plus délibérer, avaient pris la garde, poing en avant, tête arrière et regards attentifs. L'un, trapu et sombre, Écos-sais des hautes terres; l'autre, tête blonde, en carène, d'Anglo-Saxon; c'étaient de beaux champions!

Dans la rue noirâtre, la foule, friande de grands coups, faisait cercle. A quelques pas, l'église de Saint-Barnabé surhaussait ses ogives lumineuses; une grâce onctueuse, un aimable bigotisme sourdaient des vasistas soulevés, le murmure vague des prières entrecoupées de « Jésus », de *Lord*, de « Doux Sauveur », invites à l'extase, à la tendresse, à la douceur.

L'Anglais se précipita : son poing sonna sur la face ennemie. Mais, formidable, la riposte le projeta en arrière, sur le pavé. Et, au bruit flasque du dos, au rebondissement du crâne, la belle fille goûtait la volupté des Hélène et des Cléopâtre, parmi les têtes du peuple avancées barbarement. Un hymne sortit de Saint-Bar-

nabé, adorable et fin comme une dentelle :

Chef des hôtes de lumière,  
La mort s'est inclinée devant ta force.

L'Anglais se releva. Tous deux se remirent. L'Écossais avait du sang aux narines; l'autre, une plaque rouge à l'occiput. L'Anglais débuta encore, moins précipitamment. Tous deux, une minute, roulèrent leurs poings, par pure ostentation, car ils avaient peu d'*étude*. Soudain, ils se trouvèrent accrochés, corps à corps, se tenant mutuellement la tête et frappant vite et court sur les visages, sourdement, d'une manière bestiale et féroce. De commun accord, ils se lâchèrent, atroces, la face sanglante, les yeux clignotants. La foule murmurait :

— Quels fins coups!

— Je parie que le blond le fatigue!

— Au hasard... pas de talent!

— Non, pas de talent!

Et la belle fille, légèrement pâle, ouvrait ses merveilleux yeux de reine :

— Je vais l'arranger! cria l'Anglais.

Follement, il fondit sur l'autre, tête basse, des deux poings. L'Écossais, surpris d'un élan si brusque, se laissa coller à une grille, un instant

inerte, sa force annulée par la vitesse acquise de l'autre :

— Je l'ai ! hurla le vainqueur.

La vanterie lui coûta. D'un solide redoublé en plein crâne, l'Écossais l'aplatit dans le ruisseau. Une pause alors, les adversaires s'épiant, les témoins féroces offrant du réconfort. Et divin, grêle, Saint-Barnabé exhalait la gloire divine :

Maintenant tu règnes, ô Père!...

La lutte tourna à la charcuterie : déchirement des chairs, larges coulées de sang, horribles ecchymoses. Continuellement, l'un ou l'autre roulait en arrière, se relevait, et les faces étaient tellement enduites de boue, de rouge, de sueur noircie que toute apparence humaine s'évanouissait. Des attiseurs soutenaient patiemment les deux hommes, les relançaient; la rencontre hagarde reprenait, les frappements au hasard, les élans forcenés avortant par lassitude et par éborgnement.

A voir l'Anglais, boitant, la tête entière trempée de sang, les yeux bouffis, informes, où le regard disparaissait sous le bosselement des chairs, à le voir, à l'entendre surtout, choir mas-

sivement sur le trottoir, beaucoup pensaient qu'il allait s'évanouir.

L'Écossais eut même un mouvement de pitié :

— Dick, s'écria-t-il rageusement, finissons cela!

Ces paroles exaspérèrent la fièvre féroce du vaincu.

— Finir? Mais je vais vous tuer!

A l'improviste, comme un projectile, il tomba sur l'autre, le fit crouler.

— Vous voilà! hurla-t-il.

La foule applaudissait.

— J'appelle ça un sanglant bon coup, par Jove!

— Bénis vos rognons, Dick!

— Ce n'est pas fini... l'autre a l'air malfaisant!

L'Écossais se releva, se tint immobile. A travers les encombrantes saletés de sa face, il avait un air tragique. Il ne roulait plus les poings : il les tenait reployés, les avant-bras parallèles.. L'Anglais, un peu affolé de triomphe, pensa recommencer sa manœuvre. Elle lui fut fatale. Par un effort énorme, la condensation de toutes ses forces, l'Écossais lança ses deux poings en marteaux, et la face de l'autre craqua, le nez réduit en lambeaux épouvantables. L'Anglais perdit le sens, s'évanouit; son adversaire exprima un vague regret :

— Je ne pouvais pas l'éviter... C'est une damnée affaire!

Puis, d'un ton autoritaire à la jeune déesse, qui le contemplait avec soumission :

— Venez, ma chère!

Elle ne dit rien, elle alla, tandis que des compères frictionnaient le vaincu avec de l'eau brandisée. Je voulus en avoir le cœur net : je me faufilai derrière le couple. Peu à peu, nous arrivâmes derrière Victoria park, aux allées désertes, aux grands frissons forestiers, et, là, le visage délicat, les lèvres divines acceptèrent le rude baiser de la victoire, le baiser des lèvres de sang et de boue, le contact des joues sanglantes et des paupières hideusement enflées... Est-ce point ainsi que la dame au grand hennin, l'altière moyennâgeuse prenait le baiser du lourd chevalier aux mains de tuerie et à la face de boucher?



# LE FUNÉRALISTE

---

## I

M. Peacock, au goûter de quatre heures, beurrait son toast en causant avec sa femme :

— Je veux être enterré en grand costume... la cravate blanche, à l'ancienne mode... large... confortablement, hé, vieille femme!

— Oui, oui! répondit-elle, languissante, habituée aux retours périodiques de M. Peacock à cette recommandation.

— Les escarpins vernis... le gibus sur ma poitrine... et les gants de cérémonie, vieille femme!

Sa gravité était puissante, encadrée dans les haies de sa barbe, illuminée par ses yeux de porcelaine aux sclérotiques craquelées.

Au fond, il était allègre, tout à fait confortable.

Une damnée bonne santé que la sienne, un coffre en chêne anglais, solide et durable.

Puisse-t-il goûter de nombreuses années encore (cher moi!), mais pas une raison pour ne pas songer au sommeil définitif. Peacock ne fut jamais un âne, sir.

— Voilà le point! grommela ce sage... On peut tout avoir quand on paye, vieille poule... surtout quand on paye d'avance... Et vous avez tort, canard, vous avez tort.

La femme pâle aux yeux de mélancolie, fluides, montra de longues dents de brebis ricaneuse :

— Vous savez bien que je ne partage pas votre opinion, vieil homme!... Je ne crois pas aux funérailles!

.. — Vous ne croyez pas aux funérailles! fit l'autre avec l'indignation de scènes remontant à dix ans... vous ne croyez pas aux funérailles! Bien. Drôle de créature que vous êtes, ma chère!

— Possible! répliqua-t-elle... mais, je vous en prie, ne me troublez pas le sang avec ces histoires... Bon pour vous, si cela vous plaît! Mais ne me parlez pas de MES funérailles.

Le sage Peacock songea que sa femme était damnément originale et pas pratique pour un farthing. Il sourit avec miséricorde :

— Comme vous voudrez, beauté!... Vous pourriez cependant être du « Club », ça ne vous heurterait pas.... et c'est une damnée confortable idée que...

— Allez en enfer! cria-t-elle, furieuse. Vous gâtez ma digestion!

— Bien! bien! Personne ne veut vous forcer, naturellement!... Moi, je me sens tranquille pour mon compte, vous comprenez...

— Pour *votre* compte, tout ce que vous voudrez! fit-elle.

Et ils continuèrent à croquer leur toast et à pomper leur thé.

## II

Le soir, vers neuf heures, M. Peacock s'en allait au « Club des funérailles mutuelles ». C'était au premier étage d'un public-house d'Albert Road, le *Brown Bear*, un endroit diablement agréable, où il ne passe pas plus d'une voiture par heure. L'innombrable famille royale pullulait au long des murailles, depuis les « groupes » de la mère-

grand, Victoria, au sein de ses descendants, jusqu'au Maître maçon, Galles, en défroque, truelle en main et les yeux grenouilleux. Là, parmi les grogs et les pintes, les funéralistes passaient des soirées délectables, un peu monotones, peut-être, mais si pures, si honnêtes et si dignes de loyaux Saxons. Ce soir-là, les figures étaient cérémonieuses : Greengage, vice-président, homme plein de charme et de bijoux, venait de trépasser.

— Amis, discourut le président, notre camarade Greengage était un de ces hommes au noble cœur... un de ces loyaux Anglais... un pur Breton, gentl'm'n, un vrai Breton!

Et tous, sur un ton d'*oremus* :

— Un pur Breton... un vrai Breton!

— Amis, reprit le président, Greengage était depuis dix ans parmi nous... c'était un de ces compagnons rares... un de ces joyeux camarades, un gentl'm'n... Un homme étonnant!

— Un homme étonnant... pas d'erreur! grommelèrent des funéralistes... pas d'erreur, certainement!

— Une chose doit nous consoler, amis, continua le président... Greengage était un homme prévoyant, un homme réellement prévoyant...

et s'il avait été pauvre au lieu d'être riche... gentl'm'n... eh bien, il aurait eu des funérailles aussi belles qu'il les aura actuellement. Et pour quoi, gentl'm'n?... J'arrive au point... Parce qu'il faisait partie de notre Club, parce qu'il suffit de six pence par semaine pour s'assurer des funérailles princières...

— Oui, oui, princières!

— C'est mon avis, gentl'm'n... et laissez-moi vous dire... avant que vous le disiez vous-mêmes... c'est *votre* avis aussi, camarades... j'en suis sûr... je le sens!... loyaux et solides Bretons comme nous le sommes tous...

— Hurrah! Hurrah!

— Écoutez! Écoutez!

— C'est notre avis à tous... je sens nos cœurs battre à l'unisson... Je déclare avec solennité que nous devons à Greengage des obsèques exceptionnelles...

— Brayvô! Brayvô (1)!

— Nous irons tous! hurla Peacock... Nous entendons faire une joyeuse et mémorable cérémonie... nous entendons voter le maximum... nous voulons que cette journée soit glorieuse parmi celles du quartier!

(1) Bravo!

— Écoutez! Écoutez!

— Brayvô!

— Hour-ray!

L'attendrissement gonflait les cœurs, un enthousiasme sain que trois ou quatre orateurs entretenirent avec le scrupule pieux de répéter les paroles de Peacock et du président sans y changer un mot.

Des toasts, bientôt : le sang des généreux Bretons s'embrasa. Et, à la fin, lorsque l'honorable Cakebread proposa de chanter, en l'honneur du défunt, tous trouvèrent l'idée majestueuse. Les voix s'enflèrent, des chœurs britanniques sans vaine harmonie. Puis, vers minuit et demi, la fermeture approchant, Peacock entonna :

*He was a jolly good fellow!*

*He was a jolly good fellow!*

(Ce fut un joyeux bon compagnon!)

Tous s'y attelèrent d'entrain, estimant le préterit expressif, comme donnant mieux l'idée que l'on chantait les mérites spéciaux de Greengage. Ils reprirent dix fois, vingt fois, incapables d'impatience. Les rares retardataires du quartier s'arrêtaient devant le *Brown Bear*, murmurant :

— Ces funéralistes sont un sacré joyeux lot!

Et, rentrant chez lui, Peacock, les nerfs sur-

excités, ne put s'empêcher d'éveiller sa *côte* (1) en s'écriant :

— En grand costume, vieille poule!... la cravate blanche à la mode ancienne... large... confortablement!

Elle, languissante, murmurait :

— Humbug! Humbug (2)!

— Les escarpins vernis... le gibus sur ma poitrine... et les gants de cérémonie... chère fille!

### III

Les obsèques de James-Arthur Greengage furent, en 1880, parmi les merveilles de Kingsland. Quand le grand corbillard, à caisse de verre, ses larges bouquets de plumes funéraires aux quatre coins, ses hauts chevaux de Flandre, de sombre ébène, à la queue et à la crinière démesurément flottantes, le frontal rehaussé d'autres plumails gigantesques, s'arrêta au numéro 60°

(1) Sa *côte*, sa femme. Allusion à l'origine de la femme selon la Genèse.

(2) Humbug : bourde.

d'Albert Roald, toute la population se tenait au bord des jardinets grillagés ou sur le haut des perrons de pierre blanche. Plus de vingt voitures, aux lanternes vêtues de deuil, aux étalons sombres (toutefois quelques-uns préparés à l'aide d'artifices noirs), se tenaient à la suite du « hearse ». Devant la grandeur de la cérémonie, mistress Peacock elle-même avait cédé et Peacock, de béatitude, lançait des apophtegmes.

Cependant, avec une lenteur excessive, le conducteur de la cérémonie, son bâton noir délicatement soulevé, se mettait en marche, et avec lui le cortège. Partout, au long du quartier, une foule respectueuse émergeait des portes, jetait un long regard sur le cercueil éblouissant aperçu dans la caisse de verre, et Peacock jouissait de tous les menus détails de l'admiration publique, chuchotant :

— Quel glorieux jour! Quel glorieux jour!

Après des temps incalculables, on arriva au cimetière.

Là, le prêtre et les clerks vinrent prendre la tête du cortège, et la psalmodie grave s'éleva :

« *I am the resurrection and the life, saith the Lord : he that believeth in me, though he were dead, yet shall he live.....* »



(Je suis la Résurrection et la Vie, dit le Seigneur : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra...)

Puis, dans la petite église, nue et claire, où un passereau voletait au plafond, les psaumes vibrèrent :

*« I said : I will take heed to my ways, that I offend not in my tongue..... »*

(J'ai dit : Je prendrai garde à mes voies, afin que je ne pêche point par ma langue.....)

Et Peacock songeait que, sûrement, cet office était une puissante chose et qui expliquait l'affaire par le vrai côté! Quelle chance, après tout, d'être un pur Breton!

Mais la basse saisissante du vicaire terminait l'exhortation :

*« Therefore, my beloved brethren, be ye stedfast, unmovable, always abounding in the work of the Lord..... »*

(C'est pourquoi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, vous appliquant toujours avec un nouveau zèle à l'œuvre du Seigneur...)

Avec une lenteur solennelle, en silence, tous marchèrent alors vers la tombe, et pendant que s'apprétaient l'ensevelissement, le prêtre et les clercs, dans une mélodie mystérieuse :

« *Man that is born of a woman hath but a short time to live, and is full of misery...* »

(L'homme qui est né de la femme n'a qu'un temps bref à vivre, et il est plein de misère...)

Un petit frisson, l'aura d'épouvante, passa sur la chair de Peacock, mais où il trouva encore une volupté discrète, un subtil élément de béatitude. Il inclinait la tête, dans le beau soleil de ce jour, rêvant à la façon si confortable, pour sûr, dont Greengage retournait à sa mère la Cendre, pendant que s'égrenaient les paroles finales du rituel :

« *The grace of our Lord Jesus-Christ, and the love of God, and the fellowship of the holy Ghost, be with us all evermore.* »

(Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu, et la communion du Saint-Esprit, soient avec nous à jamais!)

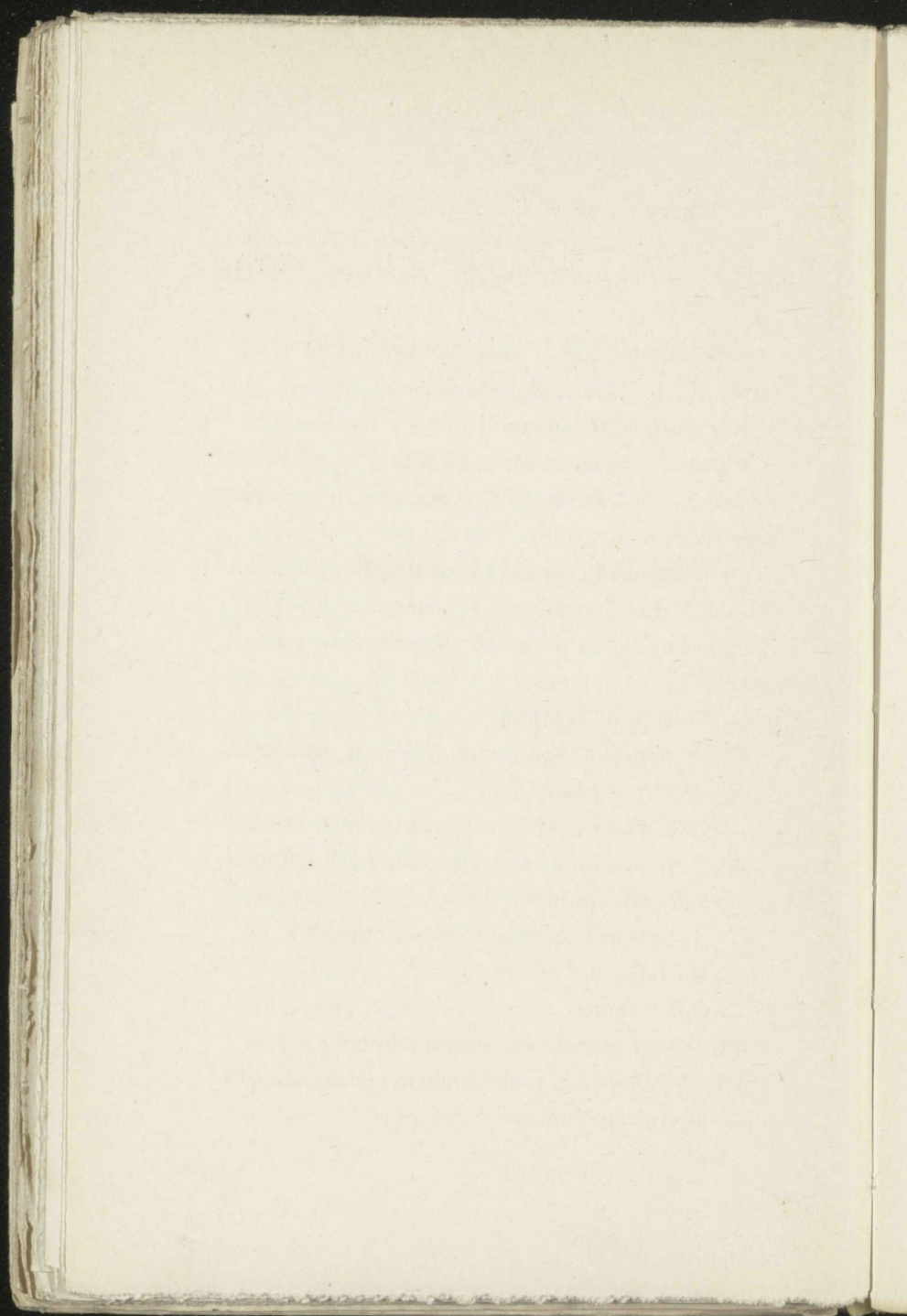
Sur les cippes, les tables de pierre, les statuettes éparses, à travers les conifères rajeunis, une grâce fine courait sur le cimetière, un soleil de consolation et de beauté. En tous, la vibration de vie, l'oubli du cadavre, la sensation d'une excursion charmante, tellement que Peacock, à travers l'allée où les invités s'en revenaient, lentement, put déclarer, sans apparence de paradoxe, à son excellente vieille poule :

— Hé! n'est-ce pas une consolante chose qu'un bel enterrement?

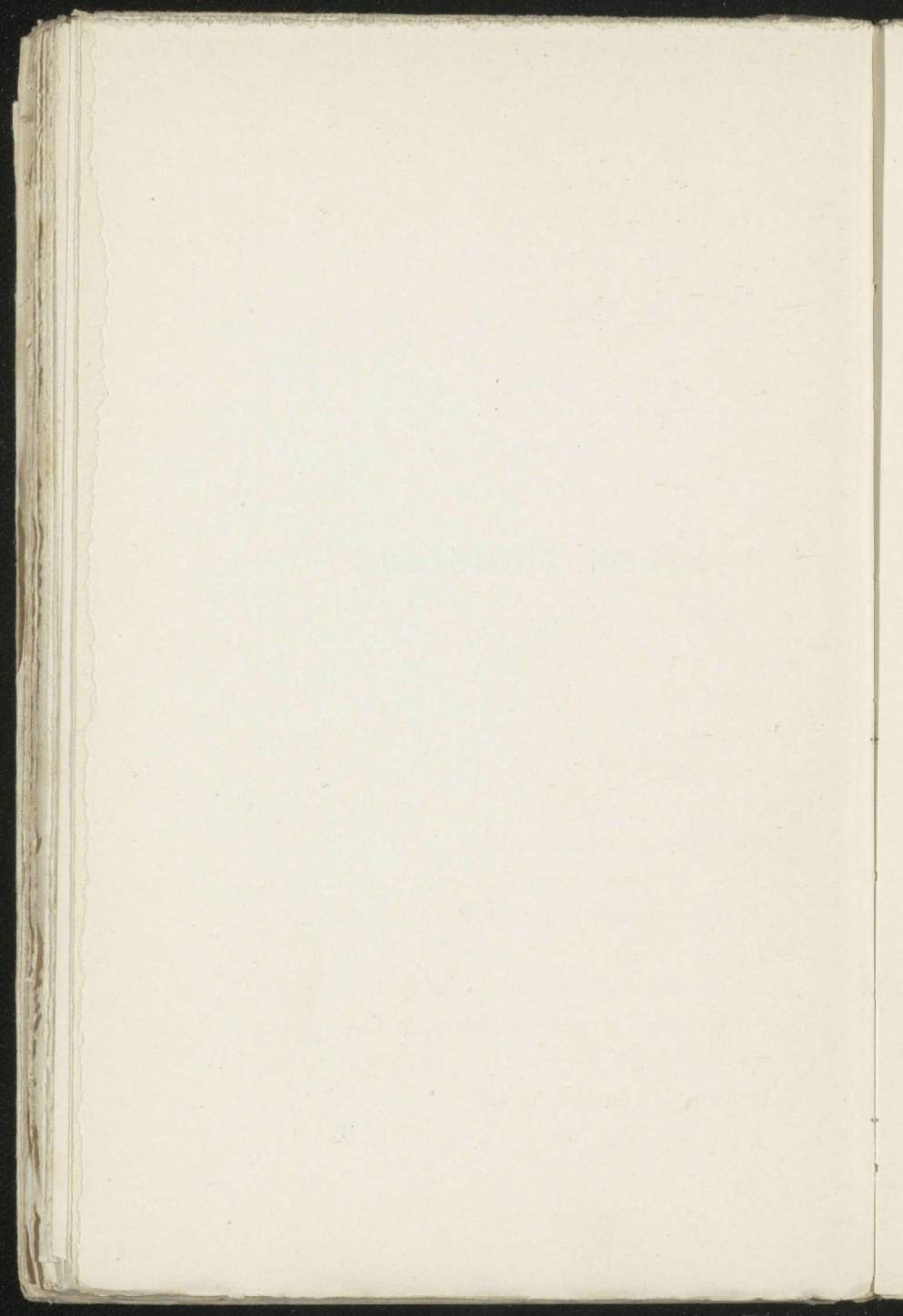
Et la vieille poule attendrie se laissait aller à répondre :

— Peut-être, vieux canard..., peut-être!

Et tous burent de joyeuse ale.



LIVRE TROISIÈME



# L'ÉPHÉMÈRE MARIAGE

---

## I

Mon premier mariage, a duré quelques heures, sans interrompre mes fiançailles avec celle qui devait être ma vraie femme. Ce fut cependant un mariage officiel, et sans contredit la meilleure action de ma vie. Je me pardonne bien des fautes en faveur du bonheur que je donnai à mon éphémère petite femme!...

A cette époque, je dictais parfois des notes philosophiques à un vieux copiste qui habitait rue de l'Estrapade. C'était le plus honnête homme du monde, réduit à ce mode de vie par une rare série d'infortunes, qu'il avait la faiblesse de raconter à tous venants. Je l'écoutais volontiers, car il avait de l'accent et de la couleur, et tandis qu'il bavardait

dait, sa fille, une timide silhouette blonde, copiait des papiers d'affaires. Je la trouvai seule deux ou trois fois : et je ne pus m'empêcher de remarquer que ma présence la troublait extraordinairement. Comme elle était assez jolie, surtout son beau regard de tendresse soumise, j'eus quelque vague inclination, que je chassai vite : il eût été affreux d'en faire ma maîtresse. Toutefois, je lui parlai avec douceur ; je dus lui laisser voir que je ne la trouvais pas déplaisante. Ma douceur tomba dans une âme profonde, si profonde que j'en eusse été effrayé, si j'avais pu l'entrevoir.

Sur ces entrefaites, je fis un petit voyage, je tombai amoureux, je me fiançai, puis je revins terminer quelques recherches à Paris. Le matin même de mon arrivée, on frappe à ma porte — je vois entrer mon pauvre copiste tout hagard. Il avait maigri, les yeux enflammés de larmes et les tempes caves :

— Monsieur, dit-il, vous m'excuserez de venir ainsi... mais vous avez toujours été si bon... ma fille se... se meurt!...

— En vérité! répondis-je avec plus de politesse que d'émotion.

— Elle est à l'hôpital, monsieur... je viens vous demander... vous dire...



Il s'interrompit, balbutiant, incohérent, les yeux pleins de prière, — et soudain, lâchant tout exorde :

— Ma fille vous aime!... Devant la mort prochaine, j'ai cru pouvoir...

Et, sans me laisser le temps de me remettre de cette déclaration étrange, il commença une extraordinaire, proluxe et touchante histoire d'amour, tellement que je finissais par en avoir les larmes aux yeux :

— Voulez-vous la voir? Elle serait si heureuse!... Elle n'a que quelques semaines à vivre!

Trois quarts d'heure plus tard j'étais auprès de la jeune fille. Qu'elle était touchante! Un charme de mort était sur elle — de mort jeune et pleine de grâce. Ses yeux d'angoisse s'illuminèrent à ma vue, sa joie me fit palpiter. Et presque tout de suite, elle devina que son père avait parlé, elle m'entretint de son amour — elle me raconta son triste et doux roman. Oh! le pauvre roman de petite résignée, le roman des tendresses infinies! Oh! tous les parfums d'une âme — l'éveil des tendresses, la peur de n'être pas aimée, l'envie de mourir...

Toute une heure ainsi, la tête blonde sur l'o-

reiller clair, les jolis yeux, la bouche fine m'ému-  
rent et me poignirent. A la fin, une voix trem-  
blante demandait :

— Et vous... est-ce que jamais... *jamais?*

Que dire? Que faire? Bourreau par la vérité,  
consolateur par le mensonge... La pitié me con-  
duisit :

— Moi! mais je vous aime depuis longtemps!

— Est-ce vrai?

— Si c'est vrai!

Je vis la joie que je ne verrai plus en ce monde  
— la joie des désespérés! Et dans ce moment-là,  
si je ne l'aimais de passion, il y avait quelque  
chose de bien doux dans mon âme, — un atome  
de cette bonté qui conduisit les grands mysti-  
ques à la mort.

## II

Malheureusement, je ne sais quel instinct la  
poussa, les jours suivants, au doute. Elle me  
disait :

— Mais iras-tu jamais jusqu'à m'épouser?

Je le lui jurais. Elle souriait avec adoration. Elle priaït Dieu. Un jour sa douceur fut telle, mon émotion si profonde, que je voulus lui donner le bonheur : il m'en coûterait si peu, hélas ! — n'était-elle pas irrémédiablement condamnée ?

— Je vais faire publier les bans, m'écriai-je.

Sa joie fut terrible. Sa face étincela d'une splendeur merveilleuse, et tandis qu'elle me serrait contre sa frêle poitrine, tandis qu'elle riait et pleurait et me récitait l'oraison entrecoupée de son amour, tandis qu'elle me parlait comme les mystiques parlent au Christ, je sentis que je venais de donner à une créature humaine l'équivalent de toute une vie d'allégresse.

Je ne vous dirai pas comment je m'arrangeai pour obtenir le consentement de mon tuteur. Pour celui de ma fiancée, je m'en passai ; — je savais qu'elle me pardonnerait *après*. Les bans furent publiés ; je fis tous les préparatifs d'un mariage en ordre.

Elle, durant les semaines qui suivirent, vécut dans l'extase. Son mal se ralentit. Une beauté profonde, une beauté de miracle s'épandit sur elle comme une auréole. Elle m'éblouissait, elle m'emplissait d'une tendresse de sépulcre, la tendresse des mères pour les beaux enfants qui ne doivent

pas vivre. Je l'avais fait transporter dans une chambre spéciale, où elle recevait les soins des premiers médecins, où une Sœur de charité veillait sur elle nuit et jour. Je passais avec elle la plus grande partie de mon temps. Je ne pouvais me rassasier de ce regard adorant, de cette béatitude que dispensait chacun de mes gestes, chacune de mes paroles. Oh! certains crépuscules! La face pâle s'enfonçait harmonieusement dans l'ombre, l'être frêle murmurait ses tendresses comme des versets de cantique :

— Mieux que Dieu!... Mieux que la Vierge!...  
Mieux que ma vie et la vie de l'univers!

Ainsi s'écoula le temps. Le jour vint. Après le mariage civil, on dressa un autel dans sa chambre. On la vêtit de la grande robe des épousées. Elle s'enveloppa de sa grâce et de son bonheur, elle resplendit comme un jour de mai à son déclin, quand une humide gloire s'élève sur les collines et sur les étangs, quand l'hymne des fleurs s'assoupit dans la grande agonie des lueurs pâles. Elle vécut vingt ans en une heure... Je n'ai qu'à fermer les yeux, je la revois. Ses yeux ont tout dévoré, si beaux qu'ils effacent le pâle visage. Un sourire de sainte exaucée erre sur sa lèvre. Ses petites mains sont jointes — elle écoute la

voix du prêtre, la langue grave des liturgies. Nos doigts s'unissent — elle tremble de tous ses membres en prononçant enfin le grand « oui », elle y met toute sa religion, toutes les solennités de son être... Puis elle s'affaisse, sa force est finie — mais quel épuisement délicieux ! quelle faiblesse suave ! Tendrement, elle chuchote, elle rêve, elle m'attire auprès de sa bouche. L'ombre meurtrière descend rapide. Elle s'éparpille dans l'au-delà ; sa joue se plombe ; sa tempe se creuse. Mais elle ne sent pas le trépas venir. Elle continue à aimer, à être heureuse, à s'oublier dans le songe divin. Et moi, d'abord pris d'épouvante, je me rassure, je me résigne à cette agonie radieuse, je tiens la tête de lumière, la tête aux yeux encore grandis, toujours grandis. Les cheveux brillent sur la dentelle pâle. La robe de mariée, la luxueuse robe de moire l'enveloppe comme une nuée et magnifie la mort.

Vers le soir, elle balbutie :

— Tu m'aimes, Jacques?... Tu aimes la pauvre fille?... Mon Dieu!... Nous vivrons longtemps... Je sens que je ne puis mourir... Je ne puis plus mourir...

La voix arrive des lointains du mystère — comme les cloches sur la mer, comme le frisson

des forêts dans l'abîme. La petite tête s'immobilise sans souffrance — le corps déjà froidit dans son suaire luxueux. Elle répète :

— Je ne puis pas mourir !

Un vague sourire, un regard infini... et toujours ce vaste bonheur, cette béatitude sans ombre. Mon cœur se gonfle, puis s'apaise. En ce moment, je suis « tout ce qui aime » en ce monde : je suis une mère, je suis un père, un amoureux... Encore un bégayement :

— Je t'aime... Nous vivrons à la... campagne... les violettes...

Et elle passe, dans la joie.

Alors, c'est le soir. La ténèbre est venue. Je contemple la silhouette frêle dans son vêtement d'épousailles. Ma mélancolie est profonde autant que douce — et je sens qu'il me sera beaucoup pardonné pour avoir donné l'illusion à la pauvre amoureuse, pour avoir mêlé le Bonheur à la Mort.

## LA CAPTATION

---

La vieille Marthe est venue m'éveiller :

— Votre oncle va mourir !

Je suis descendu. Me voilà de nouveau devant cet entre-bâillement de portière d'où j'épie depuis deux jours l'agonie de celui qui m'éleva, qui fut si tendrement mon tuteur. Il m'a banni de sa présence. Il a exigé que je ne sois pas admis au château, sans motif, sans offense, simplement *parce qu'il m'a déshérité pour Elle !*

*Elle !* Je la vois circuler, dans la chambre du moribond, à cinq pas de moi. Elle règne en souveraine. Elle se *dévoue* au malade ! Elle obéit à chacune des demandes du docteur qui veille en même temps qu'elle. Je ne perds pas un seul de ses mouvements. Une haine effroyable me brûle les veines, mêlée d'angoisse, d'humiliation, de dégoût. Puis, une douleur affreuse, un immense accablement :

— Ah ! la canaille ! Ah ! l'ordure !

*Elle* est belle et profonde dans la lueur incertaine, son visage resplendit comme les nymphéas pâles parmi les feuilles assombries. Mais je l'exècre en raison de sa grâce même, pour l'usage infâme qu'elle en a fait, pour s'en être servie comme l'assassin de son couteau, comme le voleur de ses crochets.

Et les souvenirs se lèvent dans mon âme, telles des nuées dans le vent d'ouest.

Je la revois, installée chez le vieillard, à mon retour d'Allemagne. J'entends encore mon oncle me dire :

— C'est la fille de mon vieux Sénart... Mort ruiné, le pauvre bougre... J'espère que tu me permettrais de lui constituer une petite dot... Tu n'en seras pas moins millionnaire !...

D'humeur altière et taciturne, le regard mystérieux comme les étangs d'automne, avec son teint merveilleux sous le sombre feu de la chevelure, elle n'était pas accueillante, la réfugiée. Elle me reçut fièrement. Malgré cela, elle m'alla



droit au cœur. Son pas me faisait tressaillir ; sa silhouette fine, sous la féerie des poiriers argentés par les nuages, m'accablait de délice.

Au bout d'un mois, j'aurais donné pour elle le ciel et la terre. J'osai le lui dire, lui demander sa main. Elle refusa sans hésitation :

— Jamais !

Ah ! ce « jamais » ! C'était un cri de fin du monde ; les peupliers vacillaient sur les eaux merveilleuses du ciel ; la sombre et délicate fille m'apparaissait comme un de ces mystères cruels que symbolisent les légendes. Elle me brisa le cœur, mais je la crus nette, haute, impeccable. Je lui dis avec douceur :

— Vous auriez pu me ménager...

— C'aurait été moins efficace !

Je ne sais quelle grandeur barbare émanait de cette franchise que j'admirais, comme un sentimental imbécile de vingt-deux ans !

Je sais aujourd'hui ce que cachait la fille aux yeux profonds ! Je comprends son silence, son froid accueil, son refus insultant, — déjà elle était

sûre de son affaire, déjà elle savait qu'elle me spolierait de ma fortune. Et dire que, durant ces deux jours, je ne lui ai pas même crié mon mépris ; — dire que je me suis contenté de l'éviter, de ne lui pas parler ! Elle doit bien rire du jeune crétin !

A cette pensée, la rage me domine, je suis sur le point de franchir la portière. Mais les paroles du docteur bourdonnent dans mon souvenir :

— Voulez-vous tuer notre malade?... C'est l'affaire d'une minute... Une émotion vive, une surprise, et crac !

Ainsi, la nature même se déclare en faveur de la spoliatrice !... De nouveau, je la regarde. Elle est penchée vers le lit, elle garde son attitude de vierge hautaine, cette expression mystérieuse qui m'avait pris le cœur, cette beauté dont elle est armée pour l'ignominie !...

En ce moment, le vieillard s'agite, gémit comme un petit enfant. Mon cœur s'émeut, j'ai pitié. Mais sa voix s'élève :

— Laure !

Je le méprise alors, j'exècre sa stupidité, son lâche et vil amour pour l'étrangère. Je sens que j'ai le droit de le haïr parce que rien de noble, rien de généreux ne justifie son abandon.

Le docteur fait un geste, j'entends un chuchotement confus, puis un cri :

— J'étouffe!... Ah!... Je...

Un atroce silence, — je ne sais quel souffle d'épouvante, — puis un râle, et de nouveau le silence.

Puis le docteur qui se penche, écoute, ausculte. Enfin, une voix basse :

— Il est mort!...

*Elle* cache son visage entre ses mains ; je m'avance, je veux crier quelque chose. Un puéril sentiment de respect me tient en silence, et c'est elle qui dit la première :

— Je désire vous parler...

Ses yeux sont pleins de larmes ; mais sa voix est ferme. Il me semble qu'elle me brave.

Pourtant, je consens, je la conduis dans la chambre voisine. Et nous demeurons une minute à nous observer, taciturnes. C'est encore elle qui reprend :

— J'ai à m'excuser de ne pas vous avoir fait appeler plus tôt... Votre oncle refusait absolu-

ment de vous voir, et, dans son état, je n'avais qu'à obéir... C'était, du reste, l'avis catégorique du docteur... Croyez que je le regrette!...

— Je le *crois* ! dis-je, avec un rire injurieux.

Elle me regarda bien en face, — ses yeux étincelèrent, — elle cessa de pleurer :

— Vous vous repentirez de ce rire ! fit-elle avec hauteur... Il est lâche !... Votre devoir de galant homme est de m'écouter tout d'abord...

Je fus frappé de son attitude, bien que je crusse y voir une duplicité de plus ; je répondis avec gravité :

— Soit !... Je vous écoute...

Elle reprit avec véhémence :

— Je sais que vous croyez que j'ai intrigué auprès de votre oncle... je sais que vous me croyez coupable d'avoir détourné son esprit de vous... et d'avoir capté son héritage... Je sais que vous me croyez avide, mensongère, intrigante, infâme !... Et tout cela est pourtant faux !

— Alors, vous n'êtes pas héritière ? demandai-je avec une ironie triste.

— Si, monsieur, je suis héritière !... Mais je n'ai rien fait que la plus scrupuleuse délicatesse réprouve !... Tant que j'ai pu demander, sans

danger, que votre oncle vous rappelle, je l'ai demandé... C'est seulement quand le docteur m'a prié de cesser mes instances que je me suis tue... Votre oncle était mon bienfaiteur, — il m'avait sauvée de la misère, — je ne pouvais agir que selon les devoirs de la reconnaissance, et lorsqu'il a été pris de l'étrange folie de me préférer à vous, je n'avais plus qu'à m'incliner : il était trop malade pour qu'on le contrarie...

— Mais vous héritez ! repris-je avec la même ironie mélancolique.

— J'hérite... et puis ?

Son regard, son ardent et sombre regard ne se détournait pas un instant de mon visage. Je m'écriai :

— A ma place, que croiriez-vous ?...

— Ce que vous allez croire !

Elle retira un petit portefeuille de son corsage et me le tendit :

— Pardonnez au vieillard... et anéantissez cette preuve de son délire !

Je demeurai immobile. Mes mains tremblaient. J'entrevois confusément l'horreur de ma méprise :

— Que voulez-vous dire ? balbutiai-je enfin.

— Le testament est là... je vous le remets,

comme au seul héritier de votre malheureux oncle...

Le cœur me défaillit. Je m'appuyai au mur, couvert de sueur, étouffant de honte et de navrement, n'osant plus regarder celle que j'avais ignominieusement accusée.

Après une minute, la force me revint, je sentis ma tête se remplir de sang, je m'écriai d'une voix suppliante :

— Pardonnez-moi... reprenez ce portefeuille... j'aimerais mieux mourir que d'accepter l'héritage dans ces conditions...

— Et moi, s'écria-t-elle avec véhémence et dédain, croyez-vous donc que je veuille y toucher... croyez-vous que je veuille me souiller d'un vol?...

— Je vous ai méconnue ! m'écriai-je avec égarément... Je me suis conduit comme une brute... je suis un misérable imbécile !

— Qu'importe!... Nous ne nous verrons probablement jamais plus !

Elle parlait avec douceur, d'un air de détache-

ment et de lointain, ses beaux yeux fixés sur le vide, et à présent je savais *réellement* qu'elle était « nette, haute et impeccable ». Une épouvante affreuse me saisit, pleine d'adoration et d'humilité.

— Misère ! murmurai-je... Que me fait cet argent !... Le recevoir de vos mains, ce m'est le pire des supplices... Je n'en veux pas !... Le recevoir de vous, qui m'avez si durement rejeté... de vous, qui me dédaignez avec cette humiliante douceur... je me sentirais avili pour toute la vie !

— Que dites-vous ! Avili, parce que je vous rends votre bien ? Parce que je refuse de tirer profit de l'égarément d'un malade...

Elle avait fait un pas en arrière, et le seul mouvement de sa robe, et le jeu des lueurs sur sa chevelure nocturne, et la grâce de sa bouche sérieuse m'accablèrent :

— Mon Dieu ! pourquoi n'avez-vous pu accepter mon amour... pourquoi m'avez-vous repoussé de votre vie ?

— J'étais une pauvre fille... recueillie avec bonté et confiance... j'aurais trahi cette bonté et cette confiance en vous écoutant...

— M'auriez-vous donc écouté, fis-je avec exaltation, si vous aviez été riche ?

Elle baissa les paupières. Elle demeura une minute dans l'indécision. Puis les longs cils se relevèrent :

— Je crois qu'oui ! dit-elle...

Mon exaltation redoubla, les paroles me manquèrent, je ne pus que balbutier :

— Mais alors... vous pourriez... encore...

Elle me fit signe de garder le silence :

— Laissez-moi réfléchir.

Nous nous tûmes. Je la regardai comme jadis je regardais les saintes images dans la chapelle. Je retenais mon souffle, il me semblait être à la limite du monde, dans un endroit sacré où allait s'accomplir un miracle.

— Aujourd'hui, dit-elle, je crois que j'aurais le droit de vous écouter : mon refus ni mon acceptation ne dépendraient plus que de mon penchant...

Je me rapprochai d'elle. Je grelottais comme par un grand froid :

— Prenez donc ma vie ou refusez-la !

— Je ne la refuse pas ! fit-elle avec douceur...

Et soudain, souriant avec une bonté délicate, et aussi la subtile ironie féminine :

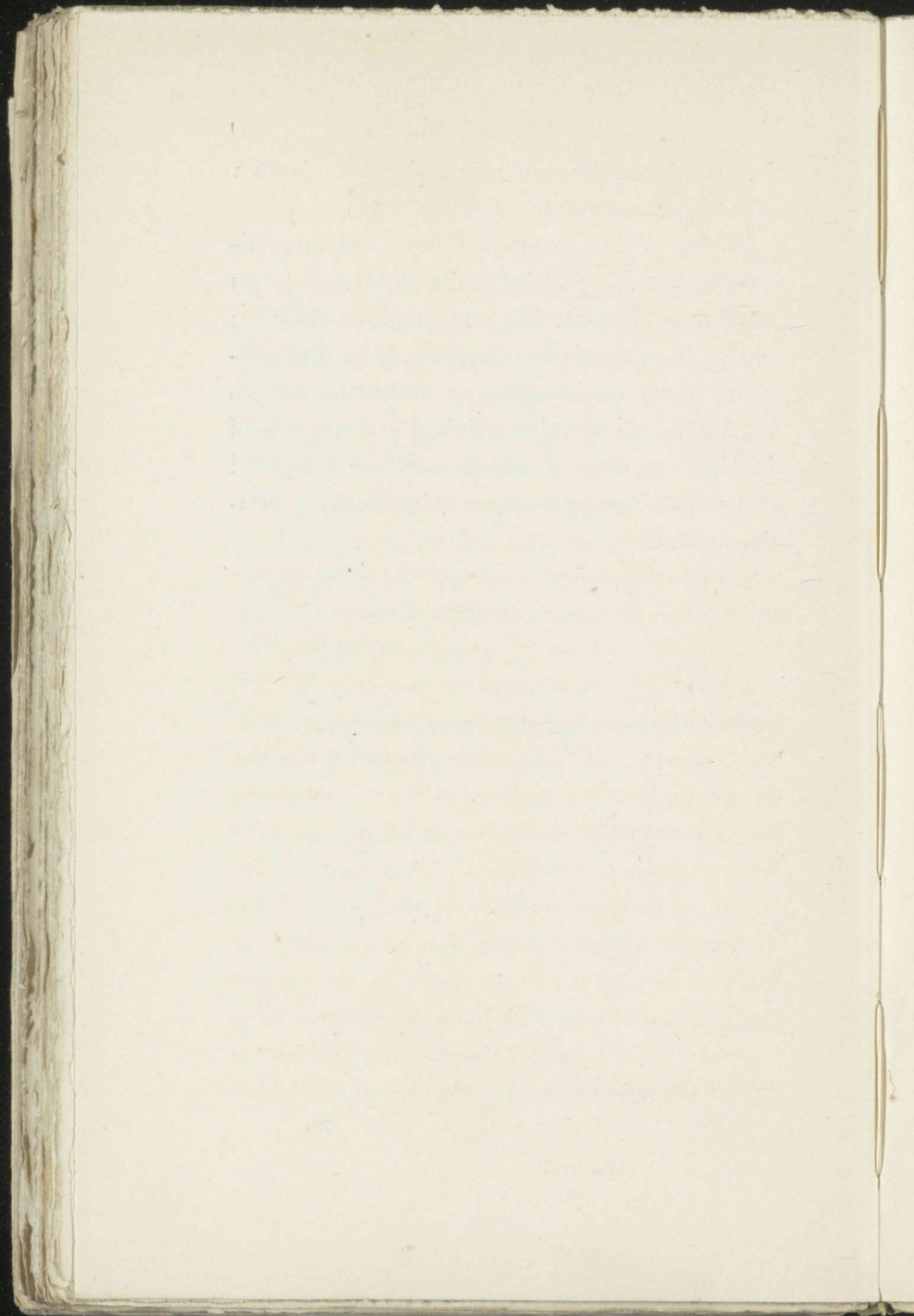
— Et je ne l'aurais jamais refusée... *si !*... Car



si vous m'avez aimée vite, je n'ai pas été lente à vous aimer non plus !

Je n'avais plus conscience que d'une merveilleuse suavité. Je pris les mains de Laure, je les baisai humblement. Elle me tenait à distance; elle me fit souvenir de la gravité de la Mort présente, que j'oubliais trop en vérité. Le ton de notre causerie s'abassa. Mais il y avait en moi l'oubli du sépulcre, l'ardente jeunesse qui prend sa part de vie et de bonheur au milieu des cataclysmes !...

C'est ainsi que fut capté mon héritage.



## LE JARDIN DE MARY

---

Quand Mary approcha de la mort, elle entra dans un délire lucide où elle redevenait enfant, avec toute espèce de vieilles croyances hier évanouies. Elle dit alors à celui qui l'aimait :

— Allons voir le jardin que j'habiterai !

Celui qui l'aimait savait bien qu'elle voulait parler du firmament, et il se mit à pleurer. Mais Mary insista si fort que le médecin jugea mieux qu'elle allât voir le ciel que de s'attrister ainsi. On fit chauffer le petit observatoire du toit, où Mary avait étudié les étoiles, puis on y transporta la mourante. Les murailles de vitre y étaient si diaphanes qu'on se serait cru en plein air, et Mary se mit sur son séant pour contempler son jardin. L'air était merveilleux ; le délicieux infini y pointait ses petites lumières. La Voie lactée étalait sa gaze fine semée de constellations. Les

quartaires de la Flèche se penchaient au bas de l'ouest, prêtes à crouler. Sur le fond laiteux, le Cygne traçait sa croix ; Cassiopée, son Y ; Persée accumulait ses étoiles ; Erichon, son pentagone, où le diamant superbe de la Chèvre jetait ses feux, et très bas, au sud-est-est, s'étendait la Licorne, blême astérisme, entre Procyon, les Gémeaux et l'éblouissant Orion.

Rien ne mouvait. La terre rayonnait sa chaleur, et une gelée intense faisait reluire la neige du toit. Les yeux de Mary brillaient très fort ; une petite écharpe bleue rendait plus blanche sa face angélique. Elle sourit à son beau jardin et joignit les mains, puis elle continua son voyage.

Elle était sortie de la Voie lactée ; elle errait aux surfaces bleues. Elle parcourut les étoiles des régions hyperboréennes. Les Ourses y traînent leurs queues, le Dragon s'enroule entre elles et dresse sa tête vers Hercule ; la ravissante Wéga, pupille bleue du nord, palpait sur la Lyre.

— Chère, chère Wéga ! soupira Mary.

Et elle demeura quelques instants magnétisée par l'astre, s'élevant dans les redoutables espaces, le long du fil délié des rayons.

Et, dans la nuit pleine de paix, sa rêverie douce,

son mourant enthousiasme semblait dominer les toits blancs, le square, les arbres comme une bénédiction.

Elle flâna lentement en descendant vers l'ouest. Des étoiles semées du Dauphin, elle passa à la pâle constellation du Petit-Cheval. Du Verseau, elle remonta vers le zénith en passant par Pégase le Superbe, dont le carré immense dominait l'angle des Poissons.

Puis elle fit une courte halte. Dans le bleu pur, Mira Ceti, — la Merveilleuse, — rayonnait, à l'apogée de sa magnificence. Mary chanta le *Twinkle, twinkle little star*, d'une voix si faible que celui qui l'aimait dut se cacher le visage ; puis elle remonta au zénith et, par le Bélier, le Triangle, elle atteignit Andromède et Persée, dans un fourmillement d'astres, puis enfin la grande région du feu. Les primaires accumulées croisaient leurs lumières rouges et blanches. L'œil pourpre du Taureau, Aldébaran, tremblait doucement sur le fond d'or de cinq tertiaires. Les Trois-Rois, splendides, se détachaient au centre d'Orion, dont le rectangle géant s'étendait, éclairé par Betelgeuse et par le soleil double Rigel. Puis, à profusion, Procyon, Pollux, Castor, Capella ouvraient leurs corolles de rayons sur la plage sombre, parmi

le ruissellement éclatant de leurs astérismes.

Alors, plus pâle, Mary sentit monter son enthousiasme, un enthousiasme de lumière, la divine palpitation de l'infini. Elle demeurait comme ployée sous l'incommensurable pesée des astres, tandis que son sein faisait trembler doucement la dentelle blonde de son corsage.

— Regardez, murmura-t-elle : ma plus brillante fleur va se lever !

Elle montrait le sud-est. Le Lièvre avait bondi. Une lueur frangeait le bas de l'horizon. Deux quaternaires se tenaient au bord de la Voie lactée, et Sirius émergea. Frémissante, Mary demeura longtemps à le voir gravir la pente bleue. Sirius ! la plus fine gemme de l'espace, blanche avec un reflet bleuâtre, et qui met quatorze ans pour nous jeter un petit tremblement de saphir !...

— Qu'il est beau ! dit Mary, en me prenant la main. Je voudrais partir en le regardant, avec ta tête contre la mienne.

Je mis ma tête auprès de la sienne et j'entendis venir quelque chose d'épouvantable et qui ne cesse de venir sur la terre. Mais elle murmurait :

— Vois-tu, tout cela est loin et tout cela est cependant si proche que nous le voyons avec nos faibles yeux. C'est pourquoi, mon cher ami, mon

cher amant, il ne faut pas croire que rien nous soit étranger. *Il n'y a pas d'autres mondes* : tout cela se touche. Si l'on a si peur de partir, c'est que tout départ est triste, et c'est que c'est le plus grand de tous les départs. Mais tu viendras ; rien n'est plus sûr.

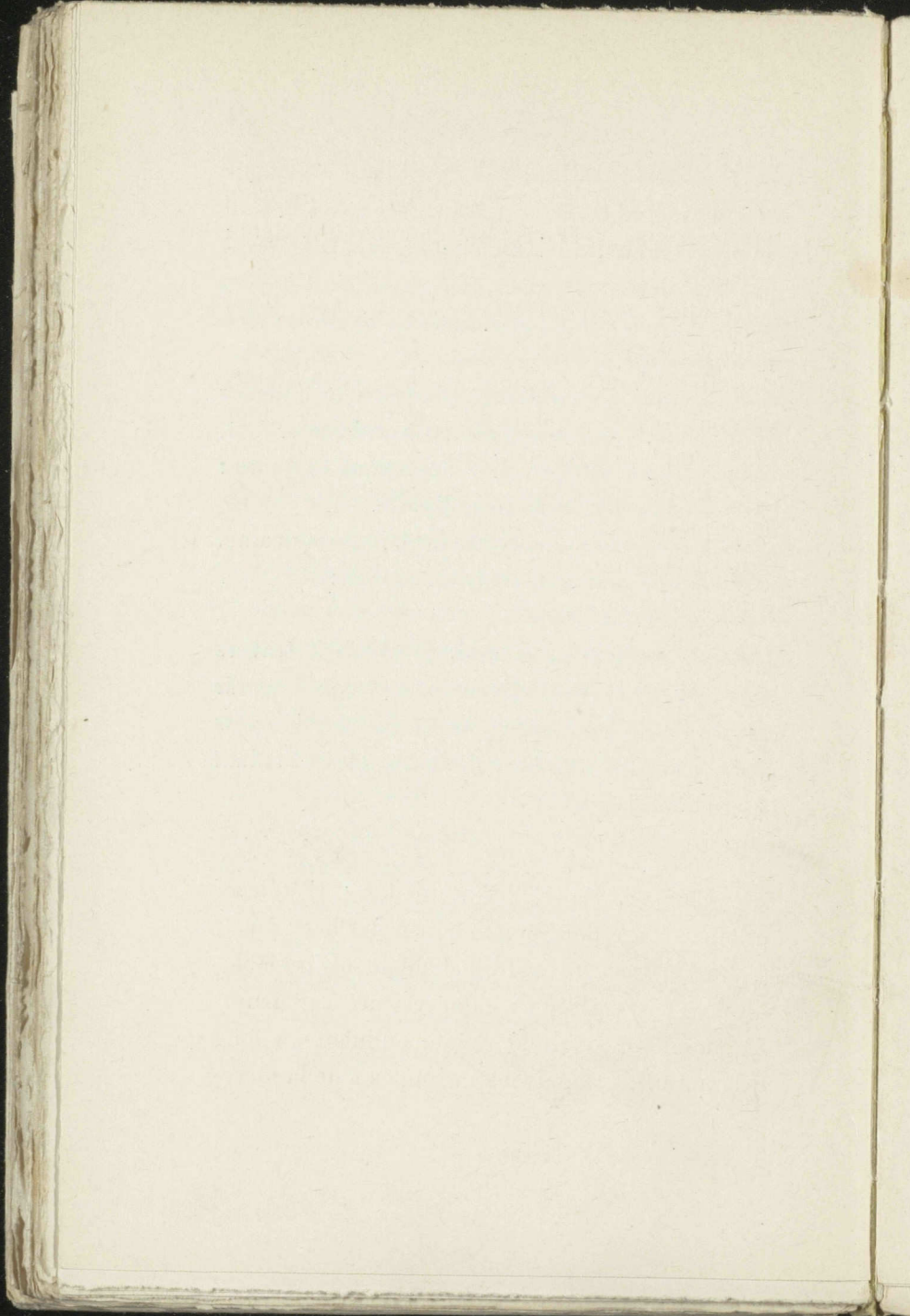
Elle continua de divaguer avec une douceur profonde, et je me sentais redevenir un enfant, malgré que le *quelque chose* approchât toujours :

— Donne-moi un baiser, dit-elle.

Je lui donnai un baiser tout plein de mon âme, et alors elle murmura dans un souffle :

— Au revoir !

Elle était partie, et moi, je rêvais à travers mes sanglots qu'effectivement *tout cela se touche* et que j'étais bien plus près de Sirius, bien plus près de la plus lointaine nébuleuse, que de l'enfant que j'aimais !





## LE BAISER DE LA REINE

---

### I

Voilà dix ans que je végète dans ce misérable poste de L..., et dans dix ans, je ne le sais que trop, j'y végéterai encore! Tout le monde cependant rend justice à mes qualités, tout le monde reconnaît que j'aurais pu aspirer aux fonctions les plus hautes, voire à la plus haute, après le roi. Mes pires ennemis ont convenu de mon mérite, et je n'en suis pas moins condamné à moisir dans cet horrible trou de L... Hélas! — histoire universelle! — une femme m'a perdu, et cette femme, c'est la reine.

## II

J'étais ridiculement jeune alors — dix-neuf ans — et je rêvais, un après-midi, dans le beau parc royal, au bas des hautes collines. J'avais longtemps marché à l'ombre des plus nobles tilleuls qui croissent sur la face de la terre, contourné des clairières et des pelouses, goûté aux ruisselets. Je finis par m'arrêter sur une terrasse plantée de hauts peupliers. Les cimes ployaient les unes vers les autres, en ogives de cathédrale; une petite rivière s'élargissait en étang, les bords tout illuminés de jonquilles. Le mystère s'épanchait aussi délicieux que le silence, l'eau seule psalmodiait bien bas, un palais couleur de nuage se profilait au loin, dans une avenue de cèdres. Je m'assis pour élargir mon rêve.

D'abord, mon cœur fut large : je jouis pleinement de la sérénité de l'après-midi confinant au crépuscule. Puis une angoisse subtile vint à naître — peut-être du parfum des jonquilles — et j'entendais battre ma poitrine plus haut que la rivière. Comme pour répondre à cette inquié-

tude, un bruit léger, un bruit de rames s'éleva sur les eaux. Inquiet, je me cachai parmi les buissons. Le bruit s'arrêta. Le mystère et le silence reprirent; la grâce du crépuscule commençait, recueillie. Dans un rayon venu d'entre les peupliers, un étincelant canard survint, puis un autre, à la gorge de cuivre, avec un petit murmure très doux, et les rames reprirent, la proue d'un canot se dessina au détour de la rive, il parut une jeune femme éclatante de carnation, mince, l'œil fin et la bouche divine. Ses deux mains graciles mouvaient languissamment les rames; de l'écume traînait, nacré, neige, derrière la barque enchantée; mon être vibra de tendresse, de regret, de prière!

Je me cachai davantage, retenant mon souffle, troublé à en perdre conscience. Car c'était elle, la reine, que j'aimais secrètement, et à qui je n'avais cessé de rêver tout l'après-midi. A l'arrière de la barque se tenait un petit garçon, le joli prince de T..., neveu de la reine, et qui tenait le léger gouvernail. Rêveuse, son col de cygne légèrement repley, ses deux bras de satin en avant, *Elle* ramait toujours dans les rayons jaunes. O déesse marine! fiction prodigieuse!... Soudain, j'entendis un cri, je vis chavirer la

barque et le petit prince tomber à la rivière, tandis que la reine, éperdue, se tenait à une grosse branche de saule. D'un bond, je fus à l'eau ; je ressaisis l'enfant, qui roulait avec le courant, je le déposai au rivage, puis je ramenai la barque vers la reine. Mes bras touchèrent ce corps fait pour être étreint par des fils de roi. Elle, pâle, ne dit rien d'abord, me regardant de ses merveilleux yeux effarés. Mais, quand elle se sentit d'aplomb sur la rive, elle se jeta éperdument sur le pauvre petit prince, à demi pâmé, et, l'embrasant avec une tendresse farouche, elle me dit :

— Il vous doit la vie ! Et tout ce que vous me demanderez, vous l'obtiendrez !...

— Tout ? m'écriai-je.

Un trouble sauvage, une fervente folie me traversèrent de part en part. Etonnée de mon exclamation, *Elle* rencontra mon regard et rougit. J'étais, ai-je dit, tout jeune, et aussi de belle figure. La reine me connaissait bien, ayant quelquefois aperçu mes yeux arrêtés sur elle. Aussi me comprit-elle, et je vis dans son regard fixe passer une palpitation qui me rendit plus fou encore, ivre de la beauté jointe à ce sang royal, avec une ardeur sacrilège et délicieuse qui me faisait trembler.

— Tout? répétai-je... Et vous ne vous dédirez pas?

Elle fit signe que non, rougit encore, et la folie l'emporta :

— Je veux, dis-je... je veux un baiser...

— Quelle folie! dit-elle d'un ton de reproche... et que votre jeunesse seule excuse!

Mais, en vérité, elle partageait mon trouble, elle me contemplait singulièrement, dans les légers vêtements mouillés qui me collaient au corps, et ma hardiesse s'accrut au point que je n'eusse pas alors reculé devant la potence.

— Vous avez promis! m'écriai-je.

Et, m'avançant vers elle, avant qu'elle pût s'en défendre, j'avais saisi sa tête divine, j'avais ardemment joint ma bouche à la sienne. Alors, à mon long baiser je la sentis soudain répondre, je sentis le goût délicieux de ses lèvres étreignant les miennes. Ce ne fut que le temps d'un éclair, mais si pénétrant que jamais plus ma bouche ne devait l'oublier, et, lorsqu'enfin la reine me repoussa, nous vîmes au loin un gentilhomme de la suite du roi qui venait sous les peupliers.

## III

Le roi apprit tout; la reine, dénoncée, se dut expliquer, et, quoiqu'elle omit certainement le principal (sa complicité d'une seconde), mon exil n'en fut pas moins décidé. J'étais sans fortune, tout dépendant du souverain; on m'embarqua pour L..., d'abord comme secrétaire, ensuite comme consul. Le roi est un homme implacable : il ne me pardonnera jamais. Je suis définitivement enterré, à moins que mon maître ne meure. Par moments, je me repens amèrement de ma folie; mais, à d'autres moments, les lèvres de la reine sont comme présentes encore sur ma bouche, et alors je ne regrette rien. Cela arrive principalement la veille de Pâques : ce jour-là, je reçois une branche de jonquilles qui me vient de la Capitale, je sais qu'il est quelqu'un qui ne m'a pas oublié, et mes lèvres se mettent à trembler éperdument.

## LA VOLEUSE

---

J'étais fiancé, et très content de l'être, avec une jeune personne fort énigmatique.

Elle parlait rarement et d'une façon toujours un peu mystérieuse, faisait volontiers des secrets des cent menus actes de la vie, aimait la solitude d'une manière presque inquiétante. Tout cela était rattrapé par des yeux si beaux, un teint si merveilleux, une telle grâce d'expression que je n'avais pas le courage de réfléchir à la singularité de son caractère. Je l'aimais à la poignarder plutôt que de ne l'avoir point, et j'ai passé des nuits entières, assis devant la porte de sa chambre, simplement à rêver « qu'elle vivait là », à méditer sur sa Présence comme le croyant sur la Transsubstantiation.

Je ne savais pas d'ailleurs si elle m'aimait : elle s'était toujours refusée à me répondre sur

ce point, s'en référant à la volonté de ses parents et à sa confiance dans leur sagesse. Si j'insistais beaucoup, elle finissait généralement par me répondre « qu'elle n'en savait rien, mais qu'elle n'éprouvait contre moi aucune antipathie, et qu'à son avis cela suffisait pour décider une jeune fille au mariage ». En vain je suppliais, en vain j'essayais d'animer l'énigmatique personne : elle demeurait aussi lointaine qu'aimée, aussi inconnue que dominatrice.

Un soir que je rêvais un peu tristement à ces choses, solitaire sur la terrasse des Syrtes, une rumeur se fit dans l'habitation. Je rentrai au salon, tout le monde s'agitait en grand désordre, mes hôtes consternés, les amis gênés et troublés, et la vieille Mme Desparcs horriblement pâle et tremblante.

— Qu'est-il donc arrivé? demandai-je.

On m'expliqua par lambeaux qu'on avait volé les diamants de Mme Desparcs, des diamants de famille de la plus grande valeur, qu'on venait de consigner les domestiques dans la chambre voisine, enfin qu'on allait procéder à une perquisition en règle. Un vieillard, M. de la Hestre, avait été unanimement désigné pour diriger l'en-



quête, au moment même où je rentrais, et sa première proposition fut que tout le monde se soumettrait ou, plutôt, s'offrirait spontanément à être fouillé. Quoi que la chose eût de choquant, nul ne protesta, et l'on convint que, sitôt après les domestiques, toutes les personnes présentes subiraient l'examen.

A vrai dire, cela m'apparut de maigre importance au prix de mes soucis personnels, et j'attendis avec quelques personnes la fin de l'aventure, pendant que M. de la Hestre, accompagné de deux témoins et de notre hôte, commençait la visite des domestiques. Bientôt, je retombai dans ma méditation, les yeux fixés sur la cheminée, comme s'il y eût brillé du feu, lorsque je me sentis toucher le coude. Je levai la tête en sursaut et je vis ma fiancée qui me regardait d'une façon suppliante. Nous étions isolés près du foyer et pouvions nous parler à voix basse sans qu'on nous entendît, ou guère. Elle murmura très bas :

— Si vous m'aimez, faites qu'on vous fouille des premiers... Arrangez-vous pour être auprès de moi et pour saisir adroitement, par derrière, l'objet que je vous tendrai.

Mon sang se glaça. L'incident fâcheux devenait un incident terrible, m'emplissait du trouble le plus passionné. Je regardai la jeune fille avec angoisse, mais en me forçant de sourire, et je chuchotai :

— Il sera fait à votre volonté!

Mes jarrets tremblaient, ma bouche devint sèche et ardente. Le sentiment qui m'envahit était des plus inexprimables. C'était ensemble une amertume étrange et comme une volupté de ce que ma dominatrice eût été à ce point faillible. Je m'efforçais à une sorte de pitié dédaigneuse, et, en réalité, l'amour battait violent, puissant, farouche dans ma poitrine. Je compris en un éclair combien la beauté peut devenir divine au-dessus de la bassesse d'âme, combien on la peut *respecter* dans le déshonneur, et cent autres choses où se mêlaient la ferveur amoureuse, le dévouement sans limites, un désir noble et pervers...

Jeanne m'avait remercié d'un mouvement à peine perceptible de la lèvre; elle se tenait à la muraille d'un air indifférent et orgueilleux :

— Ils sont bien longs! fit-elle tout à coup.

— M. de la Hestre est un homme de méthode! répondit quelqu'un.

Et le silence reprit, un peu plus nerveux de

minute en minute, car l'attente la plus paisible finit par agiter et *vider* les cerveaux comme une pompe. Le moment arriva pourtant où, la fouille des domestiques terminée, la porte se rouvrit devant notre hôte, les deux témoins et le vieillard.

Mon cœur ruait avec une force inexprimable; je me sentis pâlir affreusement. Mais dominant mon trouble, raffermissant ma voix, je demandai à être fouillé d'abord.

M. de la Hestre sourit de ce qu'il considéra comme une fougue de jeune homme et procéda très méthodiquement à mon examen. Je rougissais, je pâlais, sans que nul s'avisât de trouver cela singulier. Quand ce fut fini, je fis deux ou trois pas en arrière, je me trouvai côte à côte avec Jeanne. Elle abaissa son éventail et me tendit quelque chose avec une adresse nonchalante qui fut égalée par ma propre adresse à saisir l'objet et à le faire disparaître dans une poche de mon habit. Après quoi, je m'appuyai à la cheminée, témoin désormais et à l'abri de toute suspicion. D'ailleurs, la fouille de M. de la Hestre ne donna aucun résultat. Il ne restait plus qu'à visiter les chambres et à faire prévenir la justice...

Pendant, mon agitation ne faisait que croître. Toujours à la cheminée, j'étais dans le vertige, je sentais peser la *chose*, je *portais* le crime. Jeanne vint à moi, de son pas onduleux, et me donna un grand regard de gratitude qui me brûla. Puis, d'une voix basse, mais impérative :

— M'aimez-vous encore?

Je n'hésitai pas, je répondis avec fermeté :

— Oui.

— Malgré ce que j'ai fait?

— Malgré ce que vous avez fait!

— M'épouserez-vous?

— Je vous épouserai.

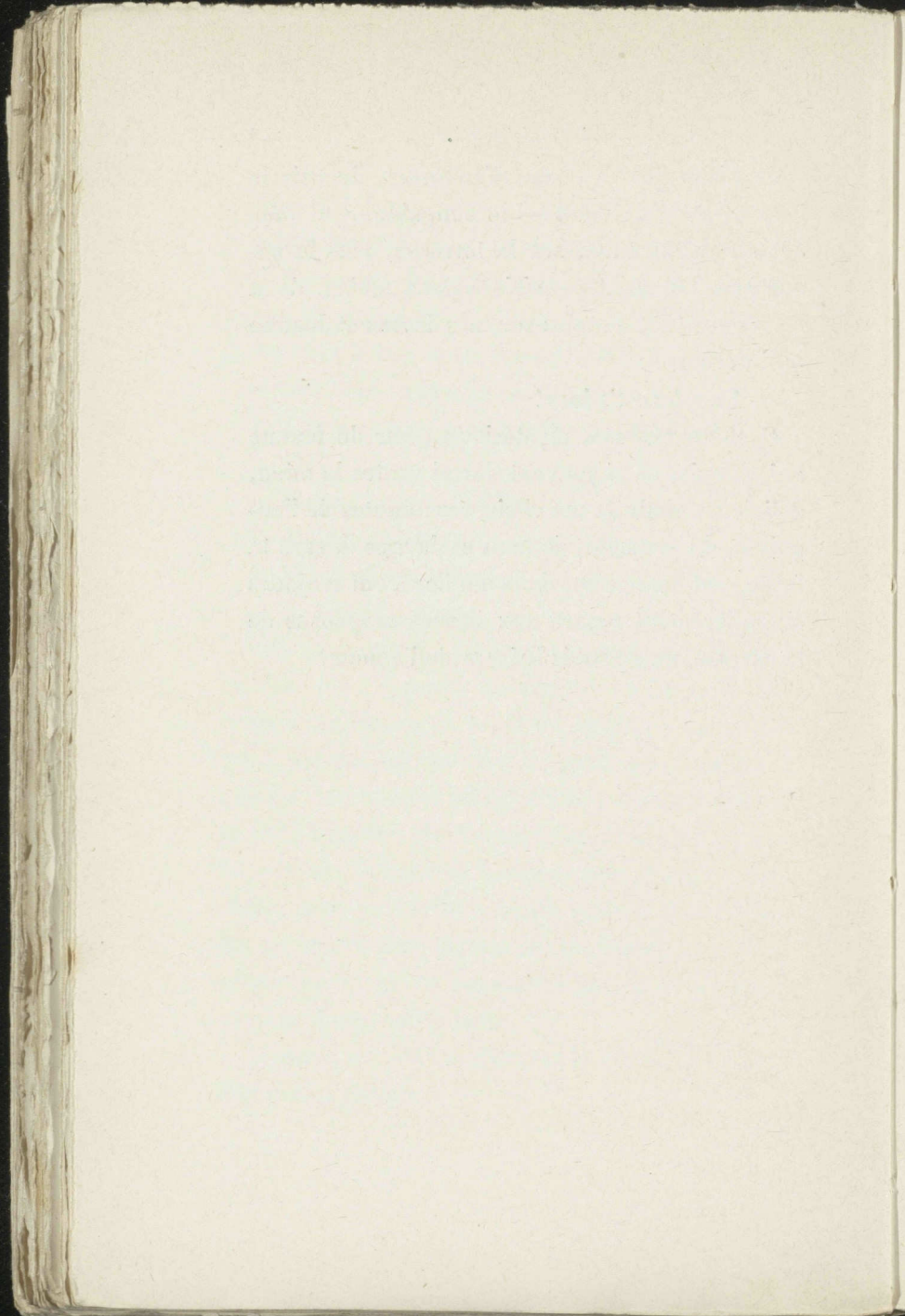
Elle m'enveloppa du même regard, plus chaud encore, plus appuyé. Je connus la force de la femme, au-dessus de toute loi humaine ou naturelle, puisée aux sources de genèse contre lesquelles rien ne doit prévaloir. Je me sentis bizarrement heureux de l'équivoque aventure, et je ne pouvais chasser ce bonheur que je me reprochais, dont j'avais une honte amère. Comme je luttai contre moi-même, des exclamations s'entendirent, et je vis reparaître M. de la Hestre, porteur d'une petite boîte :

— Nous tenons les bijoux et le coupable! dit-il d'une voix calme.

Je n'eus que le temps d'entendre, de voir la face livide d'un valet — le coupable — et déjà Jeanne m'entraînait sur la terrasse, dans la pénombre. Là, ma tête saisie à deux mains, deux lèvres pures et souples sur mes lèvres et Jeanne qui murmure :

— *La voleuse t'adore!*

O chère voleuse, mystérieux cœur de femme qui, depuis, as si souvent dormi contre le mien, délicieuse chair de ma chair, ces minutes de l'angoisse, du soupçon, de mon esclavage devant ta faute sont demeurées dans ma fibre, ont toujours singulièrement reparu aux heures orageuses de la caresse, aux grands baisers de l'amour!



## LA SAUVEUSE

---

C'est vrai que, depuis dix-huit mois, je suis presque un modèle de vertu, et la cause ne laisse pas que d'être curieuse. Dans l'été de l'an dernier, je rencontraï à la mer une jeune femme qui me parut passer la fameuse *crise de trentaine*, et qui la passait en effet. De tennis en tennis, nous nous parlâmes, et, le mari absent, il fut bientôt clair que nous tendions à commettre le méchant délit qui ravage la société. Un soir d'été, l'affaire ne tenait plus qu'à un fil, et un rendez-vous donné pour minuit (nous voisinions, nos jardins se prêtaient à toutes les tactiques) ne laissa plus de doute sur l'épilogue.

Je m'y préparais, vers onze heures, pâle d'ardeur et de crainte — car rien n'est plus redoutable que ce finale qui se peut encore rompre et dont la rupture apparaît comme la chute du monde.

Au moment où j'essayais la dixième cravate, j'entends la porte de la chambre qui grince et je vois dans l'entre-bâillement une silhouette gracile et un charmant visage de fillette que je connaissais déjà. Mon premier mouvement fut d'inquiétude, inquiétude qui ne faisait que s'accroître à la réflexion. La fillette, en effet, n'était autre que la belle-sœur de mon amie et que, dans les derniers jours, on avait éloignée, sous cent prétextes, avec quelque servante ou quelque compagne. Elle était observatrice et soupçonneuse, malgré ses quatorze ans, et nous avait beaucoup contrecarrés. Il était de toute évidence qu'elle venait en *empêcheuse*, et je ressentis contre elle une colère des plus vives, tandis qu'elle me regardait d'un air timide, avec ses beaux yeux d'enfant, qui semblaient jeter une lueur dans les pénombres.

— Qu'y a-t-il? dis-je d'un ton bref et presque brutal.

Elle répondit, d'une voix très basse et pourtant très distincte :

— Je viens vous supplier d'être honnête homme!

Les bras m'en tombèrent. Je restai à la regarder. Elle fit un pas, entra dans la pleine lumière.



Son regard était d'une douceur extraordinaire; sa figure, sur la limite fine où la jeune fille va succéder à l'enfant, avait un petit sourire vague qui, à tout autre moment, m'aurait paru délicieux. Ses grands cheveux pendaient sur ses épaules comme une végétation brillante. Elle tremblait. Malgré tout, ma colère tomba un peu, mais mon angoisse grossit d'autant.

— Comment dites-vous? fis-je enfin.

Elle répéta sa phrase et ajouta :

— Si vous connaissiez mon frère, il est bien sûr que vous ne voudriez pas le trahir... il est si bon, si loyal, si digne qu'on lui soit fidèle!...

Ses cils se mouillèrent; elle baissa le front. Et moi, je ne savais plus du tout que lui répondre, tellement se mélangeaient la surprise, la hâte de la voir partir, la terreur de manquer mon rendez-vous!

— C'est absurde! grommelai-je.

Mais elle, d'un air innocent :

— Oh! non, ce n'est pas absurde. Je sais tout, allez!... Et je sais ce que vous ne savez pas... Je sais que ma belle-sœur se repentira amèrement quand sa folie sera passée... Je sais qu'elle cède à quelque chose qui est contre son caractère... à un mal passager dont elle peut guérir tout à fait

si elle pouvait n'avoir rien d'irréparable à se rapprocher!

— Ah ça, m'écriai-je avec stupéfaction... à quelle école avez-vous appris ces choses-là?... Comment ont-elles pu entrer dans votre tête?

Elle rougit vivement et murmura :

— Oh! d'abord, nous sommes beaucoup plus instruites qu'on ne le croit, et puis moi, j'ai le malheur d'être si observatrice, même quand je ne regarde pas, que je ne puis m'empêcher de comprendre les choses!

Ma surprise augmentait, compliquée par le soupçon de vices précoces, et tout cela se mêlait à la crispation frénétique, au retour de la rage — une rage, cette fois, presque féroce.

— En vérité! repris-je âprement. Eh bien, vous avez une jolie âme, ma petite! Vous devriez être dans...

Elle leva sur moi un grand regard éperdu et gémit :

— Oh! monsieur, si vous pouviez voir votre injustice!

Puis elle éclata en sanglots. Désorienté, je me mis à marcher de long en large. Elle était appuyée contre un meuble, la poitrine frémissante; elle se cachait la figure. Tout son être, sur le

point de devenir femme, avait une grâce fine, une élégance de fleur non éclose. Et, tout d'un coup, mon cœur se retourna. J'eus le sentiment que j'étais devant une créature exquise autant que subtile, pure autant que précieuse. Je perçus combien sa démarche marquait de bonté et que sa précocité n'était que de finesse et de dévouement. Mes yeux se mouillèrent; je cédaï à un ascendant mystérieux et trouble.

— Ne pleurez pas, pardonnez-moi... je regrette mes paroles.

Elle demeura un moment encore le visage caché, refoulant ses sanglots; puis ses beaux yeux se relevèrent. Ils étaient pleins de douceur triste — ils avaient cette extrême beauté que les pleurs donnent à certaines physionomies, cette beauté *trempeée*, tendre, prenante, que la joie ne saurait égaler. Vous savez comme les sentiments contrariés mettent parfois de force à se convertir en d'autres : je me trouvai tout d'un coup captif d'une émotion singulière, de quelque chose d'extraordinaire qui *naissait* en moi et que je compris devoir durer :

— Eh bien, m'écriai-je, qu'il en soit comme vous le désirez... Je renonce!...

Je lui avais pris la main, je la regardais fixe-

ment, de plus en plus frappé de la belle loyauté de sa charmante figure :

— Oh! fit-elle... que je vous bénis! Que je suis heureuse de cette bonne action!...

— Eh! fis-je avec un mouvement d'ironie chagrine... demain, vous aurez oublié et la bonne action et moi-même.

— Je n'oublie jamais, fit-elle — et, de toute ma petite vie, c'est ceci que j'oublierai le moins!

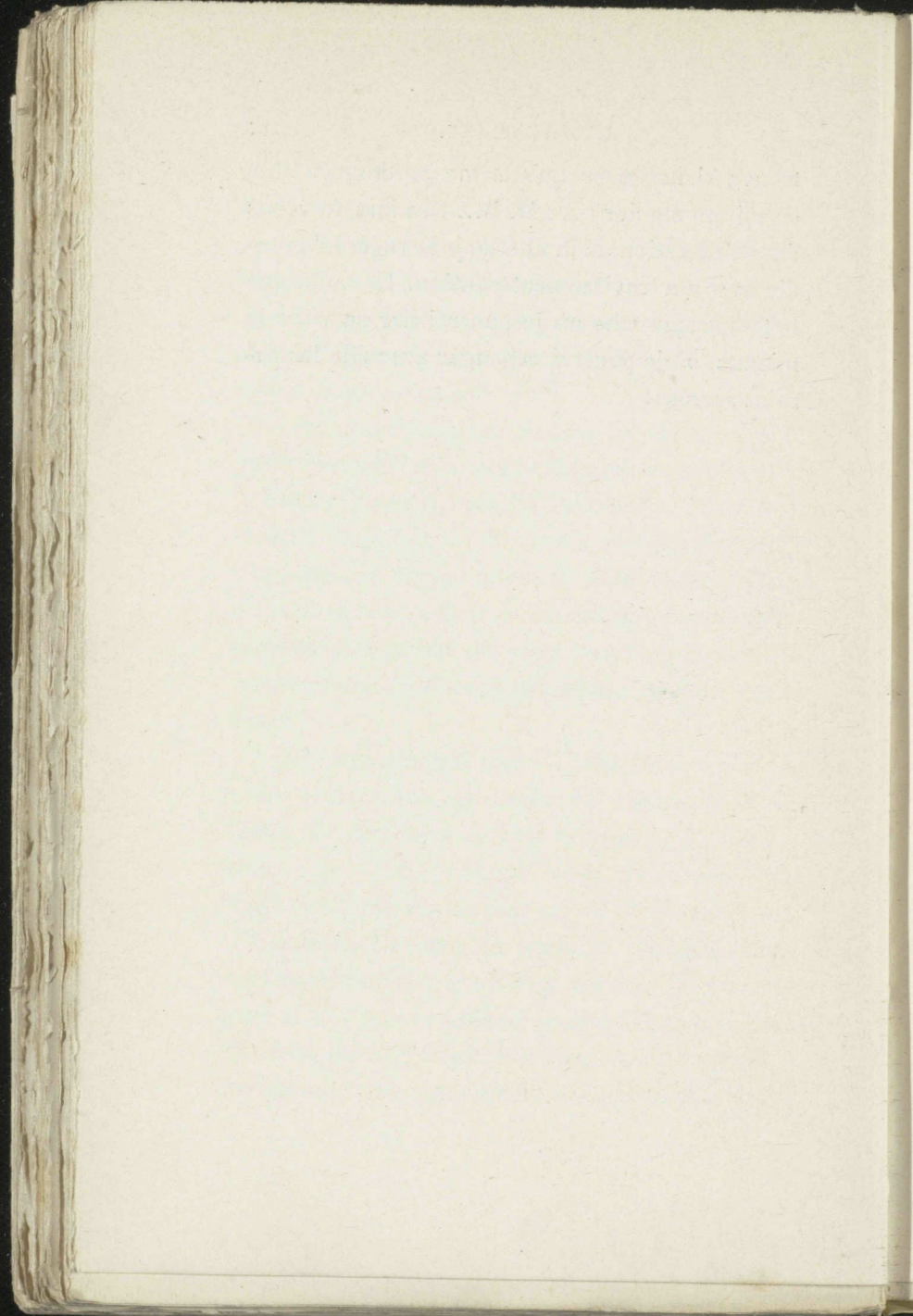
Instinctivement, mon étreinte s'était resserrée, et soudain je voulus du moins une fugitive récompense, le rapide souvenir d'un baiser. Elle n'eut pas le temps de se défendre, que mes lèvres s'étaient posées sur ses paupières humides. Elle demeura une demi-minute surprise, puis, à voix basse :

— Je vous aimerai bien — dans deux ans!

Sa petite main me repoussa vivement; elle glissa, légère, hors de mes bras, et la chambre était vide! Mais l'image était demeurée; la tigelle verte ne devait plus cesser de grandir!

Les jours suivants, je gardai la chambre, faisant courir le bruit que j'étais malade : je ménageai ainsi l'amour-propre de Mme B... jusqu'à l'arrivée de son mari. Non seulement la jeune femme traversa indemne la *crise*, mais elle s'en

trouva si heureuse qu'elle me pardonna et me permit de me lier avec M. B... Dès lors, je vécus dans l'adoration de la fillette, je la regardai grandir avec un ravissement continu. Et voilà que le temps approche où je pourrai lier sa vie à la mienne, où je pourrai échanger avec elle les paroles sacrées!



# LE DÉGAT AMOUREUX

---

## I

Mes pérégrinations m'avaient mené dans un village à moitié perdu entre deux collines. L'endroit était, comme disent les descripteurs louis-quatorziens, « fait à souhait pour le plaisir des yeux ». Douces sinuosités de rivière, étang de cristal parmi les peupliers, clair bois de hêtres sur les collines, vergers centenaires où la torsion des poiriers atteint à l'art le plus exquis, chaumes tout fleuris étagés autour d'une église littéralement mangée de mousse et de lichen : c'était vraiment une halte de rêve, un abri de bonheur et d'attendrissement sur le sein de notre vieille mère la Terre.

Je trouvai à loger chez le maire, vieux bonhomme rabâcheur, mais cordial, et propriétaire

d'un jardin merveilleux. Oh! les divines passeroles, si frêlement penchantes à la brise, les grands noyers frappés par la foudre, les roses de la vieille France, les pièces d'eau délicieusement ombragées!

Je ne pus me résoudre à quitter tout de suite ce séjour, et, moyennant une pension dérisoire, j'obtins d'y passer le temps qu'il me plairait. Les premiers jours furent employés en promenades sur les collines et dans la vallée, où chaque pas était récompensé par de jolies découvertes. Mais, à la fin de la semaine, un péril vint à naître qui me rendit inquiet.

## II

Mon hôte avait une fille, et cette fille était charmante. Yeux d'ombre bleue, visage mat de brune, grands cheveux noirs annelés, elle me faisait rêver à quelque jeune sorcière dangereuse pour les passants. Je n'ai pas du tout la nature des séducteurs : la trahison me fait horreur, la lâcheté d'abuser un hôte me dégoûte profondément. Quand je vis que je pensais trop à cette jeune



personne, je pris la résolution de repartir bientôt. Mais il arriva, hélas ! tandis que je m'efforçais de me détourner d'elle, qu'elle s'occupait très visiblement de moi, et plus j'essayais de la fuir, plus aussi je la retrouvais sur mon passage. Dès lors, ou il fallait partir tout de suite ou succomber à la tentation, puisqu'en somme la vertu est l'art de fuir les circonstances et non point de leur résister. Je crus cependant pouvoir tenir quatre ou cinq jours encore, et peut-être bien que j'y fusse parvenu si je n'avais eu l'imprudence d'annoncer officiellement mon départ : j'imaginai ainsi brûler mes vaisseaux.

### III

Dès que la jeune sorcière eut entendu ma déclaration, une tristesse trop visible se répandit sur son visage. Profitant d'un moment où son père était appelé dans la cour, elle me dit, d'un ton de prière :

— Je veux vous parler tantôt... près de l'étang des aunes...

L'étang des aunes était l'endroit le mieux

choisi pour un rendez-vous; plein d'ombrage, à l'écart, entouré d'une sorte de mur d'arbres et d'arbrisseaux.

— C'est bien, lui dis-je avec froideur.

Et je me sentais résolu, si elle parlait d'amour, à lui répondre si net qu'elle n'y revint plus jusqu'à mon départ. Oui, en vérité, ma résolution était entière; je sens encore aujourd'hui l'ardeur loyale dont j'étais pénétré.

#### IV

Une demi-heure plus tard, je me trouvais près de l'étang aux aunes, toujours aussi résolu, et même ayant toutes prêtes les paroles qu'il fallait dire. Elle arriva, dans la magnifique émotion des belles, les yeux brillants, les cheveux tressés frais, la bouche émue et rouge — MAIS ELLE NE PARLA PAS. D'un seul geste farouche, elle me prit dans ses bras et attira ma bouche; d'un seul geste, elle m'anéantit à sa volonté. Je sentis d'ailleurs que, devant tant de décision amoureuse, l'homme devient vraiment irresponsable et qu'il ne saurait plus être question de lâcheté ni de trahison. Je

rendis furieusement son baiser à la sorcière. Quel temps se passa?... Je n'en sais rien. Un grand cri de rage nous interrompit dans l'extase, et je vis paraître entre les broussailles la silhouette d'un jeune homme.

## V

— C'est mon promis! murmura-t-elle avec effroi.

L'homme se mit à vomir l'injure tout en avançant :

— J'aurai ta peau... je te crèverai le ventre... Ah! saligaud!...

La peur n'est pas mon faible : quoique ému, j'attendais de pied ferme, lorsque, soudain, ma séductrice reprit, à voix basse :

— Dites que vous payerez les dégâts!

Je ne comprenais pas. Je dis cependant, machinal :

— Je payerai les dégâts!

L'homme, beau rustre de vingt-cinq ans, la face contractée de fureur, n'était plus qu'à deux pas. Mes paroles produisirent un effet magique.

Sa physionomie se détendit comme un nuage troué par le soleil :

— Vous payerez, dit-il... Ah! ben...

Et il me regarda comme un marchand supputant la valeur d'une marchandise :

— Tout de même! reprit-il... Et qu'est-ce que vous donnerez?...

Un rire me secouait en dessous, mêlé de mélancolie :

— Ce que vous voudrez!

L'indécision demeura sur sa face. Il garda un instant le silence, puis :

— Donneriez-vous ben vingt francs?

Vingt francs! Je regardai mon adorable sorcière, je pensai à la joie immense de ses lèvres sur les miennes... Vingt francs!

— Sûrement! répondis-je.

— Tout de suite? fit-il avec méfiance.

— Les voilà!

Il prit la pièce d'or que je lui tendais, la retourna, la palpa, et un long sourire parut sur sa face, de cupidité et de joie si enfantine qu'elle n'en était plus ignoble.

— Serviteur! dit-il en portant la main à sa casquette... C'est-i' que vous payerez chaque fois?

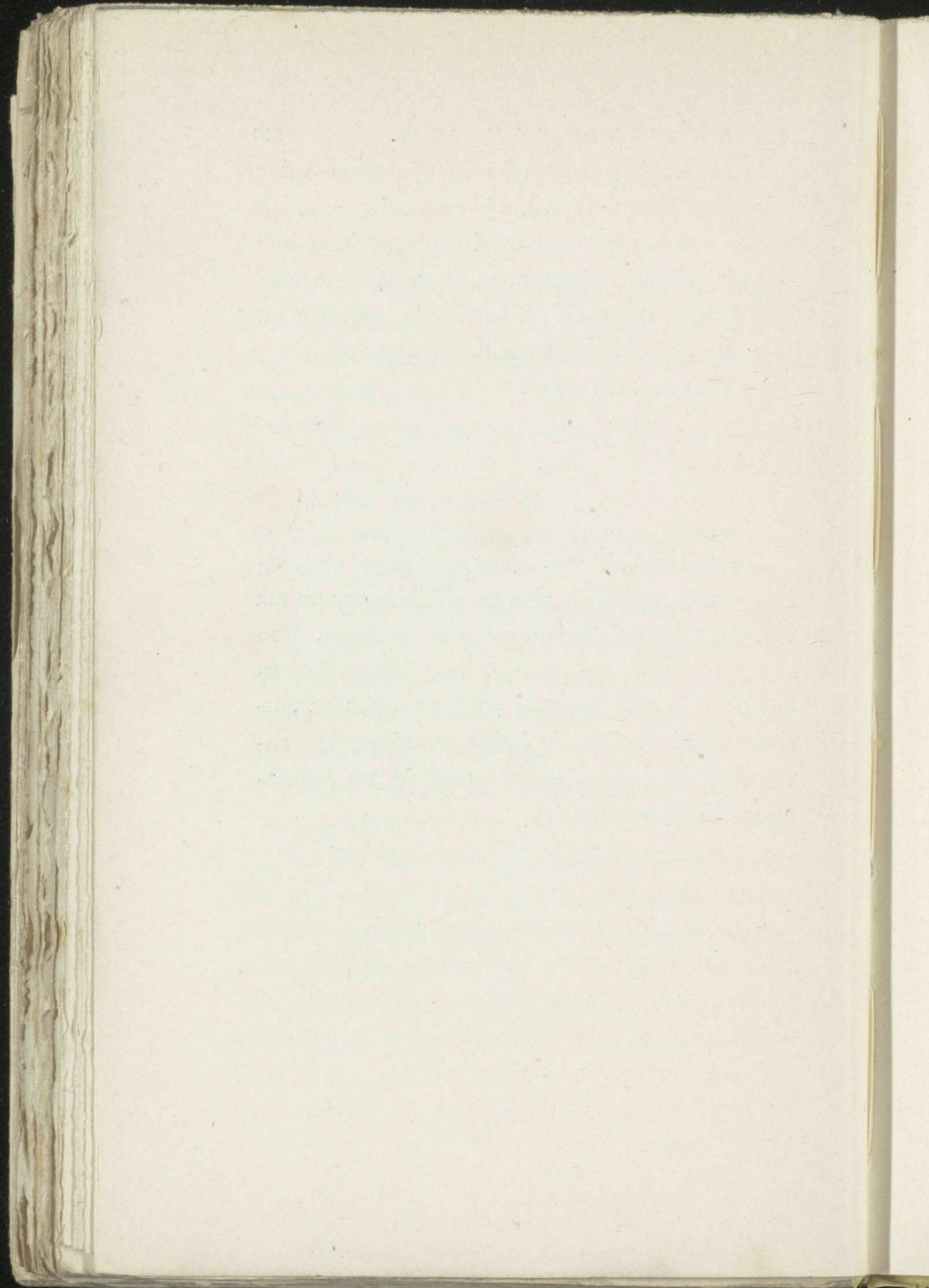
Je me sentis rougir tandis que je murmurais :

— Oui, chaque jour que je resterai.

Il en demeura béant, ravi, presque incrédule  
— puis, sa pièce réexaminée, il me salua et nous  
laissa seuls. Dès qu'il fut parti, elle me sauta au  
cou, dans un élan de passion sauvage :

— T'es un empereur !

Je suis resté six mois dans ce village, et peut-être y ai-je goûté le plus grand bonheur de ma vie, dans un ardent amour sans remords. Mon aventure était connue, et les autres fiancés enviaient le sort de celui de mon amante : plusieurs, qui avaient de jolies promises, les envoyaient sur mon passage quand je me promenais solitairement.



## LA MARE

---

### I

Un jour de septembre mourait. Sur la circonférence du bas firmament, l'accumulation des nuages écrasait la splendeur du crépuscule. De fausses lueurs s'élevaient des terres mouillées, une bruine enserrait les têtes d'arbres : il vint pourtant une petite teinte cerise sur le zénith.

Un vieux cessa de faucher des féveroles, racla lentement ses outils, les chargea sur son épaule. Puis, bleu terne sous sa blouse, sans casquette, la figure couleur de grès, il marcha au long du chemin d'argile. A chaque pas, il se courbait raidement et se redressait, avec un tremblement de sa faux. Ses semelles larges clapotaient dans la molle sente.

Une église pleura l'Angélu, la lumière devint ocreuse sur les champs, navrante. Quelques fermes lourdes noircissaient : à l'une d'elles, la plus opulente, vibrait une flamme de cuivre jaune, une lampe déjà prête à la veillée. Des chiens rauques se répondaient dans l'espace. Le vieux s'en allait, farouche, saccadé, avec une rude expression sur son front de rouille.

Dans les dernières cendres du jour, une cahute fut là. Elle était en béton grossier, sous un toit de schiste, assez robuste, avec des volets de chêne, une porte de chêne, pas de vitres, amèrement exigü. Un auvent plein de cryptogames s'avancait; là-dessous grelottait un petit garçon de cinq ans. Il avait peu de cheveux, des yeux de rêverie, presque roses, et sur son pauvre corps une souquenille violâtre. Il ne bougeait pas, avait lié des brins d'herbe à ses pieds nus.

Le vieux le repoussa de devant la porte, entra sa clef; une chambre de terre s'ébaucha. Un caduc petit poêle de fonte était devant la cheminée, deux lits de feuilles gisaient dans des encoignures, et une table de misère, trois chaises, quelques poteries à côté d'un coffre. Ce qu'il restait d'éparse luminosité se posa là-dessus, funèbre.



— Entre, — dit la voix grondante du vieux.

Le petit entra, avec un air de bestiole peureuse. Alors, ouvrant le coffre, l'homme en tira un segment de seigle, un minuscule fromage, prit les trois quarts pour lui, donna le reste à l'enfant.

Ces deux êtres mangèrent, avec la porte ouverte qui servait de lampe.

Sous le regard du vieux, l'enfant continuait à grelotter. C'était un regard vitreux, immobile, dans une figure rancuneuse de barbare, qui reprochait le pain et les miettes de fromage au petit. La sombre ladrerie y habitait. Les dents, jeunes encore, belles, mordaient colèremment dans le seigle brun, y mordaient comme par revanche, car le vieux aurait moins mangé si l'enfant n'avait dû avoir une ration. Et le pauvre, un orphelin, essayant de s'amoindrir, fuyant les agonisantes clartés de la porte, satisfaisait à sa fringale sans oser mâcher que de minces, imperceptibles bouchées.

— Ce que tu me coûtes ! Ce que tu me coûtes !

— dit le vieux, féroce.

L'enfant recula avec terreur, cessa un instant de mordre sa petite provende, ses yeux rougeâtres virant nerveusement. Il cherchait à cacher sa débile tête, si pauvre en cheveux. Le

vieux continuait à le considérer, de sa minérale prunelle, impitoyable. La chambre guenilleuse, au plancher de terre, moisie et embuée, avec ces deux vivants misérables, était plus triste qu'une crypte.

Ils étaient parents, cependant, grand-père et petit-fils. L'homme, à la mort de son fils, avait eu espoir d'héritance. Mais les créanciers avaient dévoré tout. Il n'avait hérité que de l'enfant, une charge. Journalier, avec un petit magot de longues, infatigables économies, son âpre sang paysan, du coup, eut la haine du petit, l'angoisse, la sinistre défiance, les aguets, une sourde, éternelle rage. Après tant d'années qu'il ne mangeait son souf, non d'épeautre, de fromage, mais de seigle pailleux, poudreux, après tant d'années que la furie de lésine, l'infinie passion, lui faisait chaque semaine ajouter presque tout l'argent du salaire au trou secret, voilà que lui tombait cet estomac malfaisant!

Dès les premiers jours, il affama l'enfant. Par malheur, jeté à la porte chaque matin, ce petit être rôdeur, animalisé, aux allures de lamentable chevreau, un jour fut rencontré par le médecin, un bourru charitable. Et l'aïeul avait à comparer, était menacé de prison si la misère de l'in-

nocent persistait. En sorte qu'il fallait nourrir la bouche parasite. Aussi, ce que le vieux trouvait injuste la petite existence!

Rêvant chaque jour d'en être délivré, deux ou trois fois, à la messe, il en avait entretenu le bon Dieu. Le bon Dieu laissait végéter l'obstacle. A chaque repas, à l'aube, au soir, le cœur de l'aïeul entraînait en haine farouche. Naturellement, la pensée de se faire justice soi-même, souvent déjà, avait voyagé dans la lourdeur de son cerveau. Cela était difficile. Il aurait fallu le faire loin, très loin de la maison, et être à son travail comme d'ordinaire.

La nuit pleine était venue, la porte n'éclairait plus. Le petit avait rampé sur son lit de feuilles, en silence, et déjà résonnait sa mince respiration. Le vieux restait plus longtemps debout que de coutume. Il avait deux ou trois fois bâillé dans les ténèbres. Il se leva enfin, marcha vers la porte.

Noyée dans des strates nuageuses, la lune se leva. Sur le noir mélancolique, des reflets diffus évoluèrent. A mesure que montait le disque caché, il survint un petit jour sur les campagnes. La bruine s'était évanouie, un courant chaud sortait de l'occident, quelques rousseurs fluaient sur la concavité soyeuse.

Le vieux regardait cela.

Il songeait qu'avant quelque heures, de ce ciel blanc, il coulerait une pluie très grosse, une pluie qui effacerait toute trace de pas dans les sentiers. Pour affermir cette idée, il analysait, d'instinct, la configuration des nues, s'assurait de l'exacte direction de la brise, humait l'atmosphère. Sa vieille pratique, mi-animale et mi-humaine, lui assurait un calcul juste.

Dur, dans la soirée charmante, sous l'idéale luminosité, ses yeux plans errant à vide, il avait, par intermittence, un souffle ample.

— C'est loin, — murmura-t-il.

Puis, d'un air de brusque résolution, les tempes houleuses, il quitta la porte, s'en alla, à tâtons, tapoter légèrement l'épaule de son petit-fils endormi.

— Hé! hé! petiot!

Sa voix était très douce. L'enfant se dressa, dans l'épouvante, avec des yeux larges dans la nuit grisâtre, s'attendant à des tortures. Mais l'aïeul reprenait, avec presque de l'amour :

— Lève-toi, petiot, lève-toi! Tu vas venir avec moi. Je te montrerai quelque chose de beau, tu verras. Allons, vite, vite, petiot!

Alors, la pauvre créature se mit debout, éton-

née, et plus émerveillée encore d'entendre cette douceur à son grand-père. Puis, quand le vieux eut pris une vieille écharpe de laine et bien fermé la porte, ils se mirent en route dans la solitude nocturne. La pâle nuit était suave. Avec de rares couleurs, mais exquis, le vent variait continuellement le ciel. Des fumées avançaient avec lenteur, s'unissaient, s'éparpillaient; puis des blocs denses comme du métal, des spirales noires, des bordures chastes et de grandes cavités blanches, grottes de fées ou paradis, parfois un espace uniforme comme des ondes et d'un éclat tranquille. Nulle part du bleu.

Des choses opaques se posaient sur les larges campagnes; les arbres, en rideaux, avaient une parlerie émue, toutes les fermes étaient dormantes, sans lumière. Le vieux tenait la main du petit, délicatement; les chemins mous absorbaient la vibration des pas, et personne, personne ne voyait passer leurs silhouettes mystérieuses. L'enfant, dont le sauvage petit cœur était affectueux, éprouvait une joie tremblante. Il regardait par instants l'aïeul, serrait involontairement ses doigts. Dans la pénombre, sur ces champs cendreaux, il venait en lui une de ces vagues pensées de merveilles, comme il en est

dans les plus obscures cervelles humaines. Il était heureux, dans une charmante poésie puérile, oubliant déjà, tout soudain, la méchanceté du grand-père.

Ils évitaient l'approche des fermes, faisaient un détour plutôt. Des chiens pourtant les éventaient, les poursuivaient d'abois dans le grand silence. Alors le vieux frémissait, s'éloignait davantage, en pleine campagne, et, pour encourager le petit à marcher, disait :

— Tu verras... tu auras un bon déjeuner demain matin, un bon !

— Oui, grand-père, disait le petit, radieux, se pressant contre le vieil homme, dans la joie infinie d'une tendresse entrant enfin dans sa pauvre jeune vie solitaire.

Ils allaient sans lassitude. Un petit bois se trouva devant eux. Ils le traversèrent. Le cheminot était plein de bosses, très mou, avec de l'eau aux excavations qui rejaillissait à leurs trébuchements ; des bêtes s'effarèrent d'eux, frissonnèrent à travers les taillis. Le petit avait la sensation d'innombrables vies éparpillées, ouvrait sa jeune rêverie aux vagues toisons des sous-bois, aux ouvertures claires des ramilles charbonneuses, à des palpitations d'ombres, à

la rumeur chuchotante des cimes. A chaque branchette qui touchait le visage, le vieux tressailait, et certaines formes d'arbres, humaines, le troublaient profondément. Il s'arrêtait alors, regardait, allait tâter. Et à l'une de ces alertes, dans un buisson farouche, velu, brusquement s'éleva un soupir. Le vieux, hérissé, raide, de pierre, dilatait ses planes prunelles. Mais un corps noir jaillit, deux ailes cotonneuses, aphones — un hibou.

Ils retrouvèrent les champs, puis ce fut une pente où une onde embuissonnée stillait, et quand ils redescendirent, de l'autre côté, les nues étaient moins opaques sur la lune et la campagne moins confuse.

Enfin, ils arrivèrent à une mare. La place était toute solitaire, quelques vagues aunes y croissaient et des roseaux roussis. Des flaques d'eau, semblables à de la soie grise, alternaient avec des algues sombres. Quelques batraciens se lamentaient uniformément.

## II

Là, le vieux s'arrêta. Le vent sifflait plus vite, des vapeurs nouvelles montaient à l'occident nocturne, tous les chiens se taisaient dans l'espace ! Alors, l'homme ôta lentement son écharpe. Et tout à coup il l'enroula autour des bras de l'enfant.

— A pas peur, petiot... tu verras !

Avec ses petits bras emprisonnés, hagard, l'enfant leva ses prunelles douces sur l'aïeul. L'aïeul, par des mots de caresse, l'entraîna. Brusquement, au bord de la mare, se penchant, la face grise devint féroce. Sur les frêles épaules de l'enfant, s'abattirent deux formidables mains. Alors, comprenant tout soudain, le pauvre petit sauvage croula sur ses genoux, avec le navrement d'un cerf vaincu, montra sa face pâle d'angoisse. De larges larmes ruisselaient sur ses joues.

— Grand-père !... O grand-père !...

Le vieux, de volonté glaciale, le soulevait. L'enfant, dans l'immense épouvante, se peloton-



naît contre le grand-père, le baisait, pour l'attendrir, au hasard de ses lèvres grelottantes :

— J'ai rien fait, grand-père... rien fait !

Mais déjà le vieux avait un pied parmi les roseaux, pendant que l'enfant multipliait ses caresses, promenait sa petite bouche sur la blouse rude, doux et lamentable, murmurait d'incohérentes syllabes de supplication.

Enfin, l'homme se courba, poussa l'enfant sous l'eau ténébreuse, et les membres y remuaient terriblement. Des bulles crevaient dans la spumosité des algues. Une fois, la tête lugubre, aux rares cheveux, reparut, terrifique, avec la cavité noire de la bouche. Le vieil homme grinça des dents, d'un coup de haine replongea le corps, l'enfonça plus profondément dans la bourbe, le maintint comme on maintient une souris captée au fond d'une cuve. Peu à peu, l'eau redevint paisible, les membres s'immobilisèrent, les dernières vésicules montèrent à la surface.

Mais le vieux, par besoin de certitude, resta courbé quelques minutes encore, son bras droit dans la vase.

Les saules sombres, les rainettes poursuivaient leur nocturne, une solennité ineffable reposait au fond de l'espace ; l'homme se releva enfin,

retira le cadavre, déroula l'écharpe. Farouche, content de son œuvre, il examinait son petit-fils de son œil presbyte, la face bleuâtre, le sourire dormeur, les yeux clos dans la paix éternelle, toute la silhouette restée de la misérable créature qui mangeait trop de pain de seigle dans la cahute.

Cependant, par une déchirure des nuées, trois petites étoiles épiaient du fond de l'Incommensurable.

# LA FOLLE

---

## I

La folle, ouvrant ses belles lèvres roses, éclata de rire.

— Je l'ai ! dit-elle.

— Quoi ? dit le gardien.

Le gardien était fait de gros matériaux. Il avait une peau spongieuse, des pores sales, un nez granulé à narines étroites. Son œil brillait comme de la porcelaine et en avait l'opacité. C'était curieux d'en comparer le bleu de turquoise avec l'adorable clarté saphirine de l'œil de la folle. Elle était tissée tout entière de délicates fibres. L'épiderme fin recevait continuellement les chocs des nerfs. Blanche et pâle, la folle cachait dans une forme divine le trouble de son esprit.

— Mon hanneton ! répondit-elle.

Le gardien cligna de l'œil. Le hanneton de la

folle ne le fâchait pas. Ce n'était pas un méchant homme. Il douchait à la rigueur, gagnait quelques liards sur le pain des fous, aimait assez à cingler les furieux ou les obstinés, mais on pouvait vivre avec lui. Il avait la nonchalance grave des hercules. L'explosion d'un fou furieux le faisait rire. Nul nerf ne prévalait contre ses énormes muscles.

— Et où ça? demanda-t-il.

— Ici! répondit-elle en montrant un trou dans la muraille.

Un trou dans la muraille! L'excellent gardien fut ennuyé.

— Faudra pas faire de trous, grommela-t-il.

Cela dit, il entra brutalement dans la loge, et donna une claque sur une joue ineffable. La folle se repentit de lui avoir montré le trou, mais c'était une folle peu rusée encore, trop enfant. Ce n'est pas le vieux fou du numéro 20 qui aurait agi comme cela! On n'avait jamais pu découvrir ses collections de pierres précieuses, et pourtant il savait bien...!

Le gardien regardait le trou. Il plongea les doigts : il n'y trouva pas de hanneton. Il parut pensif à la façon d'un bœuf, puis gratta doucement son occiput.

— Ne mettez pas mon hanneton dans votre tête! dit la folle en pleurant.

Elle voulait fouiller dans les cheveux de l'homme, là où il s'était gratté.

— Chut, la folle! gronda-t-il.

Elle se retira dans un coin. Elle sanglotait. Ses cheveux buvaient ses larmes.

— Il faut vous taire! dit-il nettement.

Elle regarda avidement la tête grossière du gardien.

— Je le vois! s'écria-t-elle en riant.

Elle montrait les crins rudes qui couvraient le crâne officiel. L'autre y porta machinalement la main.

Les yeux de la folle se dilatèrent, elle se repentit de nouveau :

— Ne l'écrasez pas! supplia-t-elle.

Elle éclata d'un fou rire : il ne l'avait pas écrasé! Les yeux opaques se fixèrent sur les yeux clairs. Ce fut un tableau d'intense clair-obscur, de la finesse idéale de la folle à la massiveté du brave homme.

— Allons! soyez sage, et surtout ne faites plus de trous.

Il parlait paternellement, sur le bord de la loge, avec un rayon de soleil dans le dos.

— Rendez-le-moi? Oh! s'il vous plaît!

— Bon! bon! pas de bêtises.

Il sortit. La folle essuya ses larmes et se mit au fond, dans l'angle des murailles. Elle était très grave. Derrière son joli front, qui se ridait et se déridait alternativement, il parut se faire un remarquable travail de pensée.

La folle ne parla plus du hanneton. Le trou lui fut pardonné après que le gardien lui eut retenu un pain qui fut consacré à la famille de cet excellent homme. Elle baissait vivement les yeux dès qu'il entra dans sa loge. Belle, la poitrine tremblante, le saphir de ses yeux jetant des feux entre ses cils baissés, elle se tenait bien tranquille, tandis qu'il visitait la cellule.

Il n'était pas méticuleux, faisait grossièrement l'inspection.

— Bon! bon! disait-il. Sa voix bovine la faisait tressaillir. Parfois il lui parlait. C'était un drôle de duo. Par ces beaux jours — juin, juillet — il y avait le plus souvent un angle de soleil dans la loge.

Quand il avait le dos tourné, elle levait sournoisement les yeux, elle jetait un long regard, avide, passionné, sur la tête crépue.

Une fois le gardien entrevit cela.

— Ah! la folle! cria-t-il en riant.

Il n'avait pas oublié le hanneton. Il commit une espièglerie.

— Oui, oui, il y est... là!

Il montrait une place, un peu derrière la tempe. Elle tressauta, ses prunelles eurent un jeu extraordinaire de désir, de colère.

Avant de partir, il alla un instant au grillage. La grande cour était reluisante. Entre les dalles, du mouron et de l'herbe croissaient en abondance. Un petit carré jardiné, au milieu, développait une mosaïque de géraniums alternés de plantes charnues. Une grosse boule métallique brillait comme un soleil, et une poule grise picorait au milieu de poussins jaunes. Une odeur émanait de tout cela, une odeur d'aromates plutôt qu'un parfum.

Elle vint, la folle, si légère! Ses joues étaient enflammées, ses narines frissonnantes. Elle vint, sa jolie main s'allongea, lentement, une main de travaux exquis. Cette main, ces doigts ravissants frôlèrent la grosse chevelure du gardien. Il se tourna, il avait sa mine majestueuse de pion qui veut de l'ordre.

— Qu'est-ce que c'est que ça! fit-il tout en grondant.

Et, au nom de la raison, il dauba du plat de la main sur l'épaule de la folle. Elle le regarda furieuse.

— Ah! gare! dit-il.

Elle trembla. Puis, avec la ruse des fous et des enfants, elle eut son plus doux sourire.

— Là! — murmura-t-il, — ne faisons pas de bêtises!

L'épais gaillard disparut, laissant toute frissonnante la merveille de beauté, de grâce et de folie.

## II

Pendant tout un été, la folle fut sombre. Elle veillait tard. Ses yeux grandirent, dans une pâleur fatiguée. Elle avait l'air d'un savant qui creuse trop un problème, y laisse sa santé et sa force. Deux fois elle reçut des douches pour avoir tapagé nocturnement. Elle devint extrêmement circonspecte, sembla s'observer. Pourtant, si le gardien lui parlait, elle avait son grand rire frais. Le brave homme ne remarqua pas de notes grimaçantes dans le pur cristal, n'ayant pas l'oreille créée pour ces minuties. Un jour, il



crut voir la folle tripoter aux barreaux. Il entra, examina, ne vit rien. Elle devint plus prudente encore. Elle causait raisonnablement, répondait aux questions avec sens. Le gardien fit venir deux ou trois fois le directeur, doutant qu'elle fût encore folle, mais le directeur le rassura. C'était un vieux praticien qui avait beaucoup étudié la folie dans sa poche, et sa bourse lui donnait des indications merveilleuses sur le degré d'aliénation mentale de ses hôtes. Quoique ne comptant pas sans ses hôtes, il comptait deux fois.

Donc, le bon gardien, satisfait, prenait avec la folle ses aises. Sage, douce, obéissante, elle ne le gênait guère. Elle mangeait fort peu : le gardien n'y trouvait rien à redire, son honnête famille en profitait.

L'automne arriva. A travers ses minces, mais nombreux barreaux, la folle vit l'année grisonner. Bien des nues passèrent entre les horizons. Des feuilles lui arrivaient quelquefois, pauvres choses mortes et recroquevillées, mais où restaient les délicates nervures de la vie. Les géraniums moururent, les plantes grasses rentrèrent chez le directeur. Les moineaux commencèrent à connaître la faim. Elle voyait leurs bandes errer

dans la cour, leurs petits corps roux frissonner au bord des corniches ; elle entendait de minces cris de détresse, qu'ils poussaient en hérissant leurs plumes. Elle leur aurait si volontiers jeté des miettes ! Mais le gardien pensait à sa famille.

On la laissait tranquille. Elle maigrit pourtant, paraissait songer à toutes sortes de choses graves. Le saphir clair de l'œil brillait de fièvre, comme il arrive quand on se livre à de grandes préoccupations. Il y avait pourtant un espoir là, cette lueur sereine dans la tempête qu'on découvre chez tous les grands travailleurs qui ont l'espoir d'arriver.

La folle se mit à détester la lune. La nuit, croissant ou orbe, elle venait par les barreaux, éparpillait dans la loge sa curieuse lumière. La folle s'irritait quand elle voyait l'œil d'argent cligner devant les fenêtres, épier. Elle savait bien pourtant que la lune est là pour tous, calme, impartiale, mais ses nerfs l'emportaient sur sa *raison*. Dès que l'astre escaladait le bleu, elle frissonnait, prise de névrose, ses yeux clairs papillotaient, une rougeur montait à son front, et, découragée, elle se jetait sur son lit, où elle restait à pleurer intérieurement.

La lune disparut, de la cendre plein sa face. Pendant la syzygie, la folle respira : elle ne craignait plus la venue inopinée du regard d'argent.

Elle devint alors extraordinairement active, d'une activité furtive et précautionneuse, et si patiente ! On la surveillait de moins en moins, sa dissimulation transcendante l'ayant faite maîtresse de la confiance entière des gardiens. Elle put achever sa longue tâche, l'œuvre patiente des mois, le rongement insensible de l'insecte qui traverse le noyer ou le chêne.

### III

Une nuit, oh ! bien noire ! pleine de nues qui naviguaient sur le firmament, une silhouette légère passa par les barreaux descellés d'une cellule, descendit dans la cour. Elle alla tout droit, sans hésiter, malgré les ténèbres, car dans la lente élaboration de l'œuvre tout avait été calculé, recalculé avec la triple patience de l'obsession, de la solitude et de l'emprisonnement. Elle dépassa le carré jardiné. L'ombre forte la voilait ; elle y glissait avec la précision silencieuse

des chats. Le ciel lui soufflait aux cheveux. Elle ne s'arrêtait pas, levait son front de captive sous l'air libre, humait brèvement.

La blancheur de sa face était son seul péril. Les rares rayons y rejaillissaient, la faisaient saillir vaguement sur le noir. Elle y jeta ses cheveux, à travers lesquels les deux saphirs de ses yeux luisaient comme des lampyres.

Elle s'arrêta. Un mur était là, pâle sur l'ombre avec ses portes, ses fenêtres. Comment ouvrit-elle une porte? La serrure eut un bruit faible, comme un cri bref de souris, puis un rectangle noir s'enfonça!

Silence. Les nues coulaient sur les étoiles, les noyaient, puis les laissaient reparaître sur des flots d'azur. Un oiseau noctambule soupirait, delà les murs. Des feuilles se roulaient sèchement.

Puis, du morne bâtiment, une clameur sortit, un grand hurlement. Les fous nerveux, au sommeil léger, s'éveillèrent; des cris partirent des loges. La terreur augmenta, les frénétiques colèrent leurs fronts aux barreaux, les verbeux expliquèrent leurs théories, et d'autres riaient, chantaient dans une cacophonie formidable.

De loge en loge, au fond des ombres sinistres, les cervelles troubles s'ouvrirent au monde

inharmonique des idées folles. Scène intensément bestiale, humaine pourtant, où les cris sombres de la bête sortirent de la poitrine des hommes, dialogues vertigineux entre les barreaux, corps frénétiques en proie aux magnétismes du nerf, misérables frappant horriblement leurs crânes contre les murailles.

Mais les portes s'ouvrirent. Le directeur parut parmi les gardiens. Il croyait à quelque évasion en masse, tremblait. Une voix raisonnable vint à lui.

— Ici, monsieur, ici!

Une femme, sur le seuil d'une porte, élevait une petite lampe de laiton. Des enfants s'accrochaient à sa jupe. Le directeur reconnut la femme du gardien Desambre. Il s'approcha.

— Eh bien? dit-il.

La femme commençait une litanie pleureuse. Elle ne savait pas! Ils dormaient. Tout à coup, son mari s'était redressé en criant, puis était retombé. Quelque chose avait alors quitté le lit, traversé la chambre. Son mari ne criait plus. Elle avait entendu un pas descendre les escaliers. Elle s'était levée. Son mari était immobile avec un grand clou dans la tête. Il n'avait plus remué, il devait être mort.

Le directeur monta. Il trouva le gardien, replié nerveusement, les mains au front, trépassé, une sorte de clou sans tête fiché obliquement dans la tempe gauche. Point de sang. Une fine éraflure rasait le sourcil droit.

Cette nuit même on visita les loges. Le mouvement des torches dans l'ombre de la cour fut une fête pour les fous. Il ne se trouva personne d'aussi calme que la folle. Elle dormait. Elle s'éveilla avec un sourire superbe. Ses yeux furent éblouissants à la lumière rouge des flambeaux, et pleins d'une joie profonde, d'une sérénité transparente. Comme le directeur entrait, elle poussa son front hors de son lit, sa ruisse-lante chevelure :

— Je l'ai ! dit-elle.

Le directeur faillit sourire, malgré son ennui. Il regarda la face reposée, la paix enfantine de la jolie créature.

— Elle a bien dormi ! murmura cet homme expérimenté.

# LA MANGEUSE D'HOMMES

---

## I

Le crépuscule venait de mourir sur les collines, la lune géante se levait dans l'échancrure dentelée de deux forêts. La terre encore chaude du jour, l'arrêt subit de la brise, les rumeurs de l'animalité nocturne, la beauté du firmament sur une terre insoumise à l'homme après des millénaires de civilisation, une fécondité implacable, farouche, vaste comme l'éther, invincible comme l'Océan, poignait, dominait, surprenait le cœur de James M<sup>e</sup> Carthy, l'emplissait d'une plénitude de grandeur et de poème.

Derrière lui suivait un humble fils de l'Inde, Bavadjee le Coureur, grêle, les épaules hautes et timides, taillé dans un minimum de matière,

mais la tête lucide, la bouche intelligente et douce. Devant lui, Djoûna, le guide donné par le village de Nardonarès pour indiquer le gîte de la tigresse, de la Mangeuse d'hommes qui venait d'enlever un laboureur. A mesure qu'ils avançaient, la nuit murmura plus haute et terrible, le grondement des bêtes se prolongea sur la plaine ; de grandes chauves-souris nagèrent dans la lumière orange.

Bavajee se rapprocha de M<sup>e</sup> Carthy : son effroi se compensait d'un intime orgueil à servir l'Irlandais trapu, aux prunelles belliqueuses, à la physionomie rude et bonne, irascible et affectueuse :

— Approchons-nous ? demanda James.

— Oui, maître.

## I

Au sortir d'une manière de défilé entre des rocs, Djoûna fit halte avec tremblement. La main tendue, il soupira :

— C'est là !

Sur une surface sinueuse se développait un de



ces recoins où la majesté des forces libres, la lutte des instincts et des plantes crée la splendeur et la pourriture. La lune brodait les figuiers, les mornes troncs, les meneaux des feuillages. Elle tissait des dentelles entre les lianes, les lichens, les ricins, sur une mare obstruée de vieilles écorces, de roseaux mi-flétris, d'algues émeraudées; le firmament semblait fait de constellations ramusculaires, une faune sinistre rampait et fuyait sur le sol, flottait sur la lourdeur des ondes. Partout, une confusion de genèses et d'agonies, le meurtre et la fécondation occultes, des ombres sinistres et des éclosions de fleurs argentines, de fades effluves paludéens, la fine essence de plantes aromatiques. Dans les intervalles du silence on entendait les soupirs d'une source mystérieuse, qui semblait souterraine, et la lamentation lointaine des chacals.

— Alors c'est là? demanda M<sup>e</sup> Carthy. Connais-tu la position exacte?

— Un jour d'hiver, répondit Djoûna à voix basse, en poursuivant une génisse égarée... j'ai vu la « Mangeuse d'hommes » au bord de sa caverne...

Il ajouta d'une voix presque indistincte, grelottant de tous ses membres :

— Elle achevait de dévorer une jeune femme!... Depuis, Chandranahour, le même qui a été emporté ce soir, a été lui aussi témoin, au même endroit, d'une scène semblable...

— C'est bien, dit M<sup>e</sup> Carthy... Alors tu peux me conduire jusqu'au bout?

— Je le puis, répliqua l'Hindou, avec une résignation douce...

— En marche, alors!

Ils contournèrent un fourré; ils trouvèrent un sentier naturel, creusé par le passage des eaux hivernales. La lune, à mi-route du zénith, perçait de lueurs nettes les branchages; les trois hommes avançaient péniblement et légèrement, avec des regards aigus vers les pénombres. Le frôlement de leurs habits contre les plantes, de leurs pieds sur le sol, se confondait à peu près dans les rumeurs de bestioles à la pâture et dans la tremblerie légère des figuiers. Une délicatesse funèbre, une sinistre et velouteuse fraîcheur, émanait de toutes les indéisions de l'entour. Comme une âme, le péril rôdait autour d'eux, transfigurait l'aspect des choses, inscrivait partout des symboles absurdes et pénétrants.

Bavadjee et Djoûna, à l'approche inévitable de la péripétie, tombaient dans une sorte d'hypnose,

source de la passive bravoure de tant d'Orientaux, de ces résistances doucement têtues devant lesquelles l'Occident a quelquefois reculé. Les prunelles élargies, la pensée mi-éteinte, ils marchaient comme des somnambules, tandis qu'en M<sup>e</sup> Carthy, la volonté, les nerfs, la raison se livraient une vive bataille; mais l'accoutumance de ces minutes terribles ne rendait pas douteuse sa conduite; il croyait en la fermeté de son bras, la lucidité et la précision de sa prunelle. Le cœur plus rapide, il ressentait aussi la vigoureuse volupté des hommes braves, l'électrique allégresse d'une lutte où ne pouvait se mêler aucun regret.

Comme il ruminait ces choses, à la manière peu analytique des hommes d'action, il vit Djoûna tressaillir et se tourner vers lui.

— Nous y sommes... cette éclaircie derrière le bloc de pierre...

Ils s'arrêtèrent. James prit un des rifles qu'il avait laissé porter à Bavadjee pour avoir le bras plus souple et plus assuré au moment suprême. Sans un autre mot, ralentissant le pas encore, tous trois atteignirent le bloc et s'agenouillèrent. Une broussaille fine s'interposait devant eux et suffisait à les rendre invisibles; mais en avançant la face, on pouvait apercevoir les moindres dé-

tails de l'éclaircie, à peine couverte de plantes basses et qu'éclairait une flaque de lueur aussi vive que la lueur d'une grande lampe dans un appartement. Doucement, M<sup>c</sup> Carthy se pencha par-dessus la pierre et approcha le front de la broussaille.

### III

Son âme s'emplit d'horreur innommable.

Vers le milieu de l'éclaircie, à dix mètres, au bord d'un repaire formé de blocs superposés, se profilait la forme de la bête souveraine, la colossale tigresse accroupie. Entre ses griffes monstrueuses, le laboureur Chandranahour. Il n'était pas mort, il ne semblait pas blessé même, ou du moins pas grièvement. L'œil perçant de l'Irlandais voyait ses paupières s'ouvrir et se refermer par intervalles assez longs, et sa poitrine palpiter comme une poitrine de passereau pris au piège. La tigresse le fixait d'une façon indolente, les prunelles mi-closes, telle une chatte fixant la souris. Et, comme une chatte, il vint un moment

où elle lâcha la proie, où elle s'effaça dans une pose de négligence, de feinte inattention, de grâce dormeuse.

L'Irlandais, le rifle à l'épaule, n'osa tirer; une révolusion de colère, de pitié, de navrement, rendait sa main mal sûre. Deux épouvantables minutes coulèrent. Puis lentement, lentement, Chandranahour bougea, étendit les mains, se souleva sur les coudes. La lune éclairait en plein son visage décomposé par les affres d'une terreur immense; l'attouchement de la mort avait raidi sa bouche, empli de stupeur et agrandi démesurément ses pupilles.

Il tourna la tête vers la tigresse. Elle semblait regarder ailleurs, dans une indifférence absolue de la présence de sa proie, ensommeillée. Alors Chandranahour se mit à ramper, en décrivant une courbe lente, et réussit à franchir deux mètres environ. M<sup>e</sup> Carthy voyait approcher le visage livide du misérable et de nouveau remit le rifle en joue. Par malheur, un mouvement de Chandranahour rendit impossible toute intervention : sa tête s'interposait dans la ligne de visée.

— *Dam' it all!* murmura James.

Cependant, encouragé par la persistante indif-

férence de la « Mangeuse d'hommes », le laboureur se mit à ramper plus vite. Une navrante espérance éclaira ses prunelles, mais pour s'effacer aussitôt : il entendit la bête se mouvoir. Brusquement, elle prit son élan, bondit. L'homme se laissa couler contre terre, cataleptique, de nouveau entre les pattes géantes, face à face avec les crocs pâles et les grands yeux terribles :

— Elle joue! murmura Djoûna, qui s'était avancé auprès de M<sup>e</sup> Carthy.

— Oui, dit l'autre... elle joue, la damnée brute!

Des ténèbres étaient sur son âme. Il vit grandir, dans une apothéose lugubre, la bête qui, en notre ère encore, domine l'antique Hindoustan, qui, plus que dévoratrice de l'homme, ose s'en amuser comme d'une bestiole.

Dans l'épouvante du moment, il entrevit, par quelques forces subtilement déplacées, par un peu plus de ruse encore, jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eût été possible. En même temps monta dans lui un esprit de vengeance, un violent vouloir d'abattre la « Mangeuse d'hommes » sans la tuer, de la tourmenter et de l'insulter, et de lui faire

subir la suprématie de l'être dont elle faisait sa proie depuis six ans : — Du calme !

Par degrés, il obtint que son cœur battit moins vite, que la colère cessât de brouiller ses pupilles. Cependant la tigresse, avec un murmure, avec des gestes légers et prestes, retournait Chandranahour sur le sol, goûtait âprement la joie de domination et de puissance. Le pauvre homme, recroquevillé, semblait quelque infime herbivore, maigre et frêle et sans défense sous la reine des jungles et des forêts. Elle, blasée, bientôt voulut reprendre le jeu suprême, recula sans hâte, frémissante de volupté, tous ses mouvements empreints du défi des forts aux faibles, symbole âpre, souple, élégant du combat pour vivre.

Quand elle fut à deux yards, elle se tint immobile, ses prunelles d'ambre s'entre-fermèrent. Elle exprimait la parfaite certitude, la volupté de ce repas vivant que bientôt elle se résoudrait à faire, la sinistre magnificence du muscle triomphant.

Pourtant le vaincu ne renonça pas à l'espérance. L'instinct de vivre battit invinciblement au fond de sa prunelle, et domina la conviction que tout effort serait inutile. Après un instant d'incertitude, et absolument comme la première fois, il

se redressa, il recommença sa fuite rampante, calvaire d'angoisse, d'épouvante et d'humble énergie.

M<sup>c</sup> Carthy, cette fois, avait reconquis tout son sang-froid. Il laissa s'écarter Chandranahour de la ligne de visée, et resta hésitant une seconde entre la prudence qui voulait qu'il frappât au cœur et le désir ardent de punir la bête...

Enfin la détonation éclata. Dans le nuage de fumée on vit la silhouette de Chandranahour dressée et la tigresse hurlante, une patte brisée, qui se relevait en une courte stupeur.

— Courage! hurla l'Irlandais.

Déjà il avait franchi le bloc d'abri.

Chandranahour s'élança, la tigresse fit un bond court et rapide. Elle n'eut pas le temps de recommencer : une balle de James lui brisa net une autre patte. Terrassée, impuissante, avec son grondement redoutable, ses larges crocs, elle restait un effroyable emblème de la force. Chandranahour, réfugié derrière le vainqueur, avait, dans l'excessive joie de la délivrance, perdu l'usage de ses muscles. Il s'appuya au bloc de pierre, en stupeur, soutenu par Djoûna. M<sup>c</sup> Carthy prit son deuxième rifle des mains de Bavadjee et fit trois pas vers la bête.



Elle tenta de se soulever, ou du moins de ramper vers l'Européen; elle avança sa tête monstrueuse, ses mâchoires dévoreuses de chair humaine où tant de vertèbres s'étaient broyées, tant d'existences anéanties. Elle retomba sans force, et James la contemplait avec une satisfaction vengeresse et cruelle : il lui semblait qu'elle comprenait à présent la puissance de l'homme, que désormais elle n'oserait plus, libre, prendre sa proie dans les villages, ou tout au moins qu'elle tuerait hâtivement, avec frayeur, comme on tue un trop dangereux ennemi.

— Maître, demanda Bavadjee, tu ne vas pas la tuer?

— Non, je la veux prisonnière!... Chandranahour, êtes-vous blessé?

— Non, seigneur... un peu faible seulement!

Il vint s'agenouiller devant l'Européen et lui baisa la main avec humilité. Une gratitude et une admiration infinies brillaient dans ses grands yeux noirs.

— Bien... bien! dit James avec attendrissement. Crains-tu de rester avec moi pendant que Bavadjee et Djoûna iront chercher des cordes, de la toile, une civière et des porteurs?

— Ah! seigneur... je me sens plus en sûreté

auprès de vous que derrière une triple muraille de bronze.

— En ce cas, Bavadjee, tu peux partir... Ton rifle est-il en ordre?... Bien!... Va!

La nuit, sous le ciel si pur, devenait fraîche. Le firmament buvait la chaleur : la plaine devait être glaciale. Mais dans le bois demeurait une tiédeur charmante, une atmosphère de rêve, légèrement assoupie par l'expiration carbonique des arbres. La lumière tombait comme une neige d'atomes. Des étoiles très pâles nageaient sur le zénith profond, sur les lacs impondérables de la voie lactée. M<sup>e</sup> Carthy s'était assis sur une grosse racine d'arbre et contemplait la tigresse blessée. Par moments, il avait quelque pitié, un frisson de miséricorde suggérée par la splendeur nocturne; mais en se retournant, en voyant Chandranahour encore tout blême de son épouvantable aventure, tremblant à chaque grondement de la tigresse, la colère de James remontait plus forte, pareille à la haine contre un sacrilège.

## IV

Quatre heures plus tard, la bête était captive. Des liens entrelaçaient tout son corps. Un réseau de bambous l'enfermait dans une sorte de cage très basse. Les hommes de Nardonarès se pressaient tout autour. Elle leur semblait formidable encore, avec une grandeur de déité souveraine, de déité pareille aux forces meurtrières, aux sinistres puissances de la maladie et de la mort dont l'Inde a fait d'innombrables Entéléchies.

L'un l'autre, ils s'encourageaient; toutefois, ils se rassuraient surtout de la présence de l'Européen, et, au moment où les porteurs s'apprêtaient à enlever le monstre, un vieillard s'avança :

— Te voilà réduite à l'impuissance, Mangeuse d'hommes, te voilà courbée et captive... Un homme t'a vaincue! Tu connaîtras la suprématie de notre race, tu hurleras derrière les barreaux d'une cage, et les petits enfants riront de ta fureur! Tu t'en iras de ville en ville, tu verras du haut des chariots passer la jungle et la forêt dont

tu ne connaîtras plus jamais les délices!... Ta vie sera une humiliation profonde, parce que tu as profané la noblesse de nos frères et que tu t'es jouée de leurs angoisses!...

La bête gémit, débilitée par la souffrance, et les Hindous crurent que, dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et féroce, elle reconnaissait la suprématie de l'homme.

## TABLE DES MATIÈRES

---

### LIVRE PREMIER

	Pages.
La Résurrection. . . . .	3
La Compensation. . . . .	43
L'Ennemie. . . . .	73
L'Ami. . . . .	105

### LIVRE DEUXIÈME

Les Mâche-tes-aliments. . . . .	137
Le Miracle. . . . .	145
La Substitution. . . . .	161
Chevaliers boxeurs. . . . .	171
Le Funéraliste. . . . .	177

### LIVRE TROISIÈME

L'Éphémère Mariage. . . . .	191
La Captation. . . . .	199
Le Jardin de Mary. . . . .	211
Le Baiser de la reine. . . . .	217

	Pages.
La Voleuse. . . . .	223
La Sauveuse. . . . .	231
Le Dégât amoureux. . . . .	239
La Mare. . . . .	247
La Folle. . . . .	259
La Mangeuse d'hommes. . . . .	271

s.  
3  
1  
9  
7  
9  
1

---

PARIS

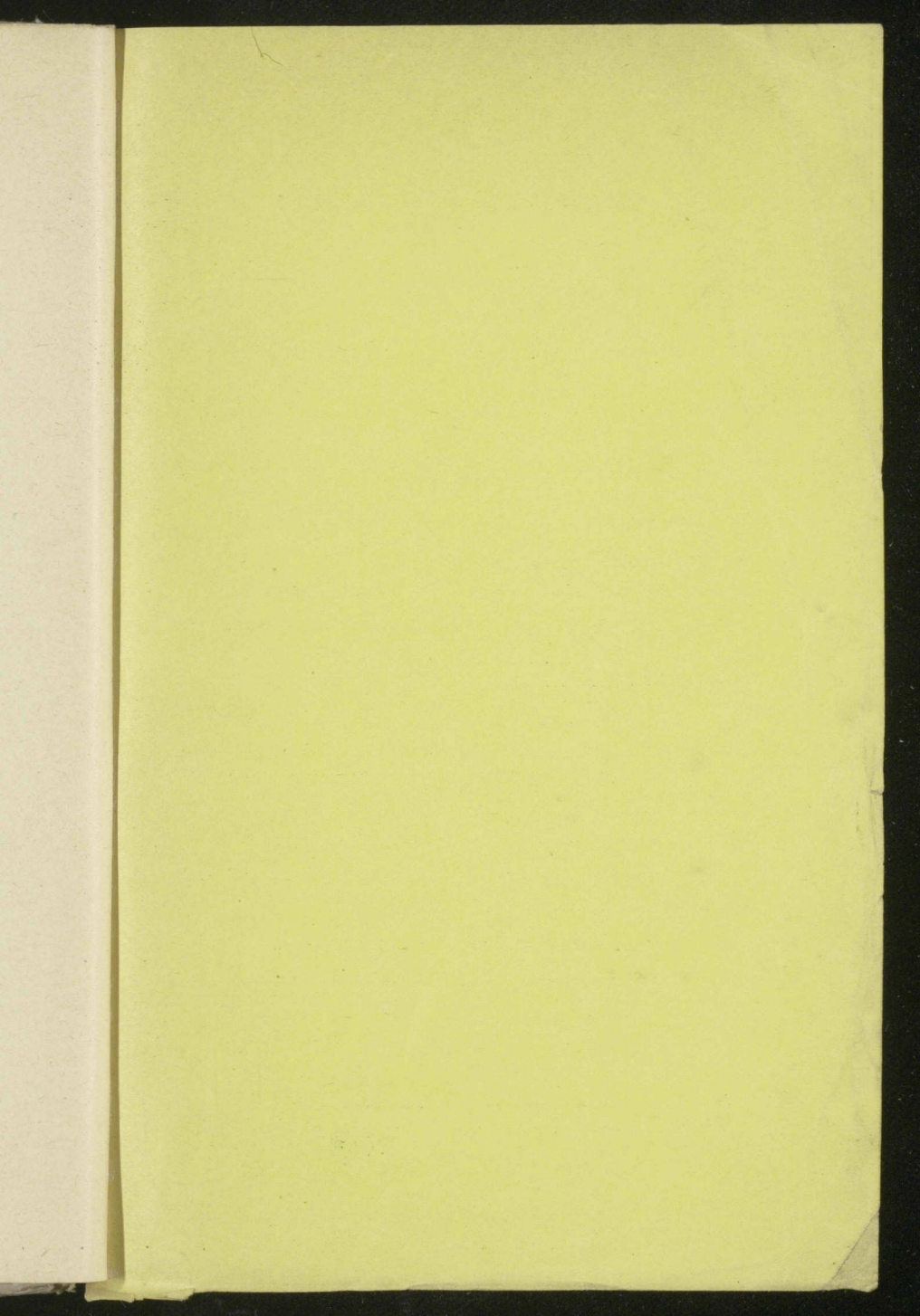
TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>

Rue Garancière, 8.

---

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE





EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

GEORGES BEAUME

- Une race. 1 vol..... 3 fr. 50  
 Aux jardins. 1 vol..... 3 fr. 50  
 (Couronné par l'Académie française,  
 prix Lambert.)  
 Un vieux coq. 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50  
 Au pays des cigales. 2<sup>e</sup> édit. 3 fr. 50  
 Les Amoureux. 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50

JEAN BLAIZE

- La Monégasque. 1 vol..... 3 fr. 50

CHARLES DE BORDEU

- Jean Pec. 1 vol..... 3 fr. 50  
 Maïa. 1 vol..... 3 fr. 50

ÉLÉMIR BOURGES

- Les oiseaux s'envolent et les  
 fleurs tombent. 1 vol.... 3 fr. 50

J. CANTEL

- Périnaïk. 1 vol..... 3 fr. 50

M. DE EBNER ESCHENBACH

- Ineffaçable. 1 vol..... 3 fr. 50

GUSTAVE GUICHES

- Un cœur discret. 1 vol.... 3 fr. 50

EUGÈNE DE LA QUEYSSIE

- Acte d'amour. 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50

GEORGES MARESCAL DE BIÈVRE

- Berthe et Berthine. 1 vol. 3 fr. 50

PAUL MARGUERITTE

- Ame d'enfant. 6<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50

PAUL PERRET

- Manette André. 3<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française,  
 prix Montyon.)

ÉMILE POUVILLON

- Bernadette de Lourdes 5<sup>e</sup> édit.  
 1 vol..... 3 fr. 50  
 Pays et paysages. 1 vol.... 3 fr. 50

J.-H. ROSNY

- L'impérieuse bonté. 3<sup>e</sup> édit. 3 fr. 50  
 Renouveau. 4<sup>e</sup> édit. 1 vol... 3 fr. 50

LUCIEN TROTIGNON

- Mariage de convenance... 3 fr. 50